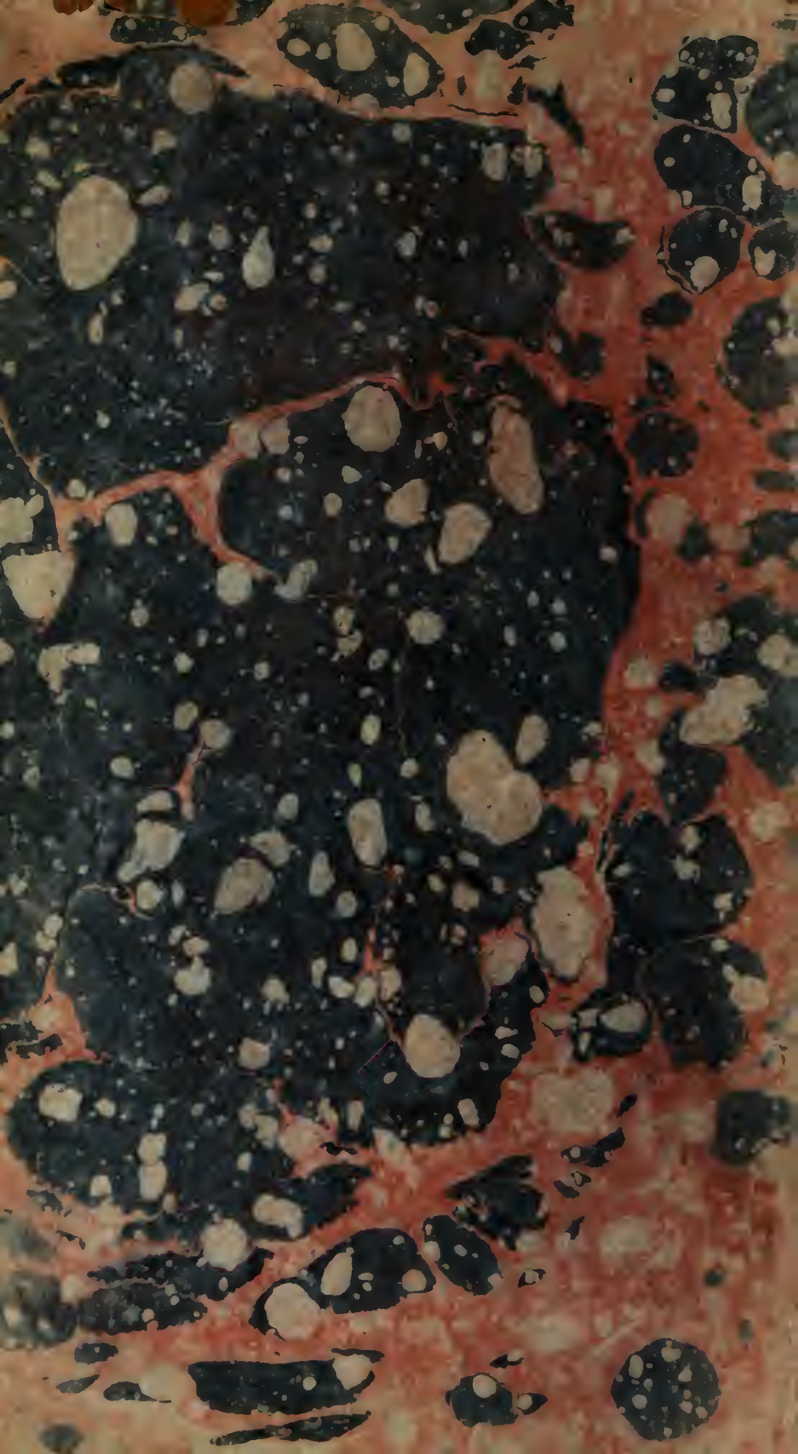
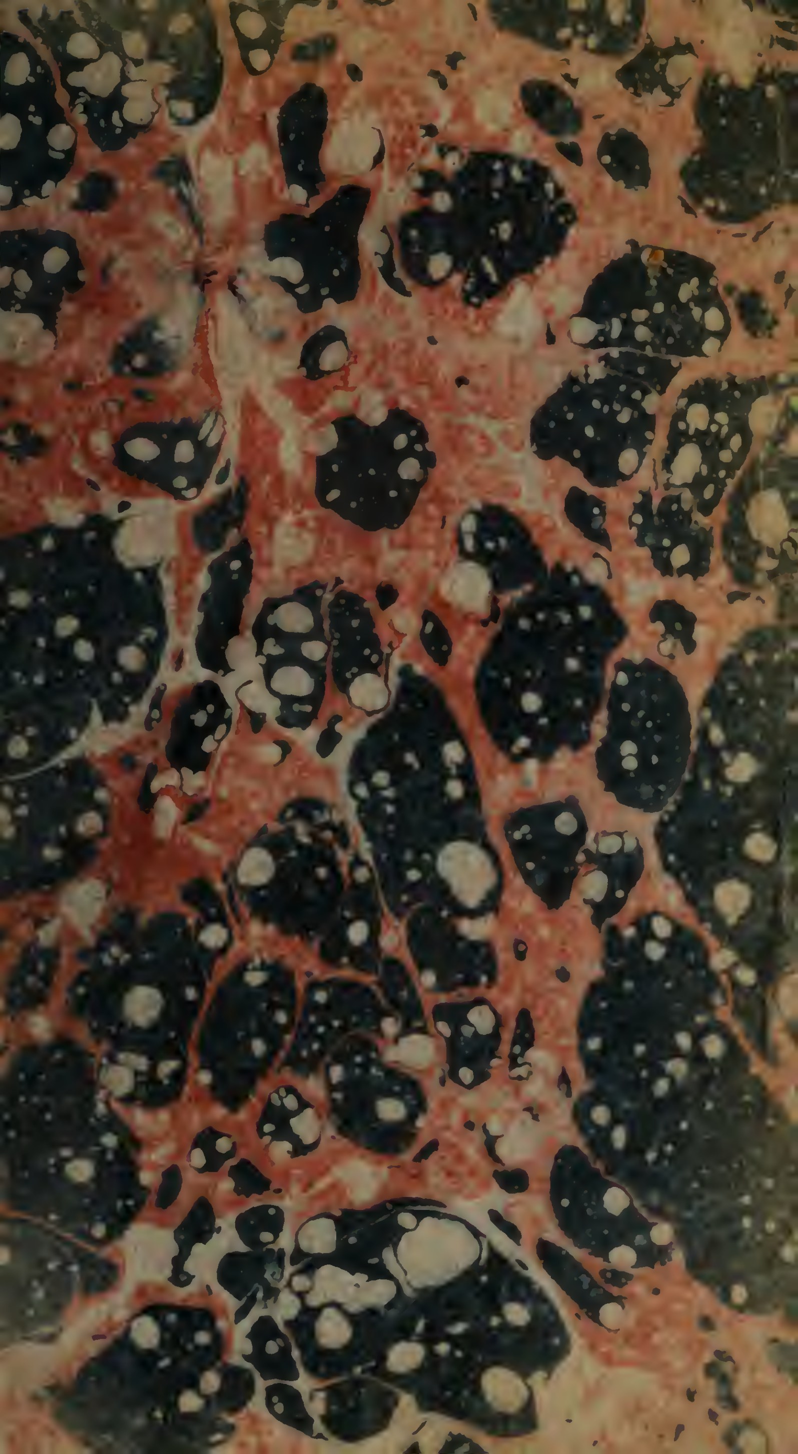






B.A. spec

Cet ouv. est de Caraccioli (Louis Antoine de) Dict. des anonymes de Barbier.

25

R. Palen

L. Antoine de Caraccioli

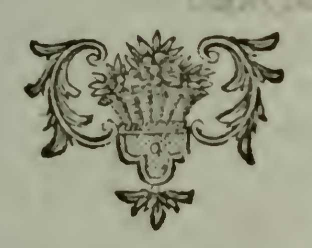
Caraccioli (Louis Antoine de) OF

né à Paris 1721. mort 1803.
d'une famille dont les ancêtres
ont joué un rôle considérable
en Italie (Naples) (1416 entre autres)
son père ruiné par les opérations de
Law. il voyagea beaucoup.
+ chargé de diverses fonctions éducation
en Pologne, etc
rentré en France, résida à Tours
et se fixa à Paris.
Il écrivit beaucoup pour se procurer
des ressources - il produisit un grand
nombre d'ouv.
Labarand a fait sa biographie dans
Michaud" il en dit :
« On ne doit chercher dans ses ouvrages
ni des vues profondes, ni un style brillant,
mais ils respirent tous un grand
respect pour la religion et pour
la saine morale; ils sont d'ailleurs
écrit avec une clarté qui les met
à la portée de tout le monde »
Il serait l'auteur des Lettres intéressantes
de Clément XIV. ? ——————
Auteur sans intérêt

Caraccioli, Louis Antoine de

VOYAGE
DE
LA RAISON
EN EUROPE;

Par l'Auteur des Lettres récréatives & morales.



A PARIS, & se vend A LIEGE,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de *SON ALTESSE*, & Libraire.
ET A BRUXELLES,
Chez J. VAN DEN BERGHEN, Imprimeur & Libraire, rue de la Magdelaine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

Ce n'eſt point ici l'ouvrage de la critique, mais bien celui de la vérité. Les obſervations que fait la Raiſon ſous le nom de Lucidor, ſeroient inſipides, ſi elles n'avoient pour objet que des éloges. Il n'y a point de livre géographique qui, en parlant des différents peuples, ne diſe que les uns ſont pareſſeux, les autres vindicatifs; ceux-ci légers, ceux-là ruſés, parce qu'il n'y a point de peuple qui n'ait des défauts. Entre le panégyrique & la ſatyre, ſe trouve ordinairement la vérité.

Les habitants d'un pays, & ſurtout ceux des petites villes, voudroient qu'on ne parlât de leur lieu natal que pour le célébrer; c'eſt l'effet d'un amour-propre mal-entendu. Mais doit-on prodiguer des louanges à tort & à travers, pour ménager la délicateſſe de l'orgueil ou du

préjugé ? Le langage de la Raiſon ſera toujours celui de la ſincérité.

On s'eſt particuliérement attaché, dans cet ouvrage, à faire connoître les mœurs & les uſages des différents pays, ainſi que les progrès des ſciences & des arts, non en diſſertant, mais en effleurant. La briéveté eſt un mérite, ſur-tout dans un ſiecle ſuperficiel ; & d'ailleurs, une remarque faite à propos vaut ſouvent une deſcription. Heureux l'écrivain qui dit beaucoup de choſes en peu de mots.

La plupart des livres ſont inutiles pour les lecteurs ; on tient à des opinions populaires, à des préjugés nationaux, au-lieu de ne tenir qu'à la vérité. C'eſt preſque toujours la prévention qui condamne ou qui approuve un ouvrage. *Ne ſoyez d'aucun pays, d'aucun temps*, diſoit le chancelier Bacon, *& vous jugerez ſainement de ce qu'on dira de votre eſprit, de vos coutumes & de vos mœurs ;* mais on veut être flatté. Peu d'hommes ſavent être citoyens du monde, quand

il s'agit de prononcer contre eux-mêmes & contre les uſages de leur propre pays. On ſouſcrit volontiers au jugement qu'on porte ſur une nation voiſine, & l'on ne veut point reconnoître ſon propre portrait. C'eſt l'hiſtoire d'une perſonne laide qui accuſe celui qui l'a peinte, ou d'ignorance ou d'infidélité.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre : *Voyage de la Raiſon en Europe*. C'eſt un tableau ſuccinct des mœurs de l'Europe, qui a l'avantage de préſenter les grands principes de la Raiſon & de la ſaine Politique, avec une critique très-honnête & ſans amertume de l'eſprit & du cœur humain, & par-là même très-propre à inſtruire & à corriger ſans bleſſer perſonne. A Paris ce 24 Juin 1771.

GENET, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le Sieur BERTRAND, Imprimeur-Libraire à Compiegne, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public, *Le Voyage de la Raison en Europe*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France,

le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiegne, le ſeptieme jour du mois d'Août, mil ſept cent ſoixante-onze, & de notre Regne le cinquante-ſixieme. Par le ROI en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1625, *fol.* 518, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 17 *Août* 1771.

J. HÉRISSANT, *Syndic.*

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

VOYAGE



VOYAGE
DE
LA RAISON
EN EUROPE.

CHAPITRE I.



Ce fut au milieu des modes qui nous tyrannisent, que la Raison entreprit de nous visiter, & ce fut au printemps de 1769 qu'elle exécuta ce généreux dessein.

„ Voyons, dit-elle, si les lumieres que j'ai „ départies aux Européens, comme à ceux „ d'entre les hommes que j'affectionne de pré- „ férence, ne sont point obscurcies, & s'ils „ réverent encore mes loix. „ Aussi-tôt elle prit la taille & la physionomie d'un philosophe

aimable, tel que Minerve parut aux yeux de Télémaque, & elle s'achemina vers l'empire des Ottomans.

Son équipage n'avoit ni le délabrement de nos fiacres, ni l'élégance de nos cabriolets. Il conſiſtoit dans une voiture commode, ſur laquelle on n'appercevoit ni dorures, ni vernis.

Un ſeul domeſtique, moins conſidéré comme un eſclave que comme un ami indigent, formoit tout ſon cortege. La Raiſon n'eſt ni vaine, ni tyrannique.

Les premiers pays que Lucidor parcourut (c'eſt le nom que la Raiſon ſe donna) furent d'affreux déſerts. Il eut occaſion d'y voir un vieillard innocent, que le deſpotiſme tenoit dans les fers. Il s'appelloit *Nabal*, & ſur des délations clandeſtines dont il ignoroit lui-même le ſujet, il étoit condamné depuis trente ans à vivre loin de ſa famille, ou plutôt du monde entier.

Cependant le ſultan ſe croyoit le prince le plus clairvoyant; mais le moyen d'être détrompé, lorſqu'on n'a pour conſeil que des courtiſans artificieux, qui accréditent le menſonge, & qui repouſſent la vérité. L'innocence n'a qu'une voix, l'injuſtice en a mille.

Il n'y a perſonne qui n'eût été attendri à la vue du vénérable priſonnier. Outre une barbe plus blanche que l'ivoire, qui lui donnoit l'air de la candeur même, il levoit continuellement les yeux au ciel, & le conjuroit

avec la plus vive ardeur de pardonner à ſes délateurs. *Tout eſt pour le mieux*, diſoit-il, & la providence a ſes deſſeins lorſqu'elle me tient en captivité. J'avois une place brillante qui auroit pu m'éblouir; je ne m'occupe ici que de mon ame, qu'il eſt impoſſible d'enchaîner. Je l'éleve au-deſſus de ce corps que vous voyez captif, & je la promene dans des eſpaces mille fois plus vaſtes que la Turquie.

Il n'y a ni priſon, ni exil pour une ame élevée, lui repliqua Lucidor; les murs tombent à l'aſpect d'un homme qui regarde la terre comme un atôme, & qui ne tient qu'à ſon devoir. Après avoir quitté le vertueux Nabal, il paſſa plus d'une heure à réfléchir ſur les avantages de la ſageſſe, qui eſt de tous les climats.

„ Voilà une contrée, diſoit-il, où il ſemble qu'on ne devroit trouver que de l'ignorance & de la barbarie, & j'y rencontre un ſage digne de gouverner les rois. Le bel exemple! que n'eſt-il connu de ces enthouſiaſtes orgueilleux, qui s'imaginent qu'il n'y a de mérite que dans leur pays!

Bientôt Conſtantinople s'offrit aux yeux de notre philoſophe, mais ce fut un ſpectacle qui, quoique raviſſant, ne lui rappella que les maſſacres & les horreurs qu'on lit dans l'hiſtoire. Les exploits de Conſtantin, les cataſtrophes de Mahomet, furent le ſeul point de vue qui le fixa. On joint le paſſé au préſent, lorſqu'on voyage avec réflexion.

A peine eut-il pénétré dans la ville, qu'il ſe conforma aux mœurs des habitants. On ne l'entendit ni plaiſanter ſur leurs uſages, ni ſe plaindre de leurs façons. Il ſe contenta de déplorer en ſecret l'eſclavage de la nation, & l'ignorance qui en eſt une ſuite, en reconnoiſſant néanmoins que le bon ſens des Turcs eſt moins offuſqué, que celui des hommes qui liſent avec excès. On prend l'eſprit de tout le monde, & l'on perd le ſien lorſqu'on veut tout ſavoir.

L'appareil effrayant avec lequel on aborde le ſultan l'effaroucha. Il ne vit qu'une dégradation de l'humanité, & dans l'humiliation des ſujets, & dans la fierté du ſouverain. Ce ſont là des ſtatues, dit-il en lui-même, & non des êtres penſants.

Il s'apperçut que les femmes, ſi dignes d'être aimées pour leur eſprit & pour leur aménité, n'étoient chéries chez les Muſulmans que par rapport à leur beauté, & qu'en cela ils outrageoient le ſexe au-lieu de l'honorer.

C'eſt ce que lui fit entendre une Circaſſienne, qu'on avoit ſacrifiée à la paſſion d'un bacha. Je fus, diſoit cette jeune fille, auſſi belle que modeſte, enlevée dès l'âge d'onze ans pour être ici le jouet des caprices & des fureurs de l'homme le plus bizarre & le plus cruel : il m'étouffe de careſſes & m'accable de coups.

En prononçant ces mots, elle s'arrachoit

des cheveux que les graces avoient treſſés. Enſuite elle ajouta, en humectant ſes joues vermeilles de quelques pleurs, qui reſſembloient moins à des larmes qu'à des gouttes de roſée, que ſans ſon malheur, elle auroit nourri du travail de ſes mains une mere qu'elle aimoit plus que ſa vie, & qu'elle auroit conſervé une innocence qu'on lui avoit dit être plus précieuſe que tous les tréſors. La vertu eſt de tous les pays.

Lucidor, en s'attendriſſant à ce récit, releva ſon courage, l'aſſûra que tous les efforts des hommes ne pouvoient nous rendre coupables malgré nous, que le ciel, tôt ou tard, la délivreroit de ſa captivité.

L'oracle ſe vérifia quelques jours après. Le bacha fut étranglé pour avoir commis des injuſtices, & l'infortunée Circaſſienne miſe en liberté.

Ses premiers pas la conduiſirent chez Lucidor, qui, loin d'abuſer de ſes charmes & de ſon malheur, la fit partir pour rejoindre ſa mere, après lui avoir donné quelques pieces d'or, quelques conſeils relatifs à ſa ſituation, & après l'avoir recommandée au capitaine d'un vaiſſeau prêt à mettre à la voile.

Le navire étoit déja loin, & l'on appercevoit du milieu des flots des mains plus blanches que l'albâtre qui s'élevoient vers le ciel, & qui ſembloient le ſolliciter de répandre ſes dons ſur un ſi généreux bienſaiteur. La recon-

noiſſance eſt l'ouvrage du cœur plutôt que celui de l'éducation.

Lucidor paſſa le jour à ſavourer le plaiſir qu'on goûte à faire du bien, & le lendemain il eut un entretien avec le viſir ſur la politique & ſur les mœurs du pays. Ce miniſtre, homme habile, lui avoua que des préjugés enracinés dans l'eſprit de la nation, empêchoient le gouvernement de prévenir les peſtes & les incendies; que la molleſſe qui énervoit leurs troupes, étoit le tombeau de la valeur; qu'on traînoit dans leurs armées un luxe incompatible avec les marches & les combats; & que pour faire de bons militaires de leurs officiers, il leur faudroit des chefs Pruſſiens qui vinſſent les former, ou qu'ils allaſſent eux-mêmes prendre des leçons chez l'étranger.

On ne fait plus la guerre, dit-il, comme on la faiſoit il y a cinquante ans, & nous n'avons que l'ancienne méthode, moyen aſſuré d'être toujours battu.

Lucidor enchanté de la juſteſſe de ces réflexions, lui demanda s'il ne trouvoit pas que le deſpotiſme abrutit les ames; mais ſon bon ſens n'alloit pas juſques-là. Il penſa même ſe fâcher.

Les hommes paient toujours par quelqu'endroit un tribut à l'humanité.

CHAPITRE II.

Il paſſe en Ruſſie.

PETERSBOURG parut à ſes yeux une ville calquée ſur Vienne & ſur Paris, excepté que la plupart des maiſons n'étoient point auſſi commodes que les nôtres.

On l'introduiſit chez les plus grands ſeigneurs. Ils ſont d'un facile accès. Il obſerva que les commodités de la vie y étoient beaucoup moins connues que le faſte ; que ſans y avoir le néceſſaire, on avoit le ſuperflu ; qu'en un mot les détails domeſtiques ne répondoient point à la magnificence extérieure. Les hommes mettent rarement une juſte proportion dans leurs dépenſes.

La ſociété des Ruſſes plut beaucoup à notre philoſophe. Il trouva dans leur commerce cette juſteſſe & cette ſagacité qui conſtituent l'homme d'eſprit, & il reconnut que quoiqu'ils n'euſſent été créés que du temps de Pierre-le-grand, ils étoient déja au niveau des peuples les plus inſtruits & les plus policés.

On n'étoit occupé que de la guerre contre les Turcs, & il eût voulu qu'on ne ſe fût occupé que de la paix. Il prévoyoit que cela n'aboutiroit qu'à des maſſacres & à des horreurs, &

que chaque puiſſance belligérante, ſelon la deſtinée de preſque toutes les guerres, finiroit par ſe retirer chez ſoi épuiſée de forces & d'argent. La paix ſeroit durable, ſi avant de la rompre on vouloit calculer.

Lucidor ne s'en tint pas à ces réflexions. Il voulut connoître le vrai motif qui faiſoit agir les Ruſſes, & il crut découvrir qu'ils n'avoient réellement commencé cette guerre, que pour s'entretenir dans l'art de ſe bien battre & de bien manœuvrer; les circonſtances les menoient plus loin qu'ils n'avoient prévu, ils ne combattoient plus que par honneur.

La profeſſion des armes eſt un métier qu'il faut réellement exercer. Les hommes ſe rouillent ainſi que les fuſils, ſi on ne les tire de l'inaction. Les Turcs ne ſont ordinairement battus, que parce qu'ils ne ſe battent que rarement.

Le nouveau code des loix, ouvrage immortel de l'impératrice regnante, excita ſon attention. Par-tout il y trouva des traces de ſageſſe & de génie. Heureux ce peuple, s'écria-t-il, ſi ſes mœurs reſſemblent à ſes loix; mais il craignit qu'on ne pouſsât trop loin l'amour de la dépenſe, & que le luxe n'appauvrît enfin la nation. Il y a une grande diſtance entre des préceptes & leur exécution.

Après la viſite de Petersbourg, il ſe rendit à Moſcou, ville immenſe, où il ne manque que de la police & des habitants, mais où l'on

trouve des hommes érudits. Les ſociétés de gens de lettres érigées dans la Ruſſie avoient une réputation bien méritée ; il les vit par lui-même, & il ne put leur refuſer ſon ſuffrage. Il n'eſt rien tel que les yeux du maître.

Il eût deſiré que Pierre-le-grand, en dépouillant le patriarche de Moſcou d'une autorité trop abſolue, ſe fût occupé de l'inſtruction du clergé. Excepté quelques évêques Grecs, qui en qualité de moines Baſiliens ont quelque ſavoir, les prêtres du pays, vulgairement appellés Popes, ſont enveloppés d'épaiſſes ténebres. Ils mettent ſaint Nicolas preſqu'au-deſſus de Dieu, & ſoutiennent comme article de foi, que la ſculpture dans les égliſes eſt une violation manifeſte du premier commandement, parce qu'il y eſt ordonné de ne point faire d'images taillées pour les adorer, & que la peinture au contraire eſt très-permiſe. L'ignorance fut toujours la mere de la ſuperſtition.

La Sibérie, cette terre d'exil où languiſſent tant d'infortunés, ne pouvoit échapper aux regards de Lucidor. Il s'y rendit avec célérité : mais quel coup d'œil ! On ne découvre en Sibérie que des déſerts effrayants, où des ordres émanés de la cour retiennent des malheureux qu'on a voulu punir ou ſacrifier. Ils y vivent éloignés les uns des autres, ſans nulle communication.

Il viſita preſque tous les exilés ; & dans ce long & pénible voyage, il ne recueillit que

des plaintes & des ſanglots. Ici, c'étoit un ſeigneur qui ſe voyoit enſeveli dans une tanniere, ſans autre compagnon que le déſeſpoir; là c'étoit un courtiſan, qui avoit joui du plus grand crédit, & qui ne pouvoit apprendre le ſort de ſa femme & de ſes enfants.

Il ſemble, diſoient tous ces infortunés, que cette malheureuſe contrée ne tient point à l'univers : il n'y a pas plus de commerce avec les vivants qu'avec les morts. Nous n'appercevons que de la neige & des traces d'animaux.

Ce qui toucha davantage Lucidor, fut la vue d'un jeune officier, âgé de vingt-ſept ans, & qui, pour avoir parlé d'un miniſtre avec indiſcrétion, ſe trouvoit là depuis vingt-deux mois. Son viſage noble & gracieux annonçoit une belle ame, ſes yeux baignés de larmes exprimoient ſon chagrin. Il s'étoit fabriqué une eſpece de grotte, qu'il avoit tapiſſée d'images de la mort. Ces images, faites de terre, & travaillées de ſes mains, le conſoloient par la vue de ſa derniere fin. Il ne me reſte plus que cette eſpérance, diſoit-il, & je tâche d'en faire mon bonheur.

„ Cependant, ajouta-t-il, qui que tu ſois,
„ aimable voyageur, qui viens viſiter ici des
„ vivants enterrés, ſi tu dois jamais retour-
„ ner à Petersbourg, emploie ton crédit ou
„ tes pleurs pour repréſenter nos maux à l'im-
„ pératrice. Sûrement on lui cache l'horreur
„ de ce pays, qui deviendroit ſupportable, ſi

„ les exilés pouvoient au moins ſe rappro-
„ cher & mettre leurs peines en ſociété : ce
„ ſeroit un avantage & pour la patrie & pour
„ nous. En réuniſſant nos forces, nos lumie-
„ res, notre activité, nous fertiliſerions ces
„ déſerts, & l'empire en feroit ſon profit;
„ mais il y auroit de l'humanité, & l'on veut
„ des punitions barbares, comme s'il ne ſuf-
„ fiſoit pas de nous arracher à nos biens, à
„ nos familles, à nos emplois.

„ Hélas! continua-t-il, je ſuis encore plus
„ malheureux qu'un autre, ayant parcouru
„ les pays étrangers, & vécu ſix mois à Pa-
„ ris, ſéjour enchanteur, dont le ſouvenir ne
„ fait qu'augmenter mon mal.

Il finit par demander s'il étoit lundi ou mardi. Il avoit perdu la ſuite des jours. Ses adieux pénétrerent Lucidor. Il les accompagna de ce que la douleur a de plus touchant.

Cependant il parut ſe conſoler, quand notre philoſophe lui dit que la vie n'étoit qu'un inſtant, que tout devenoit égal au moment qu'elle finiſſoit, qu'il n'y avoit que le bon uſage des peines qui les rendît ſupportables, que la vue du ciel étoit la meilleure perſpective pour calmer les chagrins.

Lorſqu'il le vit plus tranquille, il s'échappa, & prit la route de Tobolsk, capitale de la Sibérie, & il regagna Petersbourg. On lui montra ſur ſa route l'hermitage du fameux prince Menzikof, qui de garçon pâtiſſier étoit

devenu, ſous Pierre-le-grand, général d'armée & miniſtre, & que l'abus de ſon crédit fit reléguer à Yakouska. Il deſcendit pour viſiter cette mémorable ſolitude, & il la parcourut avec un ſentiment mêlé d'admiration & de douleur, d'autant mieux que Menzikof expia ſa faute dans les pleurs, & finit par être le plus zélé diſciple de la Raiſon.

A quelque diſtance de là, Lucidor apperçut l'endroit où le comte de Munich, pendant la longueur de ſon exil, exerça le métier de laboureur & de jardinier, & quitta la bêche & la charrue pour revenir triomphamment à la cour. Il y a des hommes nés pour des choſes extraordinaires.

A peine notre voyageur eut-il revu Petersbourg, qu'il eut avec les miniſtres un entretien ſecret. Il leur dit librement que l'eſclavage devroit s'abolir en Ruſſie; que ce pays ne ſeroit qu'à demi civiliſé tant que les hommes n'y jouiroient pas de leur liberté; que la rigueur de l'exil dont on puniſſoit les coupables étoit pire que la mort; qu'il falloit travailler à empêcher pour toujours qu'un empire auſſi étendu continuât d'être le théâtre des horreurs & des révolutions; qu'enfin ils ne pouvoient ignorer que le deſpotiſme fut toujours voiſin de l'anarchie. Ils convinrent de tout; mais c'étoit le grelot de la fable que perſonne n'oſoit attacher. On ne refond pas facilement les conſtitutions d'un état.

Il s'étonna de ce qu'après tant de réformes, & fur-tout après l'exemple de l'Angleterre, on s'en tenoit encore à l'ancien calendrier. La routine eft une loi chez prefque tous les hommes.

CHAPITRE III.

Il paffe par la Livonie, & vifite la Pologne.

On n'avoit jamais vu un voyageur auffi fage & auffi judicieux. Ses paroles étoient précifes, fes démarches mefurées; rien n'échappoit à fes regards.

Il trouva dans la Livonie quelques feigneurs inftruits, mais ils vivent fi loin les uns des autres, qu'ils ne peuvent fe communiquer leurs réflexions. Il en eft de la fcience comme du feu: il lui faut de l'aliment, ou elle s'éteint.

Il fe détourna pour vifiter la Courlande, fans en retirer d'autre fruit que d'y rencontrer par hazard quelques perfonnes lettrées. La terre s'y cultive plutôt que l'efprit.

Bientôt il fe vit dans la Lithuanie, qui n'a rien de remarquable que fes vaftes forêts. C'eft là qu'il apperçut au milieu des neiges, un jeune homme en bas de foie, marchant à pied & fredonnant une ariette. Il fe défia que c'étoit un François, & il ne fe trompa point. Il

ſe fit un plaiſir de l'interroger ſur les hazards qui l'avoient amené dans un pays auſſi éloigné.

„ Mon hiſtoire eſt toute ſimple, répondit „ l'élégant pélerin. J'étois garçon perruquier, „ lorſqu'un gentilhomme Moſcovite m'em- „ mena de Paris à Moſcou, pour être ſon va- „ let-de-chambre. A peine y fus-je arrivé, „ que j'apperçus la plus grande miſere ſous „ les dehors les plus brillants. Il me falloit „ vivre avec des domeſtiques qui n'avoient „ ni chemiſes, ni chauſſures, & qui ne ſe nour- „ riſſoient que de ce qu'ils pouvoient eſcamo- „ ter. La terre leur ſervoit de lit, & toute „ leur toilette conſiſtoit à ſe peigner avec les „ doigts. Il y a des détails de ménage dans „ les maiſons Moſcovites, qui paroiſſent in- „ croyables à des François.

„ Cela m'a déterminé à regagner Paris, où „ j'aimerois mieux être chien dans la rue des „ Boucheries, que d'avoir un palais à Moſ- „ cou. J'entrai dans une égliſe avant de par- „ tir, & je vous avoue que je deſirois pou- „ voir emmener avec moi tous les ſaints que „ j'apperçus à diverſes chapelles, tant je les „ trouvois mal placés dans un pays ſi mauſ- „ ſade & ſi ridicule. „ Il n'y a qu'un François qui puiſſe avoir ces idées.

Cette petite aventure amuſa beaucoup Lucidor. (La Raiſon fait rire à propos.) Il paya la narration du perruquier, elle en valoit la peine, & il continua ſon chemin.

Les premiers Lithuaniens qui s'offrirent à ſes yeux, lui prouverent que le gouvernement du pays avoit quelque choſe de vicieux. C'étoient autant de miſérables qui ſembloient moins des hommes que des ſpectres; & l'on ne pouvoit en attribuer la cauſe qu'à leur qualité de ſerfs. L'eſclavage eſt le pere de l'indigence. En détruiſant l'émulation, il étouffe l'agriculture & le commerce.

La Pologne offre par-tout des preuves de cette triſte vérité : notre philoſophe y trouva des pelottons de Juifs qui faiſoient tout le négoce. Pour gîter les voyageurs, ils transformoient des étables en cabarets, où l'on couchoit pêle-mêle avec les animaux; mais encore cela vaut-il mieux que de dormir au bivac.

Après avoir parcouru l'Ukraine, qu'il appelle un paradis terreſtre habité par des vagabonds, il vint à Léopold, qu'on prendroit pour un amas de ruines; & c'eſt là qu'il dit, qu'il s'étonnoit comment on donnoit le nom de villes à une multitude de villages perdus dans la boue, & qu'il déſapprouva ces entraves qu'on met à la république ſous prétexte de liberté, & qui l'empêchent d'agir & de juger, je veux dire ce *liberum veto*, par lequel le plus mince gentilhomme peut arrêter les délibérations du ſénat.

Cracovie lui parut une ville grave, où l'on imitoit les mœurs des Allemands; Varſovie,

une ville élégante, où l'on copioit les modes des François; il viſita les ſeigneurs, & il les trouva très-affables & très inſtruits; mais cela ne fit qu'augmenter ſes regrets au ſujet du Palatin de Cracovie, que les Ruſſes avoient enlevé. Il fut vivement affligé de voir que la Pologne étoit privée d'un ſénateur ſi vertueux & ſi éclairé. Pourquoi la perſécution eſt-elle ordinairement la récompenſe du mérite?

Les colleges attirerent l'attention de Lucidor, & ils en étoient dignes. On y enſeignoit la philoſophie de Newton, & des maîtres intelligents s'appliquoient avec zele à bien inſtruire leurs éleves.

Il paſſa quelque temps à parcourir les annales de Sobieski, & ſouvent il s'écria, ô le grand roi, s'il n'eût point écouté les conſeils d'une reine intéreſſée, qui aviliſſoit la royauté. Il ne faut qu'une femme intrigante pour ruiner un empire. Le ſouverain qui ſe rend ſon eſclave, devient ordinairement deſpote.

Il fut très-ſatisfait de la bibliotheque publique qui enrichit Varſovie, mais en même temps affligé de n'y pas trouver le bibliothécaire. Des raiſons d'état le retenoient captif chez les Ruſſes; événement d'autant plus fâcheux, que Joſeph Zaluski, évêque de Kiovie, eſt un prélat qui connoît tous les livres, & que la Pologne lui doit l'avantage d'en avoir une ſuperbe collection.

Lorſqu'on lui parla de la guerre qui enfan-

toit des confédérations dans tous les Palatinats, il s'étonna qu'avec auſſi peu de diſcipline & auſſi peu d'artillerie, on mît des troupes en campagne, & que l'on marchât contre un ennemi puiſſant. Mais ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que la plupart des gentilshommes qui ſonnoient l'allarme & qui ſe battoient, ne ſavoient pas ce qui les animoit. On crioit de toutes parts que les loix étoient violées, & ſur cela chacun montoit à cheval & guerroyoit.

C'eſt ce qu'un noble Lithuanien dit à Lucidor, qui lui parloit de ſon ardeur à courir au combat.

„ Je vas me faire tuer, lui repliqua-t-il,
„ ſans ſavoir ſi le parti que je prends eſt bon
„ ou mauvais. La multitude m'entraîne, &
„ ce ſera le ciel qui décidera ſi j'ai tort ou
„ raiſon.

Le courage engendré par l'enthouſiaſme eſt toujours témérité. Cependant notre philoſophe, en gardant l'*incognitò*, examinoit attentivement les coutumes & les mœurs, & s'il eût pu ſe faire écouter, il auroit répandu chez les ſeigneurs moins de faſte & plus de commodité; & au-lieu de cette multitude de valets qu'ils ont à leurs gages, & qui meurent de faim, ils n'en euſſent conſervé qu'un tiers, qu'on eût bien nourri & bien habillé. Il auroit ſupprimé ces longs & ſomptueux dîners qui conſument le temps & la ſanté : il auroit

établi une juſtice capable de faire payer promptement un malheureux créancier, & il auroit donné plus d'autorité au roi, en lui aſſociant néanmoins un ſénat pour nommer aux Palatinats & aux Staroſties, puiſqu'il eſt inconteſtable qu'on vient à bout de tout, lorſqu'on a toutes les places & toutes les dignités de la république à ſa diſpoſition.

Enfin il conclut, après avoir bien examiné les forces & les loix de la Pologne, que c'étoit un pays où il y avoit beaucoup de ſouverains, & point d'autorité.

Pluſieurs Polonois en convinrent, & ſurtout la Palatine de ***, femme auſſi belle que ſavante, & qui eut avec notre philoſophe un long entretien. En bonne patriote, elle lui détailla les maux du pays. " Il nous manque, „ lui dit-elle, cette harmonie propre à maintenir l'ordre, & à faire le bien. Chacun s'attribue parmi nous le droit de décider, & „ juge ſelon ſon caprice ou ſa paſſion. On „ s'imagina autrefois que les voyages refondroient les coutumes & les mœurs, & nos „ façons naturelles diſparurent pour faire place „ à des ridicules. En devenant plus poli, on „ devint plus diſſimulé. Pour acheter des modes, on vendit des vertus, & la généroſité „ qui étoit autrefois notre partage, eſt abſorbée par un luxe frivole. Il nous faut maintenant des dorures, des bijoux, & des dettes pour mieux reſſembler aux Pariſiens.

„ Nous ne mangerions plus, ſi nous n'avions
„ des cuiſiniers François.

Il ſe trouva là un vieux Polonois, habillé ſelon l'uſage du pays, qui éleva la voix, & qui dit : " Je n'ai jamais porté ni velours, ni
„ dentelles, n'ayant jamais eu d'autre parure
„ qu'un ſabre, & des mouſtaches; mais j'ai
„ toujours tenu parole, & je me ſuis tou-
„ jours bien battu. Pluſieurs de nos ſéna-
„ teurs qui tiennent encore à nos mœurs an-
„ tiques, vous parleront le même langage.
„ Ils vous diront qu'une tête qui ne s'annonce
„ que par des papillotes, eſt ordinairement
„ une tête vuide, qu'il y a plus de cœurs à la
„ glace ſous des habits brodés, que ſous des
„ peaux de buffle, & que notre malheur vient
„ de ce qu'éblouis par un prétendu bel eſprit,
„ nous n'écoutons point aſſez la Raiſon.

A ce mot Lucidor ſourit, & convint ſans peine, que les hommes ne ſe comportoient bien, que lorſqu'ils étoient raiſonnables, & qu'il y auroit une excellente réforme dans l'univers, ſi le bon ſens avoit aſſez d'empire pour devenir réformateur.

„ Cependant, je dois avouer, dit la Pa-
„ latine, que malgré nos miſeres, nous ſom-
„ mes encore le pays où l'on trouve des ma-
„ ris plus fideles, des épouſes plus ſoumiſes,
„ des enfants plus dociles, & que bien des
„ nations en troquant leurs mœurs avec les
„ nôtres, ne pourroient qu'y gagner.

Les femmes en Pologne, que l'éducation civiliſe, ſont des plus charmantes.

Notre philoſophe ſe diſpoſoit à partir, lorſqu'on vint lui apprendre que le peuple s'aſſembloit dans le voiſinage pour voir un cadavre qu'on diſoit être Vampire. Il s'y rendit, & quoiqu'il n'apperçût qu'un homme très-mort, ſans mouvement & ſans vie, mais ayant ſeulement le viſage enflammé, des religieux lui ſoutenoient qu'il remuoit, & même qu'il crioit, tant on eſt prévenu lorſqu'on ſe laiſſe dominer par la ſuperſtition. Ils ſont bien venus à faire croire ce qui leur plaît, car il n'y a guere de famille Polonoiſe qui n'ait un moine pour conſeil.

Lucidor eut beau leur expliquer que la rougeur qui les frappoit, n'avoit point d'autre cauſe que la qualité de la terre où l'on dépoſoit les corps. Loin de déférer à ſon avis, ils le traiterent d'impie, & penſerent le lapider. Ainſi le fanatiſme a coutume de répondre.

Il s'échappa très-prudemment, & dans ſa route il n'apperçut que des plaines immenſes, des forêts de pins, qui lui certifierent que la Pologne, loin d'être peuplée, n'a tout au plus que cinq millions d'habitants. Auſſi faitelle ſortir la plus grande partie de ſes grains pour avoir des denrées & de l'argent. C'eſt là ſa richeſſe, en y joignant les ſalines de Cracovie & la cendre de certains bois, nommée *Potave*, qui ſert à diverſes teintures.

Si Lucidor ne rencontra point de voleurs, c'eſt que les Polonois s'accordent auſſi difficilement pour faire le mal que pour faire le bien.

CHAPITRE IV.

Il obſerve la Suede & le Danemarck.

UN vent favorable, un vaiſſeau commode eurent bientôt tranſporté à Stockolm le judicieux voyageur. Il y parut avec une modeſtie qui plut beaucoup aux Suédois. Sans être ſimples, ils aiment la ſimplicité. On trouva toujours parmi eux les meilleurs ſoldats. Ses premiers regards ſe fixerent ſur le ſénat, qui, comme tous les tribunaux du monde, a ſes avantages & ſes inconvénients; mais il avoua que cette voix qu'on accorde aux payſans, prouvoit la ſageſſe de la nation. Le bon ſens eſt toujours reſpectable, de quelque maniere qu'il ſoit habillé.

Il eût fallu, ſelon ſon avis, qu'il ne dit qu'avec la plus grande réſerve, qu'il y eût moins d'altercations dans le ſénat, plus de déférence pour le roi; mais la liberté n'y eût pas trouvé ſon compte : on ſait que ſon empire conſiſte dans l'indépendance. Ni Chriſtine, ni Charles XII ne furent point oubliés; celle-ci comme ayant éclairé le Nord, celui-là comme l'ayant embraſé.

Lucidor rappella pluſieurs époques de leur regne, & il les accuſa d'avoir été trop remuants. L'imagination ſympathiſe rarement avec l'art de gouverner. Il faut du flegme pour conduire les hommes, plutôt que du génie.

Deſcartes, qui mourut en Suede, fut quelquefois le ſujet des entretiens. Notre voyageur obſerva que ce philoſophe qui exclut le vuide de l'univers, en laiſſa ſouvent dans ſes écrits, & qu'en nous enrichiſſant de l'hiſtoire de l'ame, il nous donna le roman de la nature.

Un jour que Lucidor ſe promenoit autour de ces mines, dont la ſeule deſcription fait horreur, & dont les abymes ſervent de retraite aux criminels qu'on deſtine ſagement au travail, plutôt qu'à la mort, il fit rencontre d'un payſan digne d'être cité. Fier de ſa qualité de Suédois, il n'auroit pas changé ſon état pour les meilleures conditions. "Par-tout
„ ailleurs, diſoit-il, on me regarderoit comme
„ un objet de mépris; ici l'on m'écoute, & je
„ fais partie du ſénat. Tant que les ſociétés
„ d'agriculture, ajouta-t-il, dédaigneront d'a-
„ voir des laboureurs pour aggrégés, elles
„ ne feront que des livres, & les campagnes
„ n'en feront pas mieux cultivées; car tel que
„ vous me voyez, Monſieur, dit-il à Luci-
„ dor, j'ai un peu lu, & j'ai appris que la
„ raiſon toute crue des payſans valoit bien
„ les ragoûts du bel eſprit.

Ce bon laboureur étoit chef d'une nom-

breuſe famille, à laquelle il ne ceſſoit de répéter, que le plus beau titre de l'homme eſt celui d'être homme, & que l'honneur d'avoir une ame immortelle, l'emporte ſur toutes les dignités.

On le conſultoit dans ſon village comme l'oracle du lieu, & ſes vertus le faiſoient encore plus reſpecter que ſon bon ſens. Sa femme offrit à notre philoſophe un repas agreſte. Il y aſſiſta avec plus de plaiſir qu'aux plus ſuperbes feſtins. La ſérénité qui brilloit chez les convives avoit ramené l'âge d'or. Le pere, la mere, les enfants jouiſſoient d'un bonheur inaltérable : c'étoit la confrairie des heureux. Ils avoient un petit domaine, où, par un travail opiniâtre, ils forçoient la terre à leur remettre ce qu'elle a de plus précieux. Il n'y a point de tréſor comparable à la médiocrité: elle laiſſe l'ame dans un calme, qu'il vaut beaucoup mieux ſentir que définir.

Il en coûta plus à Lucidor pour quitter ces bonnes gens, que pour s'éloigner des perſonnes les plus qualifiées. Il leur dit un adieu qui exprimoit toute ſon eſtime & tous ſes regrets. Une famille de cette trempe valoit pour le moins une ſociété d'agriculteurs.

Les Suédois, que leur amabilité a fait nommer les petits François, goûterent beaucoup l'aimable voyageur. Pluſieurs d'entre eux l'accompagnerent juſqu'à la mer ; & ce fut alors qu'il leur fit l'éloge de la reine comme

d'une princeſſe qui par ſon génie méritoit réellement d'être ſœur du roi de Pruſſe, & qui avoit le bonheur d'être mere des princes les plus accomplis. On ſe ſalua, on s'embraſſa, & bientôt Lucidor ſe vit au milieu de Copenhague.

Il fut charmé d'y trouver un jeune monarque qui avoit la maturité des vieillards, & dont l'eſprit formé par des voyages & par des lectures, deviendroit la lumiere de ſes états. Il eut pluſieurs entretiens ſecrets avec lui, & il en réſulta que le faſte devoit être banni du Danemarck comme d'un royaume où il étoit dangereux ; qu'il falloit toujours qu'un état dépensât moins que ſon revenu, & qu'il eût des ſommes en réſerve.

Les miniſtres parurent à Lucidor dignes de leur emploi : ils ſervoient la patrie pour l'honneur de la ſervir : gloire d'autant plus eſtimable, qu'elle n'eſt pas commune.

Notre philoſophe paſſa de la cour à la ville : c'eſt le moyen de bien connoître les mœurs & le caractere d'une nation. La connoiſſance des hommes exige des détails. Qui n'a vu que les grands, n'a ſonvent apperçu que de la diſſimulation. Les petits ſe dévoilent plus facilement.

Les Danois, au rapport de Lucidor, oublient ce qu'ils ſont pour paroître Allemands. Cela leur donne un air gêné, & d'autant plus déplacé, qu'ils ne peuvent que gagner à ſe faire connoître.

On

On s'occupe parmi eux de l'agriculture & du commerce, comme de deux objets qu'on avoit négligés par le paſſé, & qui ſont le pivot d'un état; mais on s'en occupe en agiſſant, & non en faiſant des brochures, qui ne ſervent qu'à l'amuſement des hommes déſœuvrés.

Quelques jeunes gens revenus de Paris s'efforçoient de mettre en honneur l'afféterie des petits-maîtres, ce qui ne prenoit pas. Le Danois revient au ſérieux malgré lui, le bon ſens ne s'accommode point de la frivolité.

Les arts avoient des amateurs, & le gouvernement travailloit à les multiplier. On voyoit dans les maiſons royales quelques chef-d'œuvres ſortis de la main des Danois, ces maiſons qui ſans être ſuperbes, offrent à l'œil pluſieurs beautés; mais, comme dit très-bien un homme du pays, tous les royaumes d'où la religion Romaine eſt bannie, n'ayant pas avec Rome des relations, ſont ordinairement dépourvus de bons artiſtes. Il faut entretenir des correſpondances avec cette capitale pour ſe former le goût : la Ruſſie elle-même, malgré ſes académies, ſe reſſent de cette privation.

Les colleges étoient bien tenus à Copenhague ; mais le pédantiſme alloit trop loin. On ne fait de bonnes études, que lorſqu'on les fait gayement.

Ainſi penſa notre philoſophe, qui quitta le

Danemarck, après en avoir ſcrupuleuſement obſervé le phyſique & le moral, & après avoir déclaré que rien n'étoit plus important pour le pays, que de s'allier avec des puiſſances reſpectables par leur force & par leur prudence, attendu qu'un pacte fait à la légere pouvoit lui cauſer les plus grands maux.

CHAPITRE V.

Il voit la Pruſſe & la Saxe.

LA Raiſon connoît le prix du temps, & n'en perdit jamais une minute. Lucidor paſſa très-rapidement de Hambourg (ville intéreſſante) à Berlin.

Le roi fut le premier qui apperçut l'aimable voyageur, & qui lui parla. La choſe n'eſt point ſurprenante; c'étoit un effet de la ſympathie.

Ils converſerent long-temps l'un & l'autre ſur la meilleure adminiſtration d'un état, & ils furent toujours d'accord. Il parut que le monarque devinoit Lucidor, il a l'œil le plus pénétrant. On convint qu'il falloit avoir égard aux climats, aux uſages, aux loix, aux circonſtances, mais qu'il y avoit des pratiques de tous les pays & de tous les temps; celles, par exemple, de ne pas toujours viſer au

mieux, dans la crainte de trop varier, de ſimplifier les ordonnances au-lieu de les multiplier; de donner à la juſtice une continuelle activité ; de régler le luxe d'un état ſur ſon étendue & ſur ſes revenus; de ſixer le prix du pain, ainſi que celui de l'argent, d'une maniere irrévocable, attendu que l'homme n'a rien de plus précieux que ce qui forme ſa ſubſiſtance ; d'entretenir la diſcipline militaire dans toute ſa vigueur. L'amour de l'ordre fait le bonheur des peuples.

Le roi fit voir lui-même ſa bibliotheque à Lucidor : elle étoit enrichie des obſervations du monarque. Il y avoit beaucoup de livres intéreſſants, dont il avoit augmenté la valeur par des notes importantes, marquées au coin du génie.

Dom Pernetti, bénédictin de la congrégation de S. Maur, faiſoit les fonctions de bibliothécaire; il prouvoit à tous les étrangers que le roi de Pruſſe ne ſe prévient contre perſonne, qu'il lui importe peu qu'on ſoit moine ou laïc, pourvu qu'on ait du mérite; & qu'il n'y a que de petits eſprits qui puiſſent mépriſer un homme, uniquement parce qu'il porte un capuchon.

On donna des ordres pour que Lucidor viſitât tout ce qui pouvoit exciter la curioſité. Les ſciences & les ſavants tenoient un rang diſtingué. On les révéroit comme des dieux tutélaires, dont l'influence féconde l'ame & l'é-

leve. Les manufactures étoient floriſſantes, ſans que l'agriculture en ſouffrît; le commerce entretenoit une heureuſe circulation, les ouvriers vivoient avec facilité. L'art de gouverner peut s'appeller une ſcience harmonique.

Berlin eſt une ville extrêmement peuplée. Les impôts n'y appauvriſſent perſonne, & les dépenſes de la cour n'enrichiſſent aucun courtiſan. La tempérance ſubſiſte à l'aide d'une ſage économie. L'œil du ſouverain déclare la guerre à tout ce qui s'appelle profuſion.

Cependant comme il eſt impoſſible qu'il n'y ait point de défauts dans une adminiſtration, un officier que ſa bravoure avoit expoſé à toute la rigueur des combats, ſe plaignit à notre voyageur de ce que la nobleſſe & le peuple n'étoient point aſſez libres.

Je ſers mon prince, lui dit-il, avec le plus grand zele & le plus vif attachement: il me connoît ainſi que tous ſes officiers, & il n'en doute pas; mais malgré l'admiration que j'ai pour ſes talents & pour ſa valeur, je ne puis m'empêcher d'avouer, qu'il eſt dur pour un citoyen de ſe voir enrôlé, dès qu'il peut ſe connoître. Un gouvernement doit être plus civil que militaire, le principal objet des hommes ne fut jamais de tuer les autres, ni de ſe faire tuer. Je ne redoute ni le fer, ni le feu. Je ſuis couvert de cicatrices, & dans l'inſtant j'irois gayement à la tranchée, ſi mon devoir m'y appelloit; mais n'y auroit-il pas moyen,

ſans éteindre la valeur, de s'occuper moins de la guerre & de tout de qui s'y rapporte? On accoutume inſenſiblement les hommes à devenir cruels, & rien n'eſt auſſi précieux que l'humanité.

Lucidor ſe contenta d'écouter. La raiſon ne condamne ou n'approuve qu'avec beaucoup de circonſpection.

Il aſſiſta à une revue. Jamais il n'avoit vu manœuvrer avec autant de dextérité. Le roi étoit l'ame de ce brillant exercice; il ſe répandoit parmi tous les ſoldats, leur donnoit des avis, les appelloit par leurs noms, les encourageoit par ſon exemple, & ſavoit les contenir par ſa fermeté. C'eſt un prince équitable, mais qui ne connoît guere de péchés véniels.

Pluſieurs régiments réunis ſembloient n'être qu'un ſeul homme. Il n'y avoit qu'un temps, qu'un mouvement, qu'un geſte; la promptitude des évolutions étoit rapide comme l'éclair.

Si cela n'eſt pas praticable un jour de bataille, c'eſt au moins beau pour le coup d'œil, & bon pour entretenir la ſoupleſſe & l'agilité.

Il n'y avoit plus à Berlin ni à Poſdam des poëtes & des phyſiciens comme par le paſſé, mais il y avoit la paix.

Lucidor partit après avoir fait un journal de tout ce qu'il avoit vu : la choſe en méritoit la peine; & s'il ne ſe répandit point en éloges ni ſur le ſouverain, ni ſur le gouvernement, c'eſt que la Raiſon n'eſt pas complimenteuſe.

Il traverſa la Siléſie, dont les campagnes & les manufactures indiquent la richeſſe; & il trouva dans Breſlau, cette ville priſe & repriſe avec tant de célérité pendant la derniere guerre, des négociants inſtruits & très-opulents.

La Saxe devint un nouveau point de vue pour notre aimable philoſophe. Le pays eſt intéreſſant, & il étoit bien gouverné. On avoit entouré le jeune prince de ces hommes habiles & vertueux, qui ne peuvent donner que de bons conſeils.

La derniere guerre qu'on voit empreinte ſur les murs de Dreſde & ſur ſes bâtiments, fit juger à Lucidor que les réſidences des ſouverains ne devroient jamais être fortifiées. Il vaut beaucoup mieux qu'un prince ſe retire, s'il n'eſt pas en état de ſe défendre, que de voir ſa propre ville devenir la proie des flammes, & ſes meubles les plus magnifiques être le butin de l'ennemi. Il y a des pertes en ce genre qu'on ne peut réparer.

Un peu moins de hauteur chez les Saxons, & ils ſeroient accomplis. Le fleuve de l'Elbe a quelque choſe de la Garonne.

Leypſic, où ſe tient la plus belle foire de l'Europe, avoit quelques érudits, & ſes libraires, gens connoiſſeurs, étoient pourvus de très-excellents livres, déparés à la vérité par toutes ces brochures ridicules & pitoyables que la licence accrédite, & que la faim pro-

duit. C'eſt diſtribuer des poiſons que de répandre de mauvais ouvrages. Le cœur de l'homme n'eſt par lui-même que trop corrompu, il n'y a perſonne au monde qui n'en ſache quelque choſe par expérience.

CHAPITRE VI.

Il ſe rend à Vienne en Autriche.

VIENNE ne pouvoit être un objet indifférent pour Lucidor. Outre que cette ville a été le théâtre de pluſieurs événements, la ſouveraine qui gouverne mérite elle ſeule la plus grande attention.

Il fut admis à ſon audience avec une facilité qui l'auroit ſurpris, s'il eût ignoré que Marie-Thérèſe n'eſt pas moins affable que bienfaiſante. Chaque jour elle fait des heureux; plus contente d'avoir répandu des libéralités, que d'avoir remporté des victoires. C'eſt une tendre mere qui n'apperçoit que des enfants dans tous ſes ſujets.

Notre philoſophe, d'après tout ce qu'elle lui dit, la mit beaucoup au deſſus de la reine Eliſabeth. Il fut ravi d'apprendre qu'elle ſe levoit réguliérement à cinq heures, qu'elle ne perdoit pas une minute dans le cours de la plus longue journée; qu'elle veilloit ſur le

clergé, ſur la magiſtrature, ſur la nobleſſe, ſur tous les citoyens avec un zele infatigable, & que la multiplicité des détails n'affoibliſſoit en rien ſes grandes vues.

Nul ſujet n'étoit exclus de ſon audience, nul placet n'étoit rejetté. Cette grande princeſſe, qu'on peut appeller *roi*, auſſi magnifique dans les cérémonies d'éclat, que ſimple dans ſon extérieur, n'a pour cortege ordinaire que ſa vertu. Les monarques ne peuvent avoir une plus belle garde; mais la maniere dont elle avoit fait élever ſon auguſte famille, mettoit le comble à ſes rares qualités. Elle avoit elle-même préſidé à cette importante éducation, & elle a ſi bien réuſſi, que ſa magnanimité a paſſé chez tous ſes enfants; ils la feront revivre ſur les différents trônes où le Ciel les a placés; & quels avantages pour l'Europe!

Lucidor à la vue de ces merveilles, ne marchoit qu'avec un crayon. Toujours il écrivoit, & c'eſt ſur ſes tablettes qu'on lit, " Que l'impératrice-reine de Hongrie n'écoute ni la
„ flatterie, ni la prévention, que ſa piété eſt
„ mâle comme ſon courage, & que ſon regne
„ eſt ſi merveilleux, que la fable n'y pourra
„ rien ajouter.

Quelle ſatisfaction pour la Raiſon, de voir ſes lumieres ſi bien miſes à profit, ſes conſeils ſi bien exécutés!

On ne ſe défioit point à Vienne que l'in-

connu, qui paroissoit tout simplement un étranger, avoit tant d'influence dans la maniere de gouverner.

Cependant la noblesse Autrichienne, quoique très-haute, lui fit un gracieux accueil. On l'invita à de somptueux dîners. On traite à Vienne magnifiquement; c'est une profusion des meilleurs vins, sans en excepter celui de Tokai. Les femmes ont le plus grand air, parlent françois comme à Paris, & s'habillent avec beaucoup de goût.

Lucidor eût desiré qu'on ne distinguât pas trois sortes de noblesse, qu'on supprimât des étiquettes, qu'on eût enfin moins de morgues & plus de cordialité. Il n'y a point de franchise là où il y a de l'orgueil.

Les finances étoient sagement administrées, & les fortunes parmi ceux qui en avoient la régie, ne faisoient point murmurer la nation. Le gouvernement savoit les taxer. Tout est à sa place quand un souverain sait regner.

Le conseil-aulique mérita l'admiration de notre voyageur, par sa sagesse & par son immutabilité. Il n'y trouva point ces changements bizarres, ces alternatives de mal & de bien, de pis & de mieux, qui rendent un état mobile comme le vif-argent. Chaque ministre est obligé de se conformer à des regles sages, qui ne varient pas plus que le cours du soleil.

Il n'est rien tel que le flegme des Autrichiens pour bien gouverner.

L'empereur eut de fréquents entretiens avec Lucidor; il s'y dévoila comme un prince qui opéreroit un jour de grandes choſes, mais qui ne ſépareroit jamais la valeur de l'humanité.

Les encouragements prodigués aux écoles militaires, ainſi qu'aux colleges, par le moyen des récompenſes & des éloges, produiſoient un merveilleux effet. L'émulation remuoit tous les eſprits, & l'on voyoit naître la lumiere. Le college Théréſien eſt le meilleur modele pour toutes les écoles de l'univers. Tout cela fit augurer à notre voyageur qu'on ouvriroit les yeux ſur la néceſſité de permettre aux commandants des armées de livrer bataille lorſque l'occaſion s'offriroit, ſans attendre des ordres précis; qu'on rendroit les manufactures de ſoyerie plus ſolides & plus floriſſantes; qu'on diminueroit le prix des douanes; qu'on ſupprimeroit la taxe qu'il faut payer toutes les fois qu'on rentre dans la ville après le ſoleil couché; qu'on embelliroit les places & les maiſons, dont l'aſpect eſt gothique & lugubre; qu'enfin on auroit ſoin d'établir des auberges propres & commodes.

Dans preſque toute l'Allemagne on couche entre deux lits de plume, on n'a point de rideaux, on trouve une cuiſine déteſtable. C'eſt la coutume des cabarets, & elle durera long-temps. Le célebre van Swieten, éleve & commentateur de l'immortel Boerhave, ne put échapper à l'admiration de Lucidor, mal-

gré ſon air de ſimplicité. Il étoit l'ame des écoles & de toutes les opérations qui ont rapport aux ſciences & aux arts. Il ne faut qu'un grand homme pour porter la lumiere dans tous les eſprits.

Un jour de *gala* mit notre philoſophe à portée de voir d'un coup d'œil tous les grands du pays. Ils feroient aimables s'ils n'étoient point ſi ſolemnels. La cour parut alors dans tout ſon éclat, & Lucidor jugea que les *gala* qu'on regarde en France comme des étiquettes aſſujettiſſantes, étoient ſagement imaginés pour rendre les princes acceſſibles, & pour leur faire connoître les nobles & les officiers.

Lucidor ne parut point au caffé. C'eſt une eſpece d'indécence à Vienne que d'y paroître.

Le ſanctuaire que les ſciences ont dans cette ville, fut ſouvent viſité par notre reſpectable voyageur. C'eſt une des plus belles bibliotheques du monde, & pour les livres, & pour le vaiſſeau. Il y trouva quelques manuſcrits précieux, dont il fit des extraits. La Raiſon met tout à profit.

De l'Autriche il paſſa dans la Hongrie, où il rencontra plus de bravoure que d'eſprit, quoique tout le monde, juſqu'aux palfreniers, parlent latin. On le pria ſouvent de boire de cet excellent vin qui eſt preſqu'une divinité du canton, mais ſa ſobriété ne lui permit que d'y en goûter. « Voilà, lui dit un ancien militaire, » en lui montrant ſes vignes, où notre courage

„ s'aiguiſe, où notre cœur s'échauffe, & où
„ les braves Polonois viennent chaque année
„ puiſer ce qui les maintient dans l'amour de
„ la franchiſe & de la liberté. Ils font des
„ lieux de parade des caves où ils placent nos
„ vins, & ils en ont quelquefois conſervé
„ juſqu'au delà de cent ans, léguant à leur
„ poſtérité une auſſi délicieuſe ſucceſſion.

De la Hongrie Lucidor paſſa dans la Tranſilvanie, où il vit de bons ſoldats. Quant à la Croatie, elle ne lui offrit d'autres avantages que des vivres à bon marché. Les mœurs n'y ſont pas moëlleuſes.

CHAPITRE VII.

Il parcourt la Baviere & quelques autres Electorats.

APRÈS avoir viſité la Moravie, pays remarquable par ſa fertilité & par ſes beaux chemins, avoir obſervé la Bohême, célebre par ſes guerres & par ſa capitale, où l'on trouve une nobleſſe auſſi ſociable que diſtinguée, il ſe rendit à Munich, ville fondée par des moines, & qui par cette raiſon s'appelle en Italien *Monaco*. La cour de l'électeur, qui y réſide, le ſurprit par ſa magnificence. Ses palais ſont enrichis des plus belles peintures,

& des ameublements les plus précieux. On y voit des chef-d'œuvres qu'auroient enviés les plus grands rois.

Les femmes s'empresserent de bien accueillir l'inconnu. Elles aiment les étrangers, & leur conversation est intéressante. L'éducation des Allemands mérite d'être citée. On apprend aux jeunes personnes tout ce qu'elles doivent savoir.

On régala notre philosophe d'une comédie, calquée sur les mœurs du pays. C'étoit un tissu de bouffonneries dont les François ne se seroient sûrement point amusés. Les pieces Allemandes n'ont d'autre mérite qu'un mauvais burlesque. Plus les nations sont sérieuses, plus elles aiment les farces. On veut sortir de son caractere, lorsqu'on court au spectacle.

Il lut les dernieres ordonnances du pays, & il les trouva très-sages. Elles concernoient les ecclésiastiques & les moines. " Il faut les „ respecter, disoit le cardinal Ximenès, qui „ devoit bien les connoître, mais il faut les „ tenir dans la médiocrité & dans la dépen- „ dance.

Les habitants de la ville & de la campagne étoient contents de leur sort; dans la crainte d'être plus mal, ils se trouvoient bien. Il n'y a de bonheur sur la terre qu'en idée.

Ausbourg, séjour ennuyeux comme toutes les villes anséatiques, n'offrit aux yeux de Lu-

cidor qu'un air morne & lugubre, malgré la beauté de ses édifices & la largeur de ses rues. Il en fut dédommagé par le bon sens des habitants. Dans les plaisirs comme dans les affaires, les Allemands conservent une judicieuse gravité. Aussi ne faut-il leur demander ni ces saillies, ni cette légéreté si commune parmi les François. Ce qui passe à Paris pour un trait d'esprit, leur paroît une folie. Tels sont les hommes. Cent lieues de plus ou de moins, différencient leur maniere de voir & de penser.

Il trouva quelques érudits amis de l'antipathie, mais qui se perdoient dans des *in-folio*. Ils passoient les jours & les nuits à compiler, & à faire des ouvrages aussi longs que fastidieux. Il y a peu d'écrivains qui connoissent l'art de faire un livre. Les uns n'y mettent que de la pesanteur, les autres qu'un esprit volatil. On écrit comme on est affecté.

Manheim connut bientôt le mérite de notre philosophe, on y est éclairé. A Mayence, à Cologne, à Treves on l'invita beaucoup à manger, mais ce n'est pas ce qu'il cherchoit. Il aima beaucoup mieux se répandre de tous côtés, pour voir des physiciens, des jurisconsultes, des politiques, des orateurs, des poëtes qui avoient de la célébrité, & il en trouva.

Il conçut après les avoir entendus, que les Allemands de 1769 n'étoient pas ceux de 1700; que leur bon goût répondoit à leurs lumieres, & que malgré la rudesse de leur lan-

gue, ils avoient trouvé le ſecret de faire les vers les plus moëlleux & les plus élégants. Qui écrivit mieux en ce genre que l'auteur du poëme d'Abel!

On lui montra des productions récentes dont toutes les académies du monde ſe feroient honneur, mais en petite quantité. Toutes les nations n'ont pas le talent de faire des livres par milliers.

Ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que dans la plupart des univerſités, les études s'y font peſamment. On ne ſait point encore les dégager de ce fatras d'érudition, ni de toutes ces queſtions ſcholaſtiques qui étouffent l'imagination, & qui abſorbent l'eſprit.

Les aliments étoient un autre boulevart contre le génie. Ne ſe nourrir que de légumes, de viandes trop ſucculentes, ne boire que de la bierre, c'eſt le moyen d'avoir le ſang globuleux, & de ne penſer qu'avec difficulté. Le phyſique influe prodigieuſement ſur le moral. Ce furent les réflexions d'un moine Allemand, qui eut une longue converſation avec Lucidor, & qui lui avoua qu'à force de charger l'eſtomac d'une nourriture trop ſubſtantielle, il y avoit nombre de ſes confreres qui ne faiſoient que végéter.

Il lui raconta à ce ſujet une hiſtoire divertiſſante. Il lui dit que dans une maiſon de ſon ordre, le ſupérieur ne ſachant comment préſerver des viandes ſalées de la rapacité de ſes

religieux, qui ne s'occupoient que de manger, & qui furetoient dans tous les endroits, s'aviſa de les mettre à la bibliotheque, & que dès ce moment les proviſions reſterent en ſûreté.

Notre philoſophe ne manqua pas dans toute l'Allemagne de jetter un coup d'œil ſur les campagnes & ſur ceux qui les cultivent. Les payſans ne connoiſſoient point l'indigence : on les ménage comme des bras de l'état qu'il ne faut point accabler.

Quant aux commerçants, ils étoient avec raiſon des protégés; mais malgré cette protection, on ne les eſtime point aſſez. La nobleſſe Allemande fut toujours très-fiere à l'égard des négociants, même en leur demandant crédit.

L'électorat d'Hanovre & tous les Landgraviats fournirent à notre voyageur pluſieurs réflexions. C'eſt là qu'il reconnut que les ſouverains d'Allemagne ſont auſſi affables que les ſeigneurs ſont hauts, & que la conſidération qu'ils donnent aux uniformes, en obligeant les officiers de les porter en tout temps, même aux jours de *gala*, ne peut être que très-utile à l'état militaire.

S'il n'a point fait mention de tout ce qu'il remarqua dans les différents Cercles, c'eſt qu'ils ſe reſſemblent tous à quelque choſe près : même bon ſens, même cordialité.

On lui procura ſouvent l'occaſion d'enten-

dre les plus agréables concerts. Les Allemands ont les oreilles faites pour la muſique. Les princes font venir des ſymphoniſtes de l'Italie, & les gentilshommes trouvent parmi leurs gens des joueurs de flûtes, & des violons capables de les amuſer. On y excelle ſur-tout dans l'art de donner du cor; & c'eſt pendant la table qu'on ſe procure ce plaiſir, d'autant plus agréable que le bruit en eſt extrêmement adouci.

Tout ce qui a rapport à l'harmonie, eſt digne d'une ame réfléchiſſante.

CHAPITRE VIII.

De la Flandre.

APRÈS avoir traverſé Spa, pour lors rempli de gens de toutes eſpeces qui prénoient les eaux, ou qui affectoient de les prendre, il ſe rendit à Aix-la-Chapelle. On y jouoit des jeux d'autant plus dangereux, que l'induſtrie déterminoit les coups.

Liege parut à notre philoſophe une ville qui avoit beſoin de la police la plus ſurveillante. Le monde y eſt affable. C'eſt une ſeconde Rome pour le nombre des moines & des couvents, & une ſituation qui reſſemble à celle de Lyon.

Bruxelles captiva pendant pluſieurs jours

l'attention de Lucidor, comme un endroit remarquable par la cour du prince Charles de Lorraine, (univerſellement aimé) par la beauté des édifices, par le nombre des habitants, par une nobleſſe diſtinguée, par un cours enchanté; mais il obſerva que cette ville avoit le déſagrément des frontieres. C'eſt un flux & reflux d'étrangers, ſouvent très-honnêtes gens, mais dont on ſe défie preſque toujours, à moins qu'ils ne ſoient munis de lettres de recommandation.

Les perſonnes diſtinguées ne ſe promenent qu'en équipage, ſelon la rubrique des Eſpagnols & des Italiens. Elles croiroient compromettre leur grandeur en marchant à pied. Il n'y a point de plus cruel eſclavage que celui de l'étiquette.

On lit à Bruxelles ou des livres trop frivoles, ou des ouvrages trop chargés d'érudition. C'eſt un mérite peu commun que de ſavoir tenir un juſte milieu.

Les écoles de Louvain étoient hériſſées de queſtions trop pointilleuſes, pour laiſſer un libre cours à l'imagination : elle s'y amortiſſoit. Quel dommage, lorſque l'eſprit ſe trouve étouffé par ce qui devroit l'exciter !

L'opulence ſembloit germer dans les campagnes & ſe promener par les chemins. Ils ſont auſſi-bien entretenus, que les champs bien cultivés. Lucidor entra ſur cet article dans les plus grands détails, & il fut charmé d'en-

tendre dire que pour fertilifer la terre, il ne falloit que de l'engrais & des bras. Il y a de vieilles routines qui valent beaucoup mieux que des nouveautés.

Le pays eſt peuplé de laboureurs, dont la vigueur répond à la taille. On ne les arrache point à la charrue pour en faire des laquais. La guerre qui déſole ordinairement les pays, enrichit celui-là. Ce fut la remarque de notre voyageur.

Il parcourut pluſieurs monaſteres; la Flandre en eſt remplie. Plus d'amour pour l'étude y rendroit les moines plus intéreſſants.

Gand lui parut un amas confus de champs & de maiſons; Anvers un beau déſert. Cette derniere ville enrichie des plus belles peintures qui ſortirent de l'école flamande, eſt un ſéjour de délices pour les amateurs. On y trouve des chef-d'œuvres, quoiqu'inférieurs à ceux d'Italie.

Il viſita les béguinages, ces eſpeces de cloîtres où des filles, ſans faire aucun vœu, vivent ſous une même regle, & ſont tirées de la bourgeoiſie comme les chanoineſſes de la nobleſſe. Il fut étonné de ce que ces établiſſements ſi ſages & ſi utiles, n'étoient pas multipliés dans tous les pays catholiques. Il y auroit moins de victimes ſacrifiées à l'ambition.

Malines intéreſſa notre voyageur beaucoup moins par ſes dentelles ſi juſtement renommées, que par une belle bibliotheque formée par les ſoins du cardinal d'Aſace, & léguée

par ſa généroſité à tous les archevêques ſes ſucceſſeurs. C'eſt un tréſor pour un pays, lorſqu'il ſait en profiter ; mais le peuple en Flandre n'aime point à faire des efforts d'eſprit, on diroit qu'il craint d'uſer ſon ame en ſe donnant la peine de penſer. Lucidor lui en fit des reproches qui furent bien reçus. Les Flamands ont pour caractere la bonté, & ce n'eſt pas une petite vertu aux yeux d'un philoſophe qui a de la candeur.

Cependant la Flandre abonde en libraires, qui ſont très-bien fournis ; mais c'eſt une branche de commerce dans un pays où il paſſe continuellement des étrangers.

La nobleſſe Flamande donna des marques de diſtinction à l'aimable étranger. Elle eſt honnête, généreuſe, & vraiment faite pour la ſociété. Les dames ont un maintien qui annonce une excellente éducation, & notre philoſophe ſe fit un plaiſir de les fréquenter.

Oſtende lui parut le lieu le plus commode pour voir la mer, mais il n'y trouva point une ſociété capable de l'arrêter.

Il voulut voir par lui-même les fortifications du pays, pour apprendre à tout voyageur qu'il n'y a point de ſujet d'inſtruction ni d'objet de curioſité qu'on doive négliger, lorſqu'on paſſe d'un endroit à l'autre. Il ſe fit tout expliquer, quoiqu'il ſût tout, prenant un plaiſir ſingulier à entendre parler des militaires fort habiles dans leur métier.

Il ne put quitter la Flandre, ſans gémir ſur tant de guerres inutiles qui la rendirent le tombeau d'une multitude innombrable d'Allemands, d'Eſpagnols, de François & d'Anglois. Il lui ſembloit voir tous ces guerriers, ſacrifiés à la fureur de l'ambition, nous rappeller leur mort tragique, pour nous engager à aimer ſincérement la paix.

CHAPITRE IX.

De la Hollande.

L'ARRIVÉE de Lucidor à Rotterdam fut une époque pour les Hollandois. Quoique très-indifférents à l'égard des étrangers, ils diſtinguerent celui-ci. Ils remarquerent dans ſon air & dans ſon langage un ton de raiſon dont ils furent vivement affectés. Auſſi convinrent-ils ſans peine qu'il penſoit très-ſainement, lorſqu'il leur dit que la frivolité commençoit à s'emparer de leurs jeunes gens, qu'ils donnoient aux écrivains trop de liberté, que leur gouvernement changeroit inſenſiblement par les arrangements qu'ils avoient pris, que les troupes n'avoient point aſſez de conſidération parmi eux, & que les payſans étoient trop opulents. Un laboureur trop riche eſt preſque toujours impertinent.

Il ne pouvoit ſe raſſaſier de voir ces digues

qui tiennent les eaux en arrêt & qui font la ſûreté du pays. L'induſtrie dans ce genre opéra des miracles.

Il comprit que cette exceſſive propreté dont on ſe moque aſſez communément, & qui conſiſte à laver chaque jour les eſcaliers & les parquets, étoit abſolument néceſſaire pour empêcher le bois de moiſir & de ſe corrompre ; mais il eût voulu que cette propreté paſſât juſques ſur les perſonnes.

Bientôt la Haye, Leyde, Harlem, Amſterdam, Utrecht, furent le théâtre de ſes obſervations. En habile ſcrutateur à qui rien n'échappe, il découvrit que le commerce s'y faiſoit avec un intérêt trop ſordide & trop paſſionné; que l'argent y étoit preſqu'adoré, & que les Hollandois ſortoient de leur caractere quand ils ſe donnoient du ſuperflu.

„ Nous ne ſommes point faits, lui dit un
„ bon vieillard qui fumoit ſa pipe avec beau-
„ coup de réflexion, pour occuper toutes ces
„ maiſons de plaiſance que vous voyez. On a
„ voulu donner quelque choſe au luxe & à la
„ mode, mais notre élément eſt notre comp-
„ toir. Par-tout ailleurs nous nous trouvons
„ dans un état violent.

Lucidor chercha par-tout des ſavants; leur nombre étoit comme celui des élus. On vivoit ſur la réputation des grands hommes qui avoient illuſtré la Hollande, & l'on ſe contentoit de les citer.

Cependant les écoles publiques avoient des professeurs éclairés. L'Université de Leyde ne fut jamais sans lumiere, & il en sortit toujours d'excellents sujets.

C'est dans cette ville que notre voyageur eut une conférence avec deux Quakers, mais au-lieu d'en tirer quelque bon raisonnement, il ne trouva chez eux que de la singularité. On n'en impose point à la Raison. Retranchez en effet les manieres inciviles & le langage grossier de presque tous les Quakers, & vous n'appercevrez que des hommes fanatiques de leurs usages, & très-bornés. La franchise dont on les décore, n'est souvent que dans leur ton. Lorsqu'on est brusque, on passe assez communément pour être vrai.

Lucidor fut plus content d'un Rose-Croix, ce disciple d'une secte qui est presqu'aux abois. Il avoit beaucoup de connoissance & beaucoup de secrets.

Il disoit qu'un Hollandois fondu avec un François seroit un homme parfait ; que les Juifs en qualité d'usuriers & de receleurs, ne pouvoient que nuire au commerce du pays : que les Etats-Généraux n'avoient point assez pourvu aux besoins des voyageurs, en les laissant à la discrétion des gens affamés d'or : que les magistrats changeoient trop souvent d'emploi pour avoir le temps de bien voir & de bien juger.

Il avoit un systême singulier sur les suites

de la mort. Il prétendoit que nous paſſions de planete en planete, en prenant des corps toujours plus ſubtils, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés au trône de l'Eternel, & que la vie de l'homme doubloit à meſure qu'il avançoit dans les ſpheres céleſtes, de ſorte que parvenu à la plus élevée, il devoit vivre environ deux mille ans. Il appuyoit cela de tout ce qu'une forte imagination pouvoit lui ſuggérer, & il le diſoit d'un ton ſi déciſif & d'un air ſi confiant, que dans un autre ſiecle il auroit ſûrement fait ſecte. Mais le temps des Sectaires & des réformateurs eſt paſſé.

Après toutes ces idées, il vanta ſon ſecret pour faire de l'or avec une certaine poudre de projection, & ce fut alors que Lucidor le quitta. La Raiſon veut qu'on diſe des choſes au moins vraiſemblables.

L'uniformité de la Hollande auroit laſſé la vue de notre voyageur s'il eût été changeant. Ce ne ſont que des prairies, des arbres, des canaux, ſans collines, ſans vignobles, ſans vergers, ſans forêts; & ce pays qui a les quatre éléments contre lui, ne peut être que très-mal-ſain.

Les bâtiments, excepté quelques édifices tels que l'hôtel-de-ville d'Amſterdam, n'annoncent ni goût, ni ſolidité; on les prendroit pour des barques fabriquées à la hâte au milieu des eaux; mais comme ils ſont égayés par des plantations qui bordent les rues, on les trouve agréables.

Le port d'Amſterdam eſt la plus belle choſe du monde. La multitude de navires dont il eſt rempli, lui donne l'air d'une forêt flottante au milieu des mers. Rien de plus agréable que des perſpectives qui favoriſent l'illuſion.

Il eût ſouhaité que les Hollandoiſes, naturellement gaies, euſſent répandu plus d'aménité dans l'eſprit de leurs maris, & qu'un contraſte auſſi ſingulier n'eût plus révolté les voyageurs. Une pipe à la bouche fait toute la récréation des négociants. S'ils paſſent de la ville à la campagne, c'eſt pour y fumer; (la bizarrerie des goûts formeroit une hiſtoire bien volumineuſe,) auſſi n'ont-ils guere d'autre entretien qu'une converſation toute en monoſyllabes, à moins que quelque nouvelle importante (car ils aiment beaucoup à politiquer) ne les rende un peu plus parleurs.

Ils ſupputent ordinairement ce qu'une viſite doit leur rapporter, & s'ils s'apperçoivent qu'on n'a que des compliments à leur faire, ils font ſentir qu'on les embarraſſe. On s'accommode de leur franchiſe quand on les connoît, mais il faut y être accoutumé. Leur adreſſe à écarter les guerres & à faire fleurir leur commerce, prouve que leur bon ſens vaut beaucoup mieux que l'eſprit.

Ils inviterent ſouvent Lucidor à dîner, comme un homme rare qu'ils vouloient approfondir; il leur donna des lumieres relatives à leur commerce, dont ils furent très-ſatisfaits.

L'excès avec lequel ils boivent du thé, ſans que cela les incommode, perſuada notre philoſophe que M. Tiſſot avoit de l'humeur lorſqu'il a tant invectivé contre cette boiſſon. Les Chinois en font un uſage continuel, & ils ne connoiſſent ni la gravelle, ni la goutte. La vérité eſt preſque toujours loin des ſyſtêmes.

CHAPITRE X.

Il arrive à Londres.

L'ANGLETERRE, ſelon la coutume du pays, étoit dans une grande fermentation. Il s'agiſſoit de quelques affaires relatives au ſieur Wilkes, qui dans un autre royaume n'euſſent fait aucun bruit, mais qui dans celui-ci échauffoient tous les eſprits. Il en eſt de certaines régions comme du ciel, où le plus petit nuage forme un orage.

Il n'y a point d'homme à Londres qui en criant que les loix ſont violées, & qu'il faut les réclamer, ne vienne à bout de former un parti, & d'exciter une ſédition.

C'eſt là ce que les Anglois appellent liberté, & ce qui parut à Lucidor une licence effrénée. Il ne put comprendre que le malheureux pouvoir de former des révoltes, eſt regardé comme un avantage, & que la brutalité

d'une populace insolente fût nécessaire pour maintenir les privileges de la nation. Les états politiques, comme la nature, ont leurs phénomenes.

Il en conféra avec plusieurs lords & milords, qui lui parlerent sur cet article très-sensément, mais que le torrent de l'opinion entraînoit comme les autres. Il n'y a point d'arbre qui jette des racines aussi profondes que le préjugé.

Après avoir passé plusieurs jours à examiner les constitutions du royaume, il observa que le roi, dans certaines circonstances, avoit trop d'autorité, que dans d'autres il n'en avoit point assez; que le vice étoit la source de presque tous les débats; que le peuple confondoit la licence avec la liberté, n'étant point instruit sur un point aussi essentiel; que les grands affectoient souvent de regarder comme patriotisme ce qui n'étoit que le fruit de la cabale, & l'amour d'un intérêt personnel. Mais il fut très-satisfait de voir qu'on ne payoit d'impôts qu'à raison de ses facultés, & que tout citoyen étoit respecté.

Il dîna souvent avec les Anglois, ils aiment à boire & à manger, & pendant leurs repas, qui durent au moins trois heures, & qui sont humiliants lorsque l'ame ne dit mot, il discouroit sur les mœurs & sur les usages du pays. Un homme habile profite de toutes les circonstances.

Londres, malgré l'éloge pompeux qu'en

font les habitants, ne parut point à notre philoſophe digne d'entrer en parallele avec Paris. Il n'y vit que des maiſons ſans apparence, il n'y trouva qu'une promenade champêtre ſans nul ornement. Soit qu'il en impoſât par ſa phyſionomie auſſi douce que majeſtueuſe, ſoit qu'il fût vêtu très-ſimplement, il ne fut point inſulté; le peuple le reſpecta. Quelquefois il a le coup d'œil aſſez juſte.

On le conduiſit à l'égliſe de ſaint Paul, qu'on ne peut comparer à ſaint Pierre de Rome que par enthouſiaſme ou par ignorance, mais qui paſſe avec raiſon pour un des plus beaux édifices de l'Europe.

L'Angleterre n'étoit plus garnie de ſavants comme autrefois, il falloit les chercher : cela affligea Lucidor. Il voulut en pénétrer la cauſe, & il crut la trouver dans la vie molle & ſenſuelle qui abſorbe aujourd'hui preſque tous les hommes, & qui dégrade leur être. L'intempérance eſt le plus grand ennemi de la ſcience & du génie. Quand on ſe met à table dès le matin, l'ame fait tout le jour abſtinence.

On crut obliger notre philoſophe, en lui procurant la connoiſſance d'un perſonnage qu'on diſoit penſer fortement. Il l'approfondit, & après avoir bien creuſé, il ne trouva qu'un grand vuide. L'eſprit humain a des bornes qu'il ne peut dépaſſer, mais les incrédules s'imaginent qu'on penſe toujours très-bien lorſqu'on penſe librement.

Les académies, les univerſités, les bibliotheques ſembloient être dans leur centre, en ayant leur place dans le ſein de l'Angleterre. Elles rappelloient tant de grands hommes qui illuſtrerent ce royaume, & dont le nom vivra autant que les ſciences mêmes.

On preſſa Lucidor d'aſſiſter aux ſpectacles; mais il n'eut pas le courage de voir une piece toute entiere. Le tragique avoit quelque choſe de trop révoltant. Pour peu qu'on ſoit délicat, on n'aime pas à voir les paſſions en deshabillé.

Les femmes, beaucoup plus inſtruites en Angleterre que par-tout ailleurs, captiverent ſouvent ſon attention. Elles ne paroiſſent point faites pour le *Spleen*, tant elles ſont vives & parlantes. L'éducation que les meres donnent aux filles y contribue. Elles les élevent avec beaucoup de liberté, & la ſageſſe n'en reçoit aucune atteinte.

Il ſe reconnut dans ces ſentiments d'honneur & de probité qui caractériſent les Anglois, & qui les rendent eſclaves de leur parole, mais il deſiroit que cela fût accompagné de cette gracieuſe aménité, ſans laquelle les vertus les plus reſpectables perdent une partie de leur éclat.

Comme ils aiment ſinguliérement la franchiſe, il ne leur fit point de peine en leur diſant qu'il lui ſembloit que c'étoit une petiteſſe chez une nation qui a naturellement de la grandeur, de mépriſer preſque tous les autres

peuples; de vouloir quelquefois faire la guerre plutôt par haine que par néceſſité; de permettre le cours d'une multitude d'ouvrages remplis d'invectives contre les miniſtres & contre les particuliers.

Il ajouta, qu'ils dépendoient trop du peuple pour être libres, & que cela devoit leur prouver qu'il n'y avoit point de gouvernement dans l'univers ſans quelque inconvénient; mais des gens ſyſtématiques ne ſe rendent pas facilement à l'évidence.

On lui fit voir des maiſons de campagne vraiment enchantées, où, pour retracer les ruines des anciennes villes de Grece & d'Italie, on avoit conſtruit des édifices qu'on avoit fait ſauter par la mine. Notre voyageur vit le célebre Pitt (aujourd'hui le comte de Chattam) comme un ancien ami, & ils s'entretinrent longuement ſur l'état actuel de l'Europe. La converſation devoit être intéreſſante : c'étoit la Raiſon qui diſcouroit avec un de ſes plus zélés diſciples.

Il ſe trouva là un mylord fort inſtruit & fort aimable, qui s'égaya lui-même ſur ſon propre pays. " Nous ſommes inconſtants, diſoit-il,
„ comme l'élément qui nous environne, nous
„ n'avons de ſtable qu'un fond de taciturnité
„ dont il eſt difficile de nous dépouiller. Nous
„ arrivons dans une ville pour y demeurer
„ ſix mois, & nous en partons dès le lende-
„ main. Cela vient d'une inquiétude natu-
„ relle qui nous tourmente, & dont nous ne

„ ſommes pas maîtres, malgré notre fana-
„ tiſme pour la liberté. On nous aimoit au-
„ trefois pour notre argent; mais on nous
„ a ſi ſouvent trompés, que nous ſommes
„ devenus auſſi économes que défiants.

„ Nous voudrions toujours voyager, &
„ pour l'ordinaire dans nos courſes, nous ne
„ voyons que des Anglois. Uſage ridicule
„ qui vient d'une trop grande prévention en
„ faveur de nous-mêmes, & de la crainte de
„ nous communiquer. Nous aimons la Fran-
„ ce, & nous haïſſons les François; nous
„ nous efforçons d'apprendre leur langue pour
„ ne point la parler. Nous n'eſtimons que
„ notre pays, & nous ne pouvons y demeu-
„ rer; les femmes mêmes courent chercher
„ d'autres régions que leur patrie. Nous ne
„ manquons à perſonne, mais nous ſommes
„ toujours ſur le *qui vive*, dans l'appréhen-
„ ſion qu'on ne nous manque. On ne trouve
„ jamais après nous des dettes & des plain-
„ tes, mais nous ne laiſſons point de regrets.
„ Nos adieux ſont auſſi ſecs que notre arrivée;
„ nous cédons au ſexe le ſoin de s'attendrir.

„ Si nous parlons peu, c'eſt qu'on nous
„ répete continuellement que la femme eſt
„ faite pour babiller, & l'homme pour pen-
„ ſer. Nous liſons volontiers; mais dans nos
„ lectures, comme dans nos façons, nous pré-
„ férons ce qui eſt ſingulier.

„ Nous ne ſommes humains que par goût

„ pour l'héroïſme, & nous aimons le plaiſir „ ſans connoître la volupté. Il eſt rare que „ nous approuvions ce qui ne reſſemble point „ à nos loix & à nos mœurs; mais nous nous „ conformons ſans peine aux uſages des dif- „ férents pays, en voulant toujours néan- „ moins, ſoit dans la coupe de nos habits, „ ſoit dans la maniere de nous préſenter, „ qu'on nous reconnoiſſe pour Anglois.

„ On nous flatte rarement en nous louant. „ Les éloges à nos yeux ont quelque choſe „ de rampant.

„ Le patriotiſme eſt notre paſſion, la li- „ berté notre élément; & ſi l'on nous traite „ d'enthouſiaſtes ſur ces deux points, c'eſt „ que nous n'avons pas l'art de perſuader. Il „ y a toujours en nous quelque choſe d'auſtere „ qui diminue le mérite de nos ſentiments & „ de nos goûts.

„ Nous ſommes capables des hautes ſcien- „ ces, quoique trop eſclaves de nos auteurs.

„ Nous pouſſons l'amitié juſqu'au dernier „ période, mais quand nous nous ſommes aſ- „ ſurés un ami par une longue ſuite d'années; „ ainſi l'on meurt très-ſouvent avant d'avoir „ notre confiance.

Lucidor reconnut à pluſieurs traits la vérité du tableau, & ne quitta Londres qu'après avoir rendu juſtice aux qualités de ſes habitants, qui dans la vertu comme dans le vice ſont toujours extrêmes.

La vue de l'Ecosse & de l'Irlande fut un nouveau coup d'œil qui n'intéressa guere moins notre voyageur. Il vit avec satisfaction que le bon sens y étoit révéré, & qu'on y trouve des hommes dont l'ame, inaccessible à tous les maux, ne connoît de douleur que celle de manquer à son devoir. Il ne put comprendre que les Anglois, qui reprochent si fortement aux Catholiques l'intolérance, fussent si ardents à vexer les Irlandois dans ce qui concerne la religion. Il est rare de trouver des hommes qui ne soient pas inconséquents.

Les montagnes d'Ecosse avoient pour habitants plusieurs respectables vieillards blanchis dans les combats, dont la mémoire étoit un livre très-ample & très-curieux. Il les interrogea, & ils lui rendirent un compte fidele de quelques guerres dont ils avoient été acteurs, & que nous lisons tout différemment dans l'histoire. Presque tous les récits sont ceux des historiens, & non la narration des événements.

CHAPITRE XI.

Il visite le Portugal.

La mer, favorable aux desirs de notre philosophe, le mit à Lisbonne en très-peu de temps. L'aspect de cette ville toute en em-

phithéâtre, a quelque choſe de ſéduiſant; mais l'intérieur ne répond point au-dehors, & ſurtout depuis le trop fameux tremblement de terre qui cauſa tant de dégât.

Les Portugais ne ceſſerent d'examiner Lucidor. Ils ſont fins. Ce qui lui fit dire, que s'ils vouloient s'appliquer aux ſciences, ils iroient fort loin; mais ils ne connoiſſent que la théologie ſcholaſtique. La routine met preſque toujours des entraves à l'eſprit.

On le promena chez les ſeigneurs, où il apperçut une opulence dont on ne ſavoit pas tirer parti. On ſe contentoit d'être riche & d'étaler ce qui peut éblouir, ſans ſe procurer les aiſances de la vie. C'eſt un art que celui de dépenſer à propos.

A voir le ſérieux des habitants, on eut préſumé qu'ils mépriſoient tous les plaiſirs; mais Lucidor qui ne jugeoit pas des choſes par leur ſuperficie, découvrit que leur amour pour la volupté étoit un feu caché ſous la cendre, & qu'il s'enflammoit avec violence, lorſqu'il n'y avoit ni jour ni témoins. Les hommes ont différentes manieres de ſe maſquer. L'oiſiveté faiſoit le malheur du pays; il n'y avoit que les commerçants qui s'appliquoient au travail.

Notre voyageur engagea le miniſtere à répandre des encouragements par le moyen des récompenſes. On fait des hommes ce qu'on veut, lorſqu'on les prend par l'intérêt.

On lui propoſa d'aſſiſter à un combat de

taureaux & à une autodafée, & il se contenta de répondre que ces deux spectacles lui étoient odieux; qu'il n'étoit ni cruel pour prendre plaisir au premier, ni fanatique pour supporter le second.

Cependant il ne put s'empêcher d'avouer que la lumiere se répandoit vivement à Lisbonne, & que les Portugais commençoient à s'éclairer sur plusieurs articles essentiels. Les bibliotheques qui jusqu'alors n'avoient été composées que de légendes ridicules & de misérables bouquins, se meubloient de maniere à contenter la Raison. La science est un astre qui se promene, & dont les influences ne se font pas sentir par-tout également. Pour certains pays il est plus oblique, pour d'autres plus perpendiculaire; mais tôt ou tard les différents climats ont part à ses bienfaits.

CHAPITRE XII.

Il juge de l'Espagne & des Espagnols.

Il étoit midi lorsqu'il entra dans ce royaume, & la plupart des habitants n'avoient encore rien fait. La paresse mêlée à la chaleur du pays, retient leur ame captive; & leur esprit né pour de grandes choses, ne se repaît que de l'honneur d'exister.

De là vient que l'agriculture eſt ſi négligée en Eſpagne, & qu'au-lieu de mettre ſa confiance dans l'induſtrie & dans le travail, on ne compte que ſur l'arrivée des gallions.

Malgré ce nuage épais qui offuſque les Eſpagnols, on découvre parmi eux des hommes rares, & même ſublimes.

Le mal eſt, que les études qui ſe font dans le pays, reſſerrent l'eſprit au-lieu de l'étendre. Lucidor s'en plaignit à quelques docteurs de l'univerſité de Salamanque, & ils en convinrent. On doit aux lumieres du ſiecle un pareil aveu. On n'eut oſé le faire il y a quatre-vingt ans.

Il parcourut tous les livres composés par les Eſpagnols; & ſi l'on en excepte une multitude de ſermons burleſques & de romans dévots, il trouva que leur nombre étoit fort exigu, & il en gémit. Auſſi les Eſpagnols ne ſont connus que par leurs guerres. L'indifférence qu'ils affecterent pour les muſes, leur fit long-temps garder l'*incognitò*.

Quant à ce qu'on leur reproche du côté de l'orgueil, il crut appercevoir qu'il y avoit plus de fierté que de vanité, & que c'eſt là ce qui rendoit la nation ſinguliérement généreuſe. D'ailleurs quand on ne fait pas le bien par les motifs épurés de la religion, il importe peu que ce ſoit par oſtentation, ou par magnanimité.

Les dépenſes de Madrid conſiſtoient dans

une multitude de domeſtiques & de mulets. On y aime le cortege & la pompe, hors de là on y reſpecte beaucoup la tempérance.

Le monarque qui eut toujours le coup d'œil juſte dans le choix de ſes miniſtres, en s'aſſociant des hommes auſſi ſages qu'intelligents pour partager avec eux le poids de la royauté, avoit donné une nouvelle exiſtence à ſa capitale, & une nouvelle forme aux habitants. On ne voyoit plus ces immondices qui déshonoroient la réſidence du ſouverain, ni ces immenſes chapeaux qui obombroient les viſages, & qui très-ſouvent maſquoient des forfaits. On ſait créer, lorſqu'on ſait gouverner.

Il ne manquoit plus à la gloire du roi, que de ranimer les campagnes ſtériles & languiſſantes, par une culture analogue au ſol & au climat, & de pourvoir aux beſoins des voyageurs, en faiſant ouvrir des chemins & conſtruire des auberges. On ne feroit plus de châteaux en Eſpagne, ſi l'on y trouvoit des cabarets propres & commodes.

Lucidor entendit avec plaiſir les plus grands éloges donnés au comte d'Arenda, comme un miniſtre le plus intelligent, le plus équitable, & le plus déſintéreſſé.

Les Eſpagnols ont un germe de grandeur qui ne cherche qu'à ſe développer, comme il paroît chez pluſieurs magnats, dont la généroſité n'a point de bornes.

Il eſt fâcheux que cela ne ſoit pas décoré

de cet extérieur agréable qui donne du prix aux choſes les plus communes. On a toute la peine du monde à ſe perſuader que des hommes dont les dehors ſont trop négligés, aient une ame bien ornée.

La mal-propreté des citoyens, dit un grand d'Eſpagne à Lucidor, fait que nous avons peu d'apologiſtes. Un ſiecle où l'on ſe pique de délicateſſe & de raffinement, ne ſert qu'à nous rendre encore plus extraordinaires; mais un peuple fier ne s'accommode point des modes étrangeres, il veut être lui, & ne veut être que cela; de ſorte que c'eſt arracher l'ame d'un Eſpagnol, que de le dépouiller de ſon manteau.

La converſation des femmes ſatisfit notre voyageur au delà de ce qu'on peut imaginer. Elles pétillent d'eſprit, & ce n'eſt point aux dépens de la raiſon. Elles badinerent les premieres ſur toutes les intrigues amoureuſes qu'on leur prête, ſur tous les billets doux qu'on leur fait écrire, ſur tous les ſoupirs qu'on leur fait pouſſer. Elles demanderent à notre philoſophe s'il étoit François, (il n'en avoit cependant pas la mine) afin de ſavoir s'il ſe vanteroit d'avoir eu leurs faveurs, & de les avoir enlevées; car nous ſavons, diſoient-elles, qu'à Paris on s'amuſe ainſi à nos dépens. Lorſqu'il eſt queſtion d'Eſpagnoles, il y a toujours ſur la ſcene quelque hiſtoriette de cette eſpece.

Lucidor parcourut les principales villes du

royaume ſans y trouver rien d'intéreſſant, excepté dans les ports de mer, où le concours des marchandiſes & des étrangers répand l'abondance & la gaieté. La circulation des eſpeces fait la circulation de la vie. L'Eſpagnol de Barcelone ou de Cadix eſt tout différent de l'Eſpagnol de Grenade ou de Cordoue.

Les cloîtres avoient des hommes de génie capables des plus grandes choſes, ſi d'heureuſes circonſtances les euſſent tirés de l'obſcurité. Il en eſt de l'eſprit comme de la poudre, plus on le reſſerre, plus il a d'exploſion.

CHAPITRE XIII.

Il voyage en Italie, & il s'arrête à Genes.

La république de Genes, quoique compoſée de ſénateurs intelligents, ne parut point aux yeux de notre inconnu avoir aſſez pourvu au bien des citoyens : ce qui lui fit juger que le pays n'étoit pas riche. Si l'on excepte en effet quelques nobles & quelques négociants qui affichent l'opulence, le reſte vit malheureuſement.

Le voyageur qui ne donne qu'un coup d'œil, eſt ébloui par ces magnifiques palais, dont Genes ſe glorifie; mais un philoſophe

qui approfondit, voit la miſere malgré ces dehors. Les habitants de Sarzanne, de Lerici & des villages des environs, reſſemblent à des ſpectres.

Lucidor n'eut qu'à ſe louer de la politeſſe des Génois, & il remarqua que leur gravité, qu'on prend pour de l'orgueil, n'étoit qu'un uſage de cérémonie, & que dans le commerce ordinaire, ils avoient beaucoup d'aménité. Belle leçon pour ceux qui ne jugent des perſonnes que ſur la ſurface.

Quant au peuple, il ne falloit pas trop s'y fier : il a toujours paſſé pour le plus mauvais de toute l'Italie.

Les ſciences n'étoient à Genes ni mortes ni vivantes. On les révéroit, mais on n'en faiſoit pas l'objet de ſon application. La langue Italienne s'y trouvoit embarraſſée ; on ne la parloit qu'avec contrainte.

Lucidor déſapprouva tous ces ſigisbés, autrement ces cavaliers ſervants qui ne ceſſent d'accompagner les femmes, & qui écartent inſenſiblement les maris. Il ne ſuffit pas pour une épouſe d'être ſage, il faut qu'elle ne ſoit pas même ſoupçonnée. Du moins c'eſt ainſi que penſe la raiſon, & ce ne ſeroit pas une petite entrepriſe que de vouloir prouver qu'elle a tort.

D'ailleurs, il y a des mœurs à Genes comme dans tous les pays. Un peu de bien & un peu de mal, ſelon le proverbe Italien, *un*

poco di bene, un poco di male. Ce mêlange eſt inévitable parmi des hommes qui ont des paſſions.

Il voulut examiner ſi l'épithete de ſuperbe qu'on accorde à Genes, venoit de la magnificence de ſes palais ou de la fierté de ſes habitants; mais après ſon examen, il s'abſtint de décider. La prudence ne ſe ſépare jamais de la raiſon.

Il dit aux Génois avant de les quitter, que leur république exerçoit une petite tyrannie, en obligeant les aubergiſtes d'acheter ſa mauvaiſe huile & ſon mauvais vin pour les débiter aux voyageurs. C'eſt une mauvaiſe politique que de mal accueillir les étrangers. Le concours fait ſouvent la richeſſe d'un pays.

CHAPITRE XIV.

De la Corſe.

Lucidor trouva que la Corſe étoit très-bien entre les mains des François, & que cet arrangement déchargeoit les Génois d'un grand fardeau : car pour ſoutenir le titre faſtueux de roi, ils épuiſoient toutes leurs forces, & ils n'étoient au bout du compte qu'un monarque *in partibus.*

Quand notre philoſophe vit les montagnes

& les torrents dont la valeur Françoiſe avoit triomphé, il regarda la priſe de Corſe comme le nœud gordien qu'il avoit fallu couper. Ses premieres interrogations eurent pour objet le commandant Paoli ; il le connoiſſoit depuis long-temps, comme lui ayant communiqué des lumieres ſur les ſciences & ſur la politique, mais il ne ſavoit pas ce qu'on penſoit de lui dans ſon propre pays.

On lui dit que ce général pouvoit beaucoup mieux finir ; qu'une capitulation lui auroit fait bien plus d'honneur qu'une fuite précipitée ; que cela venoit de ce qu'il n'avoit point été ſecondé, & de ce qu'il connoiſſoit peut-être moins l'art de la guerre que les intérêts des diverſes puiſſances.

Lucidor s'apperçut que la Corſe avoit beſoin d'une grande ſobriété pour ſubvenir aux inſulaires ; que le terrein, ainſi que l'eſprit, manquoit d'une certaine culture ; que malgré les grands noms que certains habitants prenoient, comme des noms de baptême, ils avoient une ſorte de rudeſſe dont ils ne ſe dépouilloient qu'avec beaucoup de peine, & que le commerce des François, bien différent de celui des Génois, viendroit à bout de les maniérer.

Il crut revoir dans l'humeur des Corſes ces brouillards & ces inégalités qui alterent l'air du pays, en avouant néanmoins que la derniere guerre les juſtifioit en partie du repro-

che qu'on leur fait d'être horriblement cruels. Il en eſt des nations comme des particuliers, elles ſe corrigent en vieilliſſant.

CHAPITRE XV.

Ses remarques ſur Veniſe.

VOICI la ville du monde la plus curieuſe & la plus étonnante, dit Lucidor en y entrant. On ne peut s'en former une juſte idée que lorſqu'on l'apperçoit. En effet, bâtie au milieu des eaux, qui forment ſes carrefours & ſes rues, elle paroît un aſſemblage de navires qui ſe repoſent ſur une mer tranquille.

Il examina le gouvernement du pays avec toute la prudence qu'on y exige; & il obſerva que pour détourner l'attention du peuple des opérations du ſénat, on le laſſoit de plaiſirs. Ce n'étoit preſque toute l'année que ſpectacles & maſcarades. Les mœurs en ſouffroient, tandis que les loix politiques y gagnoient.

„ On nous amuſe, il eſt vrai, diſoient quelques gondoliers, mais ce n'eſt pas pour „ nous vexer. Les impôts ſont modérés & „ n'apportent jamais l'indigence ; de ſorte „ qu'en examinant le ſoin que prennent nos „ maîtres & le bonheur dont nous jouiſſons,

„ on peut nous définir un peuple libre gou-
„ verné par des eſclaves.

Cette maniere de s'exprimer annonce un peuple auſſi ſpirituel qu'éloquent. Il a le coup d'œil juſte & les plus heureuſes reparties. Auſſi lui laiſſe-t-on l'honneur de pouvoir demander aux ſpectacles la répétition des endroits qui lui paroiſſent intéreſſants.

Le ſénat vénitien ſemble retracer le ſénat romain : c'eſt la même exactitude & la même dignité. Le doge n'a au-deſſus des ſénateurs que des reſpects & des titres plus étendus. Soumis aux loix comme le dernier des ſujets, il eſt comptable à la république, ſous peine de mort, de ſa conduite & de ſon adminiſtration.

Son mariage avec la mer paroît avoir quelque choſe de bizarre ; mais le peuple a beſoin de certaines cérémonies qui lui en impoſent & qui faſſent circuler l'argent. L'opinion eſt la reine du monde.

Il n'en eſt pas de même des jeux qui ſont ruineux, & que la république laiſſe ſubſiſter mal-à-propos. Ils entraînent la ruine des familles, entretiennent l'oiſiveté, engourdiſſent l'ame, & les études ſe négligent. Il y auroit beaucoup plus de Vénitiens ſavants, s'ils étoient moins enclins au plaiſir. Les ſens ne peuvent gagner, que l'eſprit n'y perde.

La liberté du pays, qui conſiſte à aller ſans gêne, à s'habiller ſans façon, à pouvoir acheter & manger un fruit en paſſant dans la rue,

ſut fort applaudie de Lucidor. Il trouva que les hommes en ſortant ſans épée, les femmes ſans ſuite, les ſénateurs ſans cortege, ſe débarraſſoient de l'eſclavage le plus aſſujettiſſant, & que rien ne reſſembloit mieux à l'âge d'or que cette heureuſe ſimplicité.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que la république a ſagement écarté le luxe de ſes états. L'habit noir forme toûte la parure, & les modes de Paris n'intéreſſent pas plus les Vénitiens que les uſages de Pékin. Ils ſe contentent d'en voir quelques échantillons parmi les étrangers qui les viſitent.

Lucidor cherchoit inutilement avec qui converſer. Six théâtres ouverts tous les ſoirs, étoient la ruine des converſations. Les Vénitiens ſe rendent au ſpectacle, qui dure depuis ſix heures juſqu'à onze, pour ne s'entretenir dans leurs loges que de ſonates & d'ariettes. Cependant les femmes firent valoir leur eſprit. Elles ont des ſaillies, qui, jointes aux graces de leur langage, les rendent très-agréables.

Il fut fort étonné de voir des membres du ſénat qui, les patentes à la main, viſitoient les étrangers pour leur demander ſuperbement l'aumône. Il ſemble qu'une république auſſi illuſtre, devroit au moins trouver dans ſes épargnes dequoi ſoulager des membres diſtingués. La fierté ne s'accommode pas d'une pareille humiliation.

On voulut lancer le philoſophe dans des

intrigues amoureuſes. Il y a par-tout des gens officieux, & principalement en Italie ; mais la Raiſon, quoiqu'amie du beau ſexe, ne donne pas dans les aventures.

Les libraires avoient des boutiques qui annoncent que les Vénitiens, malgré leurs affaires & leurs plaiſirs, liſent quelquefois. Les caffés ſont leurs rendez-vous ordinaires. C'eſt là qu'on s'entretient de nouvelles, & qu'on parle de tout, excepté du Gouvernement. La ville eſt remplie d'eſpions, qui comme autant d'Argus, ont des yeux par milliers.

Lucidor voulut voir les moines. On les réformoit alors. Il leur trouva beaucoup d'eſprit, mais ils lui parurent très intrigants, & conſéquemment dangereux. Quand on ſort de ſon état, on donne toujours dans les excès ; ſi ce n'eſt du côté du cœur, c'eſt du côté de l'eſprit.

Après quinze jours paſſés à Veniſe, (c'eſt aſſez pour quelqu'un qui n'a ni la paſſion des femmes, ni celle du jeu) il courut viſiter Raguſe, petite république ſous la domination du grand-ſeigneur, où il y a du génie, & de là il revint ſur ſes pas, & il ſe rendit à Naples.



CHAPITRE XVI.

Il passe par Bologne & par Livourne.

FERRARE, ville où il y a plus de maisons que de personnes, & où l'on ne s'arrête ordinairement que pour donner un coup d'œil sur quelques églises & sur quelques palais, lui parut une belle solitude. Après avoir visité le tombeau de l'Arioste, poëte aussi renommé que le Dante, il se rendit à Bologne.

Ce séjour, peuplé de gens de lettres & de savants, offre à l'esprit tout ce qui peut le satisfaire. Notre voyageur passa quelques jours avec eux, qui ne lui durerent qu'une minute. Les uns lui dévoilerent les plus intimes secrets de l'histoire naturelle, les autres lui montrerent toutes les richesses de l'éloquence & de la poésie; & il n'y eut pas jusqu'à des femmes, qui en qualité d'Académiciennes, l'occuperent de la maniere la plus intéressante & la plus agréable.

Il se félicitoit de voir ses connoissances si bien mises à profit; mais il parla peu, dans la crainte de trahir son secret. Des personnes aussi familiarisées avec ses instructions, pouvoient facilement le deviner.

L'académie de l'Institut, abrégé de tout

ce que la nature renferme de plus curieux, devint un ſujet d'admiration & d'éloges pour Lucidor. Les quatre parties du monde avoient contribué à former ce précieux dépôt. C'eſt là qu'on s'éclaire ſur tous les phénomenes de l'univers, & qu'on apprend à reconnoître cette Sageſſe ſuprême qui créa tant de merveilles pour exercer notre reconnoiſſance & notre eſprit.

François Zanotti, le Fontenelle de l'Italie, ne vouloit plus quitter Lucidor. Il l'accompagna dans toutes ſes viſites, & par-tout il ſut l'amuſer. Un eſprit agréable a la vertu de l'attraction.

La paſſion des Bolonois pour les ſpectacles, eſt celle de tous les Italiens. Le théâtre eſt leur élément. Le peuple même croit avoir beſoin de ce paſſe-temps, & l'oiſiveté y trouve ſon compte. Notre philoſophe y parut quelquefois, comme un homme qui voit les choſes ſans paſſion. Il fut enchanté de la ſalle, dont l'architecture & les proportions forment une perſpective raviſſante.

Il y avoit au milieu de Bologne une maiſon que la nobleſſe loue, & où elle ſe raſſemble pour jouer & pour diſcourir. Lucidor s'y fit préſenter, & dans l'intervalle de deux heures il connut toute la ville : ce qui lui parut très-commode, & ce qu'on devroit imiter.

Il eut beau examiner avec des yeux critiques la conduite des maris, loin de les trouver

ver jaloux, il vit ſans beaucoup de peine qu'ils n'étoient que très-commodes. Mais la jalouſie des Italiens a pris tellement racine, que quelque choſe qu'on diſe pour détruire cette opinion, on répétera toujours que les femmes en Italie ont des eſpions dans leurs époux. L'Italien n'eſt jaloux que de ſa maîtreſſe.

Peu de perſonnes voient avec les yeux de la vérité les magnifiques peintures dont Bologne eſt remplie; elles arrêterent Lucidor plus qu'il ne croyoit. Le beau a le plus grand aſcendant ſur une ame réfléchiſſante.

Livourne, où notre voyageur ſe rendit avec empreſſement, offrit une autre ſcene. On n'y connoît d'autre ſcience que celle du commerce, & c'eſt la ville d'Italie qui paroît la moins Italienne. Les étrangers, qui y abondent de toutes parts, en ont fait une tour de Babel pour les mœurs & pour le langage.

„ En voyant ce port de mer, dit un capi-
„ taine de vaiſſeau à Lucidor, vous décou-
„ vrez la mine d'où les Médicis, grands-ducs
„ de Toſcane, tirerent leurs tréſors. C'eſt là
„ qu'ils puiſerent le germe de leur grandeur,
„ & qu'ils trouverent les moyens de former
„ des artiſtes, de renouveller les arts, & d'en-
„ richir leur pays des chef-d'œuvres les plus
„ précieux. „ Il parloit encore lorſqu'on mit à la voile, & bientôt on ſe vit en pleine mer.

CHAPITRE XVII.

Il arrive à Malthe, & viſite la Sicile.

La navigation fut très-périlleuſe, quoique le trajet ne ſoit pas long. Les ténebres les plus profondes amenerent la nuit en plein midi. Les vents ſe déchaînerent, les flots s'amoncelerent, & le vaiſſeau tantôt plus élevé qu'une montagne, tantôt plus abaiſſé qu'un précipice, annonçoit une ruine prochaine à tout l'équipage. Les uns maudiſſoient la mer, les autres imploroient le ciel; & au milieu de cette horrible confuſion, Lucidor loin de murmurer, prit patience & manœuvra. Les plaintes ne guériſſent point les maux, & la peur ne fait que les augmenter.

Malthe, cette Iſle célebre faite pour donner des loix aux ennemis du nom chrétien, ou du moins pour arrêter leurs incurſions, intéreſſa vivement notre voyageur par ſon gouvernement & par ſa poſition. C'eſt là qu'il vit la fleur de la nobleſſe s'épanouir ſous l'empire d'un grand-maître, dont la ſouveraineté ne ſe fait ſentir que par la clémence & par la politeſſe. Il commande à la portion la plus reſpectable de l'Europe, ſans paroître commander, ſachant que c'eſt l'amour du devoir qui

conduit les ames bien nées, & non la crainte des punitions.

Lucidor en reçut le plus gracieux accueil. C'étoit alors Emmanuel Pinto, qui n'avoit d'autre défaut qu'une extrême vieilleſſe, & qui fut toujours l'interprête de la Raiſon. Ils diſcoururent enſemble de bonne amitié ſur le ſol du pays, qui eſt aſſez ingrat; ſur le caractere des Maltois, dont les mœurs africaines reſpirent la débauche & la férocité, lorſqu'ils ne ſont pas civiliſés ſur la qualité du climat qui rend l'air inflammable dans les jours d'été.

On le conduiſit à la grotte de S. Paul, où l'on trouve une ſorte de pierre qui végete, & qui ſe reproduit. Les phénomenes de la nature n'échappent point aux regards de la Raiſon.

Il ſe répandit dans les différentes auberges où ſe raſſemblent les chevaliers, & leur converſation lui prouva qu'ils s'appliquent ſérieuſement à leur métier; & que la lecture leur ſert de récréation.

C'eſt ce qu'ils peuvent faire de mieux dans un pays où malheureuſement on n'a point la reſſource de ces femmes diſtinguées, qui conſtituent la bonne ſociété. Excepté quelques baronnes, il n'y a guere dans la ville de Malthe que des perſonnes du commun. Les hommes s'ennuient bientôt entr'eux ſi le ſexe n'eſt de la partie; l'amabilité qu'il répand, jointe à la décence qu'il inſpire, fait l'agrément des compagnies.

Le pape tient un nonce à Malthe, & Lucidor le vit. On gagne preſque toujours à fréquenter les Italiens. Il y en a peu, ſur-tout dans les places éminentes, qui n'aient des connoiſſances & de l'eſprit.

Les chevaliers enchantés du mérite & de l'aménité de l'aimable inconnu qui venoit les viſiter, le promenerent de toutes parts, & lui firent voir des galeres de la religion ; mais lorſqu'ils chercherent à le deviner, il leur fit prendre le change très-adroitement ſans mentir. On n'eſt pas obligé de dire toute vérité. La réticence n'eſt point une diſſimulation.

Il partit après avoir obſervé les fortifications, qu'on peut mettre au nombre des monuments curieux, & il ſe rendit en Sicile, là où il étoit attendu.

Palerme, ville très-belle, très-peuplée, & où brille une nobleſſe conſidérable, eſt à juſte titre la capitale du pays. On y trouve plus d'eſprit que de ſavoir. La vivacité paroît être le caractere dominant. Il eſt naturel que les Siciliens ſe reſſentent d'avoir parmi eux le Mont-Etna.

Le faſte, comme en Italie, n'eſt affiché qu'à l'extérieur. Les palais ſont magnifiques, & les tables exceſſivement frugales. On y vit de chocolat & de rafraîchiſſements.

Lucidor prenoit plaiſir à voir des files de carroſſes le long des rues. L'équipage eſt dans la Sicile & dans l'Italie une choſe preſqu'auſſi

néceſſaire qu'une maiſon. Il eſt ignoble parmi les gens de condition de marcher à pied; ou s'ils y marchent, ce n'eſt qu'en ayant à leur ſuite un équipage, le ſignal de leur vanité.

Siracuſe, berceau & tombeau tout à la fois du célebre Archimede, lui rappella le ſort tragique de ce grand philoſophe. Il n'y ſéjourna que pour honorer ſes manes par des regrets. Il eût pu le faire par des libations. Le vin y vient avec profuſion, & il y eſt excellent.

Notre voyageur s'occupa beaucoup de la fertilité du pays, qui par l'abondance de ſes ſoies & de ſes grains, correſpond avec toute l'Europe; & après avoir vu Meſſine comme un port de mer où le commerce eſt néceſſaire pour diſſiper l'indolence & l'ennui, il paſſa dans la Calabre.

Il n'y vit que des inſectes & des brigands, ſi l'on excepte quelques petites villes habitées par des gens honnêtes.

Ce pays eſt peuplé de religieux & d'évêques. Ils l'entretinrent ſur les mœurs du pays, qui ne ſont point encore trop policées, & qui vraiſemblablement attendront encore pluſieurs ſiecles avant que cette métamorphoſe arrive. Les contrées qui tiennent aux extrémités, & qui n'ont rien au delà que des régions barbares, ne ſe civiliſent que très-lentement. La Ruſſie en eſt une preuve. Il a fallu des générations ſans nombre & des révolutions ſans exemple, pour la rendre telle qu'elle eſt.

Lucidor étoit pris par des Algériens, ſi les chevaliers de Malthe ne l'avoient ſauvé. La Raiſon eut été bien déplacée dans Alger. La Calabre lui ſervit de veſtibule pour entrer chez les Napolitains. Ils s'annoncent par des très-beaux points de vue.

Naples, cette ville aſſiſe ſur des volcans, paroît une fourmilliere tant elle eſt peuplée. Ce ne ſont de toutes parts que des hommes qui ſe preſſent, qui ſe heurtent, & dont un tiers pour le moins n'a pour habit que des haillons. Il eſt triſte qu'un ſéjour auſſi agréable, ſoit défiguré par un ſemblable coup d'œil.

Lucidor en conclut que la pareſſe occaſionnoit cette étrange miſere. Choſe d'autant plus étonnante, que dans un port de mer il y a mille moyens de gagner ſa vie; & que les miniſtres actuellement chargés de l'adminiſtration, ont beaucoup de zele & de ſagacité; mais on dira qu'il y a par-tout des abus, & que celui-là eſt le péché originel du pays.

L'éducation de la nobleſſe ne parut guère moins révoltante aux yeux de notre voyageur. Les jeunes gens au-lieu de s'appliquer à ſe former le cœur & l'eſprit, ne perdent que trop ſouvent leurs premieres années à s'occuper de chevaux, & à ſe familiariſer avec la livrée, ce qui les rend groſſiers dans les manieres & dans les propos.

Le voiſinage du Mont-Veſuve influe ſur les têtes. L'imagination des Napolitains fermente

comme un volcan. On voit dans leurs écrits le ſeu du génie, & leurs diſcours reſſemblent à l'éclair. C'eſt ce qui fit dire à Lucidor, qu'ils ſont plus propres à former des poëtes & des orateurs, que des hiſtoriens ou des juriſconſultes.

Cependant il n'y a point de pays où l'on trouve plus d'avocats. Chaque maiſon a le ſien, qu'elle paie à l'année; mais cela vient plutôt d'un goût décidé pour la chicane, que d'une diſpoſition propre à faire des hommes de loi.

Notre Philoſophe ne put entendre ſans frémir le murmure du palais. Cela retraçoit l'enfer, tant ceux qui plaidoient forçoient leurs geſtes & leurs voix.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit des pelottons de moines dans toutes les rues! Les Dominicains ont juſqu'à dix-huit maiſons de leur ordre dans l'enceinte de la ville, & l'on compte juſqu'à trois cents Franciſcains dans un ſeul couvent, qui pillent tous les particuliers, moyennant *Dieu vous le rende*, & qui tous auroient dénoncé la Raiſon comme hérétique, ſi elle eût ſeulement oſé dire qu'ils étoient trop multipliés.

L'enthouſiaſme n'écoute que lui, & tout ce qu'il déſapprouve lui paroît digne d'anathêmes.

Il voulut entendre les prédicateurs. La choſe en méritoit la peine. Déclamateurs & panto-

mimes tout-à-la-fois, ils font rire & pleurer. Le génie néanmoins perce à travers le burleſque des expreſſions & des penſées. C'eſt une tempête mêlée de ténebres & d'éclairs.

L'architecture trop chargée d'ornements, n'avoit point cette noble ſimplicité qui caracté-riſe les bons ouvrages. En revanche on s'occupoit outre meſure de ce qu'avoient fait les anciens, & l'on cherchoit juſques dans le centre de la terre des monuments de leur ſavoir. Les excavations d'Ercolano en étoient la preuve. On tiroit journellement des ruines de cette ville, jadis abymée par une éruption du Mont-Veſuve, des curioſités ſans nombre, & l'on en conſervoit la collection dans des ſalles du château de Portici, deſtinées à cet uſage.

Lucidor les examina avec la plus ſévere attention. C'étoit un ſpectacle digne de lui; mais il fut agréablement ſurpris lorſqu'il vit dans pluſieurs livres d'eſtampes, les mêmes morceaux de peinture & de ſculpture rendus trait pour trait : ouvrage immortel, digne de Charles III, roi d'Eſpagne, qui le fit entreprendre lorſqu'il étoit roi de Naples, & que ſon ſucceſſeur, ſon auguſte fils, fait continuer à la grande ſatisfaction des amateurs.

Quelques auteurs célebres écrivoient ſur différents ſujets, & leurs productions ſe reſſentoient du terroir : ce qui aux yeux des gens vifs, leur donnoit beaucoup de valeur, tandis que les flegmatiques en faiſoient peu de cas.

Les hommes dans leurs jugements, comme dans leurs goûts, ſont ſouvent la dupe de leur tempérament.

Lucidor n'approuva point le fanatiſme des Napolitains pour les ſpectacles. La Raiſon veut de la modération dans les plaiſirs. Mais il trouva que les théâtres étoient de toute beauté. C'eſt dommage que les pieces, excepté celles de Métaſtaſe, qu'on donnoit par fois, n'y répondiſſent point. Ce n'étoit qu'un amas d'inſipides épiſodes, ou qu'un tiſſu de mauvaiſes plaiſanteries. On applaudiſſoit par habitude, & l'on rioit par déſœuvrement.

Il fréquenta pluſieurs aſſemblées; elles ſont majeſtueuſes. Il y entendit avec ſatisfaction une *Improviſanta*, c'eſt-à-dire, une jeune fille qui chantoit en même-temps qu'elle compoſoit des chanſons dont on lui indiquoit les ſujets. On en rencontre ſouvent dans l'Italie qui ont cette étonnante facilité, & qui, par l'habitude qu'elles ont de faire des *impromptu*, diſent quelquefois des choſes fort ingénieuſes & fort agréables. Cela leur ſert de métier, pourvu que leur jeuneſſe ou leur beauté ne les engage point à en faire quelqu'autre.

On invita notre philoſophe à quelques repas, mais il s'apperçut bientôt que le talent des Napolitains n'eſt pas celui de régaler. Il n'y avoit ni cet ordre, ni cette élégance qui brille chez les François.

Sur les remontrances qu'il fit aux miniſtres

d'interdire la mendicité, d'ordonner à la livrée, & ſur-tout aux valets-de-pied de la cour, de ne plus ſe répandre dans les maiſons pour mettre les étrangers à contribution, on fut ſur le point de l'effectuer; mais la choſe ne s'eſt point exécutée. A peine eſt-on préſenté au roi de Naples, qu'on eſt aſſailli par les gens de ſa maiſon, qui font payer la bien venue. Sa majeſté l'ignore, & il ſeroit à propos qu'elle le ſût. Que de réformes on verroit dans tous les états, ſi les ſouverains étoient inſtruits !

Il étoit juſte que Lucidor vît les environs de Naples. Ils intéreſſent par les belles choſes qu'en a dit Virgile, & par leur ſituation. Il commença par viſiter le tombeau de ce poëte immortel, ſur lequel le hazard a fait croître un laurier fort à propos. Il eſt à quelque diſtance de la ville, dans un terrein iſolé.

De là notre voyageur ſe rendit ſur les bords de l'Acheron, & il obſerva que ce fleuve, ſi redoutable dans Virgile, n'étoit qu'un miſérable petit lac, qui ne faiſoit peur à perſonne. Les champs Eliſées, ſi pompeuſement célébrés par le même poëte, ne parurent guere mieux valoir à ſes yeux que les bords de la Loire, & l'antre de la Sybille de Cume, qu'un ſouterrain ordinaire. Les objets embellis par la poéſie, ſont des perſpectives qu'il ne faut voir que de loin.

Il n'en eſt pas de même de Caſerte, ce château que le roi de Naples regarde, avec

raiſon, comme le plus pompeux palais qui ſoit en Europe, & dont il fait ſes délices. Lucidor le parcourut d'un œil critique, ſans y remarquer aucun défaut. C'eſt l'aſſemblage de toutes les beautés dans le lieu le plus fertile & le plus agréable. Les ſtatues, les colonnes, les aqueducs, les arbres ſous toutes ſortes de formes, les eaux dans la plus grande abondance, tout contribue à en faire le ſéjour de la magnificence & de la volupté.

Il paſſa par Capoue, ville maintenant auſſi incommode, qu'elle étoit délicieuſe du temps d'Annibal, & il ſe rendit à Rome par la voie Appienne, qui, malgré les orangers & les myrthes dont elle eſt bordée, ruine les équipages & déſole les voyageurs. Ce ne ſont que des débris, précieux veſtiges des Romains, mais qu'on aimeroit beaucoup mieux voir à l'écart.

Le Mont-Caſſin, cette pompeuſe Abbaye, la pépiniere de preſque tous les moines, étala ſes richeſſes aux yeux de Lucidor : mais il fut beaucoup plus content d'y voir des vertus. Des bâtiments trop ſuperbes dégradent des religieux, au-lieu de les relever.

La route du Mont-Caſſin juſqu'à Rome, fit faire bien des réflexions à notre voyageur, ſur la puiſſance de ces anciens Romains qui furent les maîtres de l'univers, & dont il ne reſte plus de traces que ſur quelques monuments & dans les hiſtoires. Les révolutions du monde ſont une matiere inépuiſable de penſées, quand

on vient à rapprocher les ſiecles & les événements.

Les Italiens ont l'eſprit pénétrant. Ils s'apperçurent que Lucidor n'étoit point un homme ordinaire, & qu'il laiſſoit échapper, comme malgré lui, des rayons qui diſſipoient les préjugés; c'eſt ce que lui dirent des gentilshommes, des religieux, des artiſans même avec leſquels il conféra. Leur ame s'illuminoit à meſure qu'il leur parloit.

CHAPITRE XVIII.

De Rome & de ſes habitants.

QUEL ſpectacle pour la Raiſon, que la capitale du monde entier! Lucidor y entra avec ces ſentiments de ſurpriſe & d'admiration qu'on éprouve à la vue de quelque phénomene.

Ses regards reſterent long-temps immobiles ſur ce ſuperbe édifice, qu'on peut appeller la merveille de l'univers. Il en remplit ſon eſprit & ſa mémoire, comme de l'objet le plus majeſtueux & le plus intéreſſant.

De l'égliſe de S. Pierre, où la ſculpture & la peinture ont déployé ce qu'elles ont de plus rare & de plus impoſant, il paſſa au Vatican, & là il apperçut de nouveaux chef-d'œuvres;

mais avec une telle profusion, que l'on se lasse de les contempler. Une beauté fait oublier l'autre; & il ne falloit pas moins que le coup-d'œil de Lucidor pour pouvoir s'en souvenir.

Sa joie fut complete, quand il se vit au milieu de la magnifique bibliotheque du Vatican. C'étoit son centre. Tous les livres du monde s'y trouvent rassemblés; & ceux qui en ont la garde, en connoissent la substance & la valeur. C'est dommage que tant de volumes, si rares & si curieux, soient renfermés sous la clef. On n'apperçoit que de vastes armoires qu'il faut ouvrir, lorsqu'on veut interroger quelqu'ouvrage.

Il n'y eut pas un coin dans Rome qui ne devînt un objet intéressant pour notre voyageur. Dans un pays où tout est précieux, il ne faut rien oublier. On le voyoit dès le point du jour se répandre dans les rues, dans les places, dans les palais, dans les églises, dans les jardins, y examiner avec soin ce que les anciens & les modernes ont de plus curieux. Il analysoit, il comparoit; on ne connoît rien que par comparaison; & toutes ses observations étoient exactement consignées dans un journal, afin d'apprendre aux voyageurs la maniere de voyager.

Après quelques jours écoulés dans l'examen des beautés matérielles, il s'attacha à considérer les mœurs & les loix des habitants : c'étoit son principal objet.

Le ſouverain pontife ne pouvoit que l'intéreſſer. Outre que la Raiſon s'étoit unie à la piété pour le placer ſur la chaire de S. Pierre, il donnoit chaque jour des preuves de ſa ſageſſe & de ſon diſcernement.

Ce n'étoit plus un pape qui, par une obſtination inflexible, vouloit conſerver ſes privileges aux dépens des droits des ſouverains; mais un conciliateur pacifique qui retranchoit adroitement ce qui pouvoit entretenir la méſintelligence, & qui ſe faiſoit tout à tous.

Ainſi Lucidor devoit être l'ami du ſage Ganganelli. C'eſt ce qui parut dans leurs entretiens. Ils furent toujours du même avis ſur l'union qui doit regner entre un pape & les ſouverains, ſur la néceſſité de regarder leur pouvoir comme n'étant émané que de Dieu ſeul; ſur l'obligation de laiſſer tomber dans l'oubli certaines prétentions qui ne peuvent que bleſſer les princes, & irriter les eſprits. Le monde s'éclaire en vieilliſſant.

Le pape en ſe dévoilant, fit entrevoir une politique qui valoit celles de Ximenès & de Sixte-quint, mais qui auroit le mérite de ſe plier aux temps. Il en eſt d'un ſouverain habile, comme d'un bon navigateur, c'eſt de calculer le vent.

Les cardinaux, membres d'un corps qui a produit les plus grands hommes, accueillirent notre philoſophe avec cet air gracieux que ne connoît point l'orgueil. Il fut étonné

de leur politeſſe, en même temps qu'édifié de leurs vertus.

Un d'entr'eux plein de ſageſſe, & que ſa longue expérience éclairoit autant que ſon génie, prit Lucidor en amitié; & après quelques converſations ſur différents objets relatifs au gouvernement du pays, il lui dit :

„ Vous nous regardez peut-être comme „ des bonnes gens, qui n'étoient pas dignes „ de ſuccéder aux anciens Romains. Il eſt „ bon que vous ſachiez qu'il y a encore des „ hommes parmi nous qui auroient mérité „ dans les plus beaux jours de Rome, les pre- „ mieres dignités.

„ Le temps eſt paſſé où la force des armes „ faiſoit la gloire de ce pays; mais en eſt-on „ moins eſtimable parce qu'on y jouit de la „ paix? La véritable philoſophie préfere le „ repos à tous ces combats qui détruiſent les „ hommes, & qui révoltent l'humanité. Nous „ n'avons point d'autre défenſe que notre pru- „ dence; nous la mettons en tête comme no- „ tre caſque, & avec elle nous éludons, nous „ temporiſons, & nous venons inſenſiblement „ à bout de nos deſſeins.

„ On gagne tout en gagnant du temps. Le „ monde eſt rempli d'événements qui ſe ſuc- „ cedent ſans interruption. Une guerre ſur- „ vient, une alliance ſe forme, une mort ar- „ rive, & les choſes prennent une nouvelle „ face. Le chapitre des accidents nous a ti-

„ rés d'affaire dans mille circonſtances cri-
„ tiques.

„ D'ailleurs notre cour a une reſſource que
„ n'ont pas les autres. Le conſeil du ſouve-
„ rain eſt compoſé de perſonnages qui ont
„ rempli différentes nonciatures, & qui con-
„ noiſſent le génie des princes, & les moyens
„ les plus propres à ſe les concilier. Outre
„ cela nous avons des gens à nous, répandus
„ de toutes parts, & qui nous informent de tout.

„ Il ne faut jamais enviſager un état, con-
„ tinua le reſpectable vieillard, ſelon ce qu'il
„ a été, mais ſelon ce qu'il eſt. Les anciens
„ Romains, qu'on vante avec emphaſe, ſe
„ ſeroient comportés comme nous, s'ils ſe
„ fuſſent trouvés dans la même poſition; on
„ ne penſe point à faire la guerre, lorſqu'on
„ a une forme de gouvernement qui en éloi-
„ gne; & parce qu'on n'a pas une lance à la
„ main, on n'en eſt pas moins grand homme.

„ J'aime mieux une tête ſage ſous un ca-
„ puchon, qu'une tête folle ſous un caſque.
„ Le génie fait les héros, non leur bouclier;
„ il importe peu de quelle maniere on ſoit
„ habillé, lorſque la raiſon ſert de bouſſole.

„ La plupart des écrivains ſont inconſé-
„ quents, & ſur-tout dans le ſiecle où nous
„ vivons. Ils décrient les guerres, ne vantent
„ que la paix, & ils tournent en ridicule
„ ceux dont le gouvernement eſt eſſentielle-
„ ment pacifique.

„ Je ſais que le nôtre a des défauts, mais „ les autres peuples ſont-ils plus heureux que „ nous ?

„ Il eſt impoſſible qu'un pape qui n'a point „ été élevé pour régner, & qu'on ne choiſit „ guere avant ſoixante ans, ait toutes les qua- „ lités propres à gouverner. Occupé du ſpi- „ rituel, qui fait ordinairement ſon premier „ ſoin, il néglige malgré lui des affaires tem- „ porelles, qui exigent un travail aſſidu. Ou- „ tre que la vieilleſſe eſt lente, comme dit „ Cicéron, on ne fait pas de grandes entre- „ priſes, quand on n'a plus aſſez de temps „ pour les continuer, & lorſqu'on ignore quel „ ſera ſon ſucceſſeur.

„ Cette poſition fait qu'on ſe repoſe ſur „ des perſonnes qui n'abuſent que trop ſou- „ vent de l'autorité ; & qu'un pape, ainſi que „ bien des princes, ne voit la vérité que „ lorſqu'il lit l'évangile.

„ Nous voyons tous avec douleur, que l'oi- „ ſiveté fait le malheur du pays, qu'il y a trop „ d'aumônes, & point aſſez d'impôts. Mais „ un pape qui n'a que quelques jours à vi- „ vre, craint de ſe rendre odieux s'il vient à „ changer les choſes, & de paſſer pour un „ homme ſans humanité. On crie encore con- „ tre Sixte-quint, parce qu'il fut ſévere. Ce- „ pendant c'eſt par ſa prévoyance que Rome „ fut derniérement préſervée de la famine. „ Deux cents ans après ſa mort, il a fait vivre

„ ſon ancien peuple, par les ſommes qu'il mit
„ ſagement en réſerve. Un habile politique
„ eſt preſque prophete.

„ Tout cela peut vous apprendre, mon-
„ ſieur, que ce ne ſont pas les lumieres qui
„ manquent. Les plus grands hommes ſe dé-
„ terminent par les circonſtances.

Notre philoſophe n'auroit pas mieux parlé. On le prévenoit ſur tout ce qu'il auroit dit, & c'eſt ce qui prouve que l'illuſtre Monteſquieu avoit raiſon d'aſſurer, que les Romains d'aujourd'hui reſſembloient aux anciens ; qu'on découvroit en eux des traces qui indiquoient le même génie.

Il ſuffit en effet d'interroger leurs enfants. Ils ont des réponſes qui étonnent. Ce n'eſt plus l'ambition d'être conſul ou dictateur qui les ſtimule, mais la paſſion de devenir cardinal, & même pape. Le plus petit payſan ne voudroit pas y renoncer pour des ſommes. L'exemple de Sixte-quint s'inculque dans les eſprits dès la premiere enfance.

Les décorations & les fêtes dont Lucidor fut témoin, ne lui rappellerent pas moins l'ancienne Rome. Il y remarqua cette ſimplicité majeſtueuſe qui caractériſe la vraie grandeur. Les peuples frivoles ne connoiſſent que le joli, les nations ſolides le rejettent & le mépriſent.

On ſe paſſe à Rome de ſpectacles pendant près d'onze mois; cela annonce des perſonnes

qui ſavent converſer. Auſſi les aſſemblées prennent-elles à juſte titre le nom de converſations. On s'y réunit pour diſcourir ſur différents ſujets; & s'il y a deux tables de jeu, elles gardent preſque l'*incognitò*. Choſe admirable plutôt qu'imitable.

Lucidor vit une multitude de ſavants, fortement occupés de l'étude des loix & de l'antiquité. Il y a une foule de religieux, & de petits abbés qu'on prendroit pour des êtres qui végetent, & qui étincellent de génie. Ils joignent à un eſprit pénétrant des connoiſſances profondes. Le droit canonique, cette ſcience ſi néceſſaire, & qui n'eſt guere connue qu'en Italie, remplit tous leurs loiſirs. On jette à Rome dès la plus tendre jeuneſſe, les fondements d'une grande élévation. La papauté aiguillonne les eſprits. De là vient qu'on dit que les cardinaux ſeroient plus ſaints, s'ils ne vouloient pas être très-Saints. *Non ſono ſanti, perche vogliano eſſere Santiſſimi.*

Les ambitieux ſavent qu'à Rome il y a pluſieurs voies pour parvenir aux grandes dignités. Ces voies ſont déſignées par quatre rues majeures qui aboutiſſent à la Baſilique de S. Pierre; la rue des chapelets, qui dénote la route de ceux qui s'élevent par le moyen de la dévotion. La rue des orfevres, qui marque celle des gens qui ont de l'or, & qui achetent. La rue papale, qui repréſente la maniere dont on s'avance, lorſqu'on a la pro-

tection du pape, & c'eſt la rue la plus courte. Celle de la *Longare*, qui eſt une image de la lenteur avec laquelle on parvient, quand on n'arrive aux dignités que par la voie des gouvernements. Enfin ces petites places répandues dans tout le territoire de S. Pierre, & où un eccléſiaſtique eſt preſqu'oublié, à moins qu'il n'ait beaucoup d'intrigues ou un mérite éminent.

Notre philoſophe reconnut avec peine que l'or avoit beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit des Romains. Il calcula celui que la France paie annuellement pour les bulles & pour les diſpenſes; &, ſelon ſon calcul, qu'on peut dire très-exact, cela monte à ſix cents mille livres, & non à des millions, comme le public, qui juge toujours au hazard, ſe l'imagine. Il conclut que ce ſeroit un bien pour Rome, ſi elle ne recevoit rien des pays étrangers, parce qu'alors ſes habitants travailleroient, & le commerce fleuriroit. Un peuple n'eſt jamais plus malheureux, que lorſque pour vivre il compte ſur le ſecours d'autrui.

On parla beaucoup à l'Inconnu des paſquinades faites en différents temps; & c'eſt à cette occaſion qu'il avoua qu'il n'y a que les Italiens & les François capables de ces ſortes de productions. Les autres peuples n'ont ni le courage de s'égayer dans leurs malheurs, ni l'eſprit propre à tourner en ridicule les choſes les plus affligeantes ou les plus ſérieuſes.

Il ne put s'empêcher de dire aux Romains,

qu'ils se desséchoient trop dans l'étude de l'antiquité. Leurs bibliotheques le charmerent autant qu'elles le captiverent. Elles sont multipliées dans Rome avec un luxe analogue au pays. C'est en cela qu'un philosophe peut faire de la dépense.

On accabla notre philosophe de sonnets. Les François n'osent en produire que deux, sachant que ce genre de poésie est si difficile, qu'on n'y réussit presque jamais : les Italiens beaucoup plus hardis, en composent tous les jours & dans toutes les circonstances. C'est la ressource des *Poëteraux.* Il n'y a point de mariage, point de profession religieuse, point de fête, qu'on ne célebre par des sonnets.

L'académie des Arcadiens avoit quelques poëtes fameux, & sur-tout l'abbé Stays, que ses deux poëmes latins ont immortalisé. Lucidor les lut dans sa route, & il ne pouvoit les quitter.

Les écoles de la Sapience (la Sorbonne des Romains) offroient à l'admiration des étrangers les professeurs les plus distingués. On y reconnoissoit les traces des PP. Le Seur & Jacquier, ces deux Minimes François qui en firent l'ornement pendant plusieurs années, & que les premieres académies de l'Europe s'associerent à l'envi. Ils savoient qu'on n'est point prophete dans son pays.

Lucidor trouva que le gouvernement ecclésiastique étoit trop doux. Sous prétexte

que l'égliſe abhorre le ſang, on laiſſe les crimes impunis. L'humanité exige ſans doute qu'on épargne la vie des hommes; mais ſi les loix ſéviſſoient plus ſouvent en Italie, il n'y auroit pas tant de meurtres. Comme on obtient grace facilement, les ſcélérats percent à la ſourdine un ennemi qui paſſe : ce qui fait dire que les Italiens prennent les gens par derriere, & qu'il faut s'en défier.

Les aumônes trop abondantes ſont un autre inconvénient. Elles entretiennent la pareſſe; depuis mai juſqu'en ſeptembre, les artiſans dorment la moitié du jour. Elles nourriſſent outre cela l'orgueil. Rien de plus inſolent qu'un pauvre en Italie, parce qu'il ſait qu'il ne peut mourir de faim. On en trouve un exemple dans une réponſe faite à un cardinal. L'éminence irritée de voir qu'un miſérable qui venoit de lui demander l'aumône en ſe proſternant à ſes pieds, ne mettoit qu'un genou en terre lorſque le S. Sacrement vint à paſſer, lui en demanda la raiſon. C'eſt, lui repliqua le malheureux, parce qu'on ne ſe moque point de celui-ci. *Queſto non ſi burla.* Le peuple Italien a les plus heureuſes reparties, il ſolde ſur le champ.

Les hôpitaux charmerent Lucidor par leur propreté. Outre qu'il n'y a jamais plus d'un malade dans un lit, & c'eſt bien aſſez, tous les beſoins ſont ſatisfaits de maniere à ne rien ſouhaiter. Etrangers, citoyens, tous y ſont ad-

mis. Il ne faut pour y être reçu, d'autres protections que des infirmités. Belle leçon pour la plupart de ceux qui régissent les hôpitaux.

Ce qui affligeoit notre voyageur, c'étoit de voir Rome aussi dépeuplée. On n'y compte que cent cinquante mille ames, & elle n'est guere moins vaste que Paris; mais les carrosses y sont si multipliés, qu'il y a beaucoup de luxe & de fracas. On y jeûne pour avoir des chevaux, & l'on y paie en partie les valets avec les contributions qu'ils tirent des étrangers: contributions néanmoins beaucoup plus tolérables que celles d'Angleterre, où les laquais se font payer d'un dîner qu'on prend chez leurs maîtres. Nul pays sur la terre, où il n'y ait des monopoles.

Lucidor voulut voir si les prêtres & les prélats fréquentoient les théâtres, comme on les en accuse; & il reconnut que tous ceux qu'on appelle prélats, loin d'avoir été promus à l'épiscopat, n'étoient souvent que tonsurés, & que tous ces prétendus prêtres n'en avoient que l'habit, étant des procureurs, des notaires, des avocats; & qu'en les voyant avec des femmes, on les voyoit avec leurs filles ou avec leurs épouses. On juge toujours mal, quand on juge des choses sur un simple coup d'œil.

On invitoit toujours l'inconnu à prendre le chocolat. Les Romains ne connoissent pas d'autre maniere de régaler. Très-friands chez les autres, mais très-sobres chez eux, ils ne

mangent que pour ſubſiſter. Cela s'accorde avec leur économie, qui ne permet pas aux plus riches d'éclairer leurs vaſtes palais, ni d'avoir un flambeau lorſqu'ils ſortent le ſoir en équipage. On ne découvre à travers leur cortege qu'un triſte lumignon, plus propre à former des ombres qu'à répandre des lueurs. La maniere de bien employer l'argent eſt auſſi rare que le moyen d'en trouver; car la charité ne permet pas de penſer que les Romains fuient la lumiere pour mieux maſquer leur conduite.

Le Mont-de-Piété, lieu deſtiné à empêcher l'uſure, & à recevoir les gages de tous ceux qui ont beſoin d'argent, plut beaucoup à notre voyageur. Il ſouhaita que la même reſſource devînt celle de toutes les grandes villes. Les uſuriers par ce moyen ne s'enrichiſſent point aux dépens du public, & l'on ne riſque point de perdre ſes effets. Que d'établiſſements qui reſtent encore à faire!

Une ſynagogue des Juifs exiſtante au milieu de Rome, avec plein exercice de religion, fut un autre point de vue qui mérita ſon attention. Il lui paroiſſoit inconcevable qu'on perſécutât les Juifs en Portugal, ſous prétexte de venger le chriſtianiſme, tandis que dans la capitale même du monde chrétien on leur laiſſe toute liberté. Si toutes les inquiſitions avoient pris celle de Rome pour modele, on n'auroit pas égorgé tant de victimes, ni

ni tant outragé la religion, qui n'eſt que douceur & charité. Les hommes ne prennent que trop ſouvent leurs paſſions pour la voix de Dieu.

Il ſe promena ſouvent dans ces jardins enchantés qui environnent la ville, & qu'on nomme vignes très-mal-à-propos, parce qu'en Italien on les appelle *Villa*, ſans y voir autre choſe que des arbres & des ſtatues. Les Romains ne connoiſſent de promenade que celle qui ſe fait en carroſſe & au milieu des rues. Ils aiment qu'on les honore par des ſalutations continuellement répétées; & voilà comme on eſt dupe de l'orgueil.

Il n'y a que les nuits d'été, où, pour ſe dédommager de la contrainte & de la chaleur du jour, la grandeur romaine marche volontiers à pied. Alors les perſonnes les plus qualifiées, ſans diſtinction de ſexe, & ſans autre vêtement qu'un léger déshabillé, ſe répandent dans la ville, & ſe délectent à écouter les inſtruments ou les voix de pluſieurs *Virtuoſes*.

La muſique eſt un cinquieme élément pour les Italiens : ils ne l'aiment pas moins que l'air qu'ils reſpirent; & il faut convenir, qu'elle donne de l'ame à ceux même qui n'en ont pas, & que toutes les autres muſiques comparées à celle-là, ſont maigres & ſans énergie.

Mais ce n'eſt ni en formant des voix artificielles, ni en outrageant l'humanité, que les

Romains ſe feront honneur de leur goût pour l'harmonie. L'art doit copier la nature, & non la mutiler. Auſſi le Saint-Pere s'eſt-il couvert de gloire, en proſcrivant une coutume ſi barbare.

On avoit ſouvent dit à Lucidor que la débauche étoit exceſſive à Rome, & que le pape y toléroit des lieux publics, dont il tiroit une rétribution. Il ſe convainquit par lui-même que ce qu'on imputoit au Saint-Pere étoit abſolument faux; qu'excepté quelques malheureuſes proſtituées, qu'on relegue dans un quartier iſolé, comme indignes de ſe mêler avec les citoyens, il n'y a dans Rome aucun mauvais lieu, & qu'elles ſont ſi miſérables qu'il leur ſeroit impoſſible de rien payer. Il y a plus de menſonges que de vérités dans preſque toutes les hiſtoires.

Lucidor étoit toujours étonné de voir les villes d'Italie, même les plus conſidérables, ſans gardes & ſans lanternes. Il faut que ce peuple, diſoit-il, ne ſoit pas auſſi méchant qu'on le publie, autrement il y auroit toutes les nuits des vols & des aſſaſſinats. Paris livré à lui-même, deviendroit le théâtre des plus grandes horreurs.

Dans le voyage qu'il fit à Freſcati & à Tivoli, ces endroits délicieux par leurs maiſons enchantées & par leur ſituation, il viſita pluſieurs dames Romaines, & il ne fut pas moins charmé de leur converſation que de leur main-

tien. Il les trouva inſtruites ſans être ſavantes, fieres ſans être vaines, parlantes ſans être babillardes, enjouées ſans être frivoles. Celles qui étoient galantes ſans vouloir le paroître, conduiſoient une intrigue avec le plus grand ſecret, & y mettoient autant d'intérêt qu'à une affaire d'état.

Les campagnes qu'il traverſa, portoient les triſtes marques de la dépopulation & de l'oiſiveté. Elles annonçoient à tous les voyageurs que le pape avoit trop de moines dans ſon pays; que pour remettre l'agriculture en honneur, il falloit en retrancher, & ſe contenter de lever quelques impôts ſur le laboureur & ſur l'artiſan. Cela aiguillonne les pareſſeux, & les force au travail. Les Italiens eux-mêmes en conviennent, & ſur-tout pour ce qui regarde les moines.

CHAPITRE XIX.

De la république de Saint-Marin.

QUOIQUE ce petit pays ſemble garder l'*incognitò*, & qu'il ne ſoit qu'un point dans la vaſte étendue de l'Europe, nous croyons devoir le diſtinguer par un chapitre tout exprès, comme étant l'aſyle du bonheur, & comme ayant mérité la viſite & les ſuffra-

ges de la Raiſon. Les plus petites boîtes renferment ſouvent les meilleurs parfums.

Lucidor s'y arrêta pour y goûter à longs traits le calme dont on y jouit, & dont il eſt redevable au petit nombre qui le compoſe, & au pape qui le protege.

C'eſt à ce double titre que la république de Saint-Marin ne connoît ni les profuſions du luxe, ni les horreurs du vice, ni les ravages de la guerre, ni les fureurs de l'ambition.

Contente du petit terrein qu'elle poſſede, & qui ne conſiſte que dans quelques lieues d'étendue, elle ne cherche ni à s'élever, ni à s'agrandir. Ses ſujets, gouvernés par des ſages, à la tête deſquels eſt une eſpece de doge, appellé Gonfalonier, & qui change tous les deux mois, vivent entre l'indigence & la richeſſe, avec une quiétude qui a quelque choſe de céleſte.

C'eſt ce qu'un gentilhomme rapporta à Lucidor, pour l'engager de reſter avec eux.

„ Aimable étranger, lui dit-il, nous n'a-
„ vons fait que vous entrevoir, & déja nous
„ deſirons avec toute l'ardeur poſſible vous
„ fixer dans ce pays. Nous ſentons que vous
„ êtes né pour l'habiter. Vous n'y trouverez
„ ni ces fortereſſes, ni ces châteaux, ni ces
„ poſſeſſions qui forment les royaumes; mais
„ nous jouiſſons des mêmes étoiles, du mê-
„ me ſoleil qui éclairent les plus vaſtes em-
„ pires. Ni le bruit des tambours, ni celui

„ des canons ne viennent point allarmer cette „ contrée. Cette terre n'a jamais rougi que „ du ſang des agneaux, & jamais nous n'a- „ vons vu nos moiſſons ravagées par les ir- „ ruptions de quelqu'ennemi. C'eſt encore „ ici le ſiecle d'or, tandis que preſque toutes „ les contrées éprouvent un ſiecle de fer.

„ Vous avez trop de diſcernement, aimable „ étranger, pour craindre qu'une vie comme „ la nôtre ne vous paroiſſe inſipide, Au-lieu „ de cette ambition qui tourmente les hom- „ mes, il eſt parmi nous une noble émula- „ tion qui nous réveille ſans nous troubler. „ Les uns aſpirent aux charges de la républi- „ que en s'efforçant de les mériter; les autres „ ſe ſignalent par des travaux, & il n'y a pas „ juſqu'au payſan qui ne s'applique à fertiliſer „ ſon champ mieux que ſon voiſin, parce „ que le gouvernement a ſoin de faire diſ- „ tribuer des prix ſelon ſes revenus, très- „ modiques à la vérité, mais proportionnés „ aux deſirs. La médiocrité eſt le plus beau „ patrimoine.

„ Nous trouvons de grandes richeſſes dans „ notre économie; ni le faſte, ni les modes „ n'alterent point nos biens, & nous ne „ payons d'impôts que pour ſubvenir à des „ beſoins urgents.

„ Si nous étions protégés par une puiſ- „ ſance expoſée à ſoutenir des guerres, nous „ ſerions forcés de prendre les armes ſelon

„ ſa volonté ; mais le ſouverain qui nous „ met à l'ombre de ſes ailes, eſt le prince „ de la paix.

„ L'amitié, cette vertu ſi rare, fait les dé- „ lices des citoyens. Ils en connoiſſent le „ prix, ils en éprouvent les douceurs, & il „ n'y a parmi nous qu'un cœur & qu'une ame.

On peut préſumer combien notre philoſophe fut attendri. Il s'appliqua tout entier à conſidérer les mœurs du pays, & il vit des femmes parées de la modeſtie, des maris occupés de faire leur bonheur, des jeunes gens remplis de ſageſſe & de naïveté ; des ouvriers honnêtes, chacun content de ſon ſort.

On l'invita pluſieurs fois à dîner, & toujours il ſe trouva entre la candeur & la gaieté. Tout le monde y étoit à ſon aiſe, parce qu'on n'y avoit point de prétentions. Les circonſtances amenoient l'eſprit, on n'alloit point le chercher, & le bon cœur faiſoit la dépenſe.

Lucidor ne quitta la république de Saint-Marin qu'en apparence, car c'eſt un petit pays que la Raiſon gouverne depuis long-temps.

Il parcourut toutes le villes de l'état eccléſiaſtique, & dans chacune il fit des obſervations. Il jugea qu'Ancone pouvoit faire un commerce encore plus conſidérable ; que Rimini perdoit la moitié de ſon mérite, en chériſſant l'indolence ; que l'éruption des eaux qui ravagoient tous les ans les campagnes du Bolonois, exigoit un corps d'ingénieurs, des ponts &

chauſſées, tels qu'il en ſubſiſte en France; & que ſans cette reſſource on ne viendroit jamais à bout d'intercepter les torrents : il y a des établiſſements qui valent mieux que des tréſors.

CHAPITRE XX.

De la Toſcane.

FLORENCE, cette ville raviſſante, qu'on ne devroit faire voir que les dimanches, ſelon la réflexion d'un Portugais, enchanté de ſon élégance & de ſes beautés, reçut notre philoſophe avec diſtinction. Les Florentins ſont extrêmement polis, quoique leur maniere de prononcer la langue Italienne ait quelque choſe de groſſier.

Ils lui firent voir toutes leurs richeſſes, c'eſt-à-dire, ce que les arts ont produit de plus exquis.

La galerie du palais des grands-ducs poſſede en hiſtoire naturelle, en vaſes, en pierreries, en médailles, en tableaux, en ſtatues, les plus rares tréſors. On y voit les portraits des grands peintres, tous faits par eux-mêmes, & tous mis au rang des chef-d'œuvres.

La chapelle de ſaint Laurent, magnifique par ſes marbres & par ſes mauſolées, paroiſſoit encore s'embellir ſous les regards de Lucidor;

& la bibliotheque, toute compoſée de manuſcrits rares, ſembloit n'avoir été formée que pour lui.

Il y a des objets auxquels l'ame & les yeux ne peuvent abſolument ſe refuſer; & telles ſont les raretés recueillies par les Médicis, qui ſans un revenu conſidérable & un territoire fort étendu, trouverent le ſecret de raſſembler ce que les quatre parties du monde avoient de précieux, & de devenir les reſtaurateurs des ſciences & des arts. On peut tout lorſqu'on ſait r egner.

Parmi les médailles ſi néceſſaires pour aſſurer l'hiſtoire, il vit un ſequin d'or qui en fait pártie. C'étoit une piece de la valeur d'onze francs, ſur laquelle on lit: *Jeſus-Chriſt premier roi des Florentins. Jeſus-Chriſtus primus rex Florentinorum.* Elle avoit été frappée lorſque les habitants de Florence ne s'accordant point pour élire un chef, choiſirent le Sauveur des hommes en qualité de ſouverain. Ce qui ne dura que quelques jours, car ils préſumerent que les eccléſiaſtiques voudroient regner à la place de Dieu, & que Florence ſe trouveroit inſenſiblement ſous la domination du clergé.

Les mauſolées de Michel-Ange & de Galilée qui ſont en face l'un de l'autre, furent examinés par notre reſpectable voyageur. De pareils monuments n'échappent point aux regards d'un homme inſtruit. On lit ſur le tombeau

de Galilée, qui fut repris très-mal adroitement par l'Inquisition, pour avoir trop gravement soutenu que le soleil étoit immobile, & que la terre tournoit. *Terra gyrat, Galilæus stat. La terre tourne, Galilée est dans son centre.*

Les littérateurs de Florence s'empresserent de fréquenter Lucidor; il les trouva dignes de la carriere qu'ils couroient. Il s'affligea de ce que l'abbé Lami, si connu par ses feuilles périodiques & par son érudition, venoit d'être enlevé par la mort. On lui montra plusieurs manuscrits de sa façon, qui n'étoient qu'ébauchés. Les savants meurent toujours trop tôt.

Les dames voulurent aussi posséder notre philosophe. Il se rendit à leurs assemblées; & si elles lui parurent moins vives que les Vénitiennes, mais plus solides, c'est parce que la nature ne fait rien qu'avec compensation. On lui parla beaucoup de livres & d'auteurs; c'est un objet dont les femmes s'occupent volontiers en Italie, les unes avec plus d'indifférence, les autres avec plus d'intérêt; mais tout homme qui écrit a part à leur estime. Cela encourage les talents, au-lieu que partout ailleurs elles préferent un joueur à un auteur.

On mena notre philosophe au caffé. C'est un lieu, chez les Italiens, que la noblesse fréquente, & que les femmes visitent souvent sans sortir de leur équipage. Elles se font ap-

porter des rafraîchiſſements, & les cavaliers viennent leur faire la cour.

Lucidor s'apperçut qu'un étranger qui arrivoit au caffé étoit fort bien accueilli. L'Italien bien différent de l'Anglois, eſt fort communicatif, ne connoiſſant ni la défiance, ni la taciturnité. Il prévient les voyageurs, il les interroge, & s'offre très-ſouvent de lui-même à leur faire voir ou à leur indiquer ce qu'il y a de plus curieux. C'eſt-là qu'on l'aſſura qu'il y avoit toujours eu à Florence un nid d'eſprits forts, mais ils ſe cachent.

Il eût deſiré plus d'activité parmi les Florentins, & qu'ils fuſſent un peu moins verbeux. On donne ordinairement priſe ſur ſoi, quand on parle trop.

Le grand-duc donnoit un nouveau luſtre à Florence par ſes vertus. Les villes renaiſſent lorſqu'elles ont le bonheur d'avoir un prince magnanime. On tira pour ſa fête un feu magnifique, dont notre voyageur fut enchanté, quoiqu'il ne fût qu'un diminutif de ceux qu'il avoit vu à Rome. Les Italiens ſe connoiſſent en artifice.

Sienne, ſéjour délicieux par la pureté de l'air, & par l'aménité des habitants, fut pour Lucidor un paradis terreſtre. Il ſe plut à écouter parler les Siennois, comme on prend plaiſir à entendre un magnifique diſcours. La langue Italienne devient ſur leurs levres un rayon de miel qui ſe diſtille avec ſuavité. Les gen-

tilshommes avoient des connoiſſances. La nobleſſe s'illuſtre quand elle cultive les lettres.

On n'eſt pas riche à Sienne, & on n'en eſt pas fâché; on ſe contente de peu, mais l'émulation en ſouffre. Lucidor dit librement ſon avis ſur une certaine molleſſe qui gagnoit les habitants. Le manege eſt preſque déſert. On n'oſe prendre des exercices, dans la crainte de ſe fatiguer.

La cathédrale, le plus magnifique gothique qu'il y ait en Europe, n'eſt pas la ſeule antiquité. Les femmes, à raiſon de la ſalubrité de l'air, y vieilliſſent ſans s'en appercevoir. C'eſt une collection de ſiecles que leurs aſſemblées.

Piſe, ville aſſoupiſſante, quoique très-agréablement ſituée, a néanmoins des écoles célebres & des profeſſeurs habiles. Lucidor eût voulu pouvoir reſſuſciter le prélat Cérati. Il avoit malheureuſement ceſſé de vivre, ſans conſigner dans aucun écrit ni l'hiſtoire de ſes voyages, ni mille anecdotes curieuſes qui le rendoient l'homme du monde le plus intéreſſant. Un ſavant doit s'arranger de maniere à ne mourir qu'à demi.

L'orgue de Piſe, d'autant plus admirable que les Italiens par une manie ridicule, affectent de méconnoître la beauté de cet inſtrument, charma les oreilles de notre philoſophe. L'organiſte, auſſi hardi que délicat dans ſon jeu, en tiroit les ſons les plus harmonieux

& les plus variés. On croyoit entendre tous les genres de mélodie qui exiſtent dans l'univers; le murmure des eaux, le gazouillement des oiſeaux, le bruit du tambour, celui même du tonnerre.

La tour pendante, qu'on croit toujours prête à tomber, & qui n'eſt qu'un jeu de l'architecte, fixa l'attention de Lucidor. Il y a des ouvrages de l'art qu'on doit reſpecter pour eux-mêmes & pour les artiſtes.

Le *Campo ſancto*, la ſépulture commune, eſt de ce genre. Elle inſpire le deſir de s'y faire enterrer. Les chemins de la Toſcane, qui paroiſſent autant d'allées faites pour ſe promener, introduiſirent inſenſiblement notre philoſophe dans des bains délicieux. Tout y annonçoit l'élégance & la propreté, choſe d'autant plus rare, que les Italiens, quoique ſucceſſeurs des Romains, ignorent le plaiſir de ſe baigner. Ce n'eſt qu'aux environs de Piſe où l'on trouve des bains publics, & encore ne ſont-ils établis que pour les malades. Le temps n'abolit que trop ſouvent les meilleurs uſages.



CHAPITRE XXI.

De Lucques.

CETTE ville, qui n'eſt remarquable que par ſes remparts, forme, ſi l'on en excepte quelques petits villages, preſque toute la république. Lucidor s'y ſeroit ennuyé, ſi la Raiſon connoiſſoit l'ennui.

Le gouvernement y eſt doux, mais les Luquois ſont trop fins. S'ils appliquent leur eſprit aux ſciences, ils s'appliquent encore plus à l'intrigue & à la chicane. On les appelle les Normands de l'Italie.

C'eſt à Lucques qu'on imprime clandeſtinement une multitude de livres défendus, ce que notre philoſophe ne pouvoit approuver. La contrebande, de quelqu'eſpece qu'elle puiſſe être, a quelque choſe d'odieux, car on n'oſe pas ſoupçonner que les magiſtrats ſont d'accord avec les imprimeurs. Plus les choſes ſont atroces, moins on doit les croire.

Malgré la pauvreté du pays, on vouloit ſe donner les airs des grandes villes, & on ne les prenoit qu'à demi. Tout ce qui eſt contrefait eſt toujours ridicule.

Notre voyageur viſita quelques religieux, qu'il trouva fort inſtruits. C'eſt une ſage cou-

tume que de tirer des évêques des cloîtres. Les moines par ce moyen étudient, & leurs couvents ne ſont plus l'aſyle du déſœuvrement & de l'ennui ; ainſi que cela ſe voit dans tous les pays où l'ordre monaſtique n'eſt point honoré.

Ce qui dépeuploit Lucques, c'eſt que tous ceux qui avoient du talent ou de l'ambition, quittent un lieu ſi reſſerré pour ſe répandre dans toute l'Italie. Rome eſt pleine de Luquois. Ils aimeroient mieux mourir que d'être oubliés.

CHAPITRE XXII.

Du duché de Parme & de Plaiſance.

CE pays, auſſi beau que fertile, ne ceſſa de captiver notre voyageur. Après avoir vu avec une agréable ſurpriſe les campagnes les plus riantes & les mieux cultivées, il enviſagea Parme comme un ſéjour où le mélange des Italiens, des Eſpagnols, des François & des Allemands gênoit la ſociété. Il y avoit beaucoup moins de franchiſe que de jalouſie.

Cependant le Souverain étoit un centre qui par ſes excellentes qualités réuniſſoit les cœurs. Les ſages leçons qu'il avoit reçues des meil-

leurs maîtres, l'avoient rendu auſſi affable qu'éclairé. Un prince trouve un tréſor, quand il trouve de bons inſtructeurs, & ſur-tout des hommes qui ne flattent pas.

Le college de Parme fut fort approuvé, on y voit fleurir les ſciences & les arts.

La grande ſalle des ſpectacles offroit un vuide immenſe qui n'eſt jamais rempli. Elle peut contenir quatorze mille perſonnes ſur les gradins qui l'entourent, & plus de cent chevaux qui, ſelon l'uſage d'Italie, peuvent paroître ſur le théâtre. Le parterre ſe remplit lorſqu'on veut, de ſix pieds d'eau, & l'on apperçoit des gondoles flottantes, mais on ne fait uſage de cette ſalle que dans les grandes cérémonies : on a un petit théâtre pour y ſuppléer.

On venoit de perdre l'abbé Frugoni, célebre par ſes diverſes poéſies, & l'on ne prévoyoit guere comment le remplacer. Les Parmeſans ont le vice du pays. Ils ſont ſouvent pareſſeux. On ſe contente de lire les brochures à la mode, qu'un libraire François met en vogue, & l'on n'arrive pas juſqu'à la compoſition. Peut-être en eſt-on plus ſage.

La nobleſſe parut aſſez pauvre aux yeux de Lucidor, & elle l'eſt en effet. Les jeux en conſéquence ſont très-modérés, d'autant mieux qu'il faut mettre quelque choſe en réſerve pour acheter des colifichets venus de Paris. C'eſt le ton.

Colorno, la réſidence du prince, mérite les regards de l'étranger. Notre voyageur n'y fit que paſſer; un coup d'œil comme le ſien, ſaiſit ſur le champ tout ce qu'on doit voir.

Il eut deux entretiens avec M. Du Tillot, miniſtre, & il les nota comme méritant un honorable ſouvenir.

Plaiſance lui ſembla plus digne que Parme d'être le ſéjour du ſouverain, comme étant bien bâtie & beaucoup mieux ſituée. Les Plaiſantins ſont d'un agréable commerce, mais ils réduiſent leur eſprit à la ſociété. Ils ont de l'aptitude pour les ſciences, ainſi que tous les Italiens, ſans avoir le courage de s'y livrer. Il eſt des hommes qui craignent l'étude, comme d'autres le feu.

C'eſt là que Lucidor voulut voir des religieuſes, pour s'aſſurer par lui-même, ſi elles ont réellement autant de liberté qu'on le débite. Il les vit recluſes comme par-tout ailleurs, & il reconnut que dans les récits qu'on en faiſoit, elles étoient ſimplement le jouet de la malignité. La calomnie a plus d'hiſtoriens que la vérité.

La richeſſe du pays conſiſte dans les pacages. Les troupeaux ſont gras, les fromages excellents. Les plus petites chaumieres en étoient abondamment pourvues.

Rien de plus ſage que la répartition des taxes. Les impôts ſont aſſis ſur trois ſortes de terre, la bonne, la médiocre, la mauvai-

ſe, qu'on connoît par la nature du ſol, & par ſon produit.

La premiere adminiſtration d'un état, conſiſte à ſavoir bien placer les impoſitions.

CHAPITRE XXIII.

Du duché de Modene.

Ce duché ne pouvoit échapper à la vigilance d'un voyageur intelligent. Bientôt il en connut les mœurs & les loix. Il y a peu d'activité dans le pays, excepté dans le temps de la foire de Reggio, mais on y vit à bon prix. L'état militaire pourroit y avoir plus de conſidération. On ne ſauroit trop faire reſpecter ceux qui ſont les colonnes d'un état.

Modene a toujours quelques hommes érudits depuis le célebre Muratori, qui répandit dans ce pays l'amour des ſciences, & qui mit en crédit les ſavants. Mais ce ſont des religieux dont la ſociété ne peut guere jouir : il faut les déterrer.

L'abſence du ſouverain, qui paſſe ſes jours à Milan, porte un grand préjudice aux Modenois. Un état ſans chef, eſt un corps ſans vie.

CHAPITRE XXIV.

Du Milanois.

C'EST un ſpectacle pour un voyageur que le pays qui forme le Milanois, pays entrecoupé de mille ruiſſeaux, & où le riz paroît venir avec une eſpece de complaiſance. Il y a des terres que les grains, comme les plantes, ſemblent affectionner.

L'égliſe de Milan, vaiſſeau immenſe, décoré au-dehors de plus de ſix mille figures toutes de marbre, éleva l'ame de Lucidor. Il en parcourut l'enceinte & le ſommet, avec ce ſentiment qu'on éprouve à l'aſpect de ce qui eſt ſinguliérement beau.

La ville, quoiqu'irréguliere, préſente des objets qu'il faut néceſſairement admirer; tels ſont l'hôpital, le cimetiere général, magnifiques par leurs bâtiments & par leur étendue, ſi l'on peut donner cette pompeuſe épithete à des lieux auſſi lugubres; ce qui a fait dire plaiſamment, que pour jouir des beautés de Milan, il faut y être malade, & s'y faire enterrer.

On y vit cependant très-bien dans ce qui concerne les repas & la ſociété; les mœurs y ſont abſolument françoiſes. Chaque jour il y

a des ſoupers, c'eſt-à-dire, ce qu'on peut appeller en Italie des phénomenes.

La nobleſſe peut ſe livrer à la dépenſe : elle eſt riche, quoiqu'un peu moins de faſte accommoderoit mieux le pays. Il eſt inconcevable combien le luxe entraîne de miſere à ſa ſuite.

Les femmes ont tous les talents pour plaire, de l'eſprit, de l'enjouement, le ton de la meilleure compagnie. On trouve parmi elles quelques ſavantes, dont le nom eſt très-connu.

Quant aux hommes, ils étudient moins les ſciences que le commerce. La ville en eſt plus floriſſante. Jamais l'érudition ne répandit l'abondance. Si on lit, c'eſt que les jeunes gens n'oſent paroître à Vienne ſans avoir au moins quelque teinture du droit & des lettres. Il eſt heureux de vivre ſous des ſouverains qui exigent du mérite de la part des ſujets. C'eſt ce que Lucidor obſerva, ſans négliger de donner un coup d'œil à l'adminiſtration du pays. Il la jugea fort ſage. Le peuple étoit heureux : c'eſt tout ce que ceux qui gouvernent doivent ſe propoſer.

Il eſt inconcevable combien les Milanois aiment le grand nombre de domeſtiques & de chevaux. Il y a des maiſons particulieres qui ont juſqu'à ſix coureurs. On ſait que les meilleurs viennent de Milan, comme les bons arlequins de Bergame, & les bons pantalons de Veniſe.

La bibliotheque Ambroſienne, renommée par le choix de ſes livres, occupa quelques jours notre voyageur. Il y trouva des ouvrages précieux dont il fit des extraits, apprenant en cela à tous ceux qui voyagent, que cette méthode eſt excellente.

Le cardinal archevêque voulut voir le voyageur philoſophe. Rien ne ſympatiſe mieux que le bon ſens & la raiſon. D'ailleurs tous les évêques d'Italie ont une ſimplicité qui plaît. Ils ne connoiſſent ni le faſte ni l'orgueil, & leur palais eſt toujours ouvert à la ſcience & au mérite. Ils ſe font un devoir eſſentiel de réſider, de ne point jouer, de ne point feſtiner, de vivre en un mot comme de bons curés.

Les iſles Borromées ont trop de réputation pour avoir échappé à la curioſité de Lucidor: placées au milieu d'un lac délicieux, toutes èntrecoupées de canaux & de boſquets, toutes ornées de caſins plus élégants les uns que les autres, elles ſemblent être le ſéjour des fées. C'eſt là qu'il s'abandonna aux plus agréables rêveries, & qu'il gémit de ce que le tumulte des villes l'emporte ſur l'aimable tranquillité dont on jouit au ſein des campagnes. La journée ſecondoit ſes réflexions. Le ſoleil avoit pris un voile, & il faiſoit un vent qui agitoit l'herbe des prairies, & qui formoit ces ondulations dont la mobilité peint ſi naturellement nos inconſtances & nos paſſions. Il

admira l'induſtrie des habitants, qui, pour ſe donner du bon temps, courent vendre des barometres de toutes parts. De là il gagna la Suiſſe après avoir fait l'éloge de Milan; il dit à l'oreille de quelques amis, que les moines y étoient trop magnifiquement logés, que ni leur regle, ni la religion n'approuvoient point cette ridicule ſomptuoſité, & que les fondateurs d'ordres qui n'eurent point d'autres richeſſes que des vertus, ne ſe ſeroient jamais imaginés que leurs laures ſe métamorphoſeroient en palais.

Il viſita Crémone & Mantoue, & il remarqua que dans ces deux villes regnoit à peu près le même génie, de la familiarité Italienne, & de la hauteur Allemande. Crémone eſt renommée pour ſes excellents violons. Il n'y a point de pays qui n'ait quelqu'avantage.

CHAPITRE XXV.

De la Suiſſe.

La félicité des peuples qui compoſent les treize cantons, ſuite de la douceur & de la ſageſſe du gouvernement, ne pouvoit manquer de plaire à la Raiſon, c'étoit ſon ouvrage; il eût ſeulement fallu plus d'harmonie entre les dépoſitaires de l'autorité, & que les

diſſentions qui affligent Geneve, quoiqu'avec moins d'éclat que par le paſſé, fuſſent entiérement éteintes.

Loin de blâmer la conduite des Suiſſes, qui quittent leur pays pour prendre du ſervice chez diverſes puiſſances, Lucidor regarda cette démarche comme le fruit d'une excellente politique. Par-là ils ſauvent leur patrie, & on les laiſſe en paix, tandis que s'ils reſſerroient chez eux leurs forces & leurs citoyens, ils ſeroient attaqués de toutes parts, & chaque puiſſance prendroit un morceau de leurs poſſeſſions.

La culture des terres, l'aiſance dans laquelle vivent les laboureurs, forment des objets dignes d'envie. Le luxe & le libertinage étoient abſolument bannis du pays. On vouloit des mœurs. La débauche eſt une fievre maligne qui conſume un état.

Loin de trouver chez les Suiſſes cette groſſiere ſimplicité qu'on leur prête, il admira leur bon ſens. Ils firent voir qu'ils avoient des hommes fort inſtruits, & très-capables d'écrire ſur toutes les matieres. Ajoutez à cela des bibliotheques, des libraires, des imprimeurs; autant d'affiches qui annoncent l'amour des ſciences & le goût du travail.

Il y a des colleges où l'on trouve plus d'avantages que d'inconvénients, malgré les réformes dont ils auroient beſoin. Des ſeigneurs étrangers, des ſouverains même d'Allemagne, viennent y faire leurs exercices & y puiſer des

leçons. Une bonne éducation n'eſt jamais trop chere.

Les ſociétés que fréquenta Lucidor n'étoient point dérangées par des ſpectacles; mais les hommes ſe trouvoient rarement avec les femmes. Cependant celles-ci, franches & modeſtes, méritent qu'on cultive leur compagnie. Si elles s'occupent moins de la littérature que du ménage, elles n'en ſont que plus eſtimables. Elles ſavent inſpirer à leurs enfants cet amour filial ſi rare de nos jours. La ſimplicité eſt la mere des bonnes mœurs.

Un ſolitaire relégué ſur les montagnes, apperçut Lucidor, & il ſortit de ſa retraite pour converſer avec lui, ſoit qu'il prévît que c'étoit la Raiſon, ſoit qu'il fût frappé de ſon extérieur auſſi agréable que majeſtueux.

„ Je viens à vous, lui dit-il, comme à un „ perſonnage qui ne me paroît pas un voya- „ geur ordinaire; & j'y viens pour vous de- „ mander ſi vous approuvez la ſolitude. Il y „ a quatre-vingt deux ans que je vis dans cet „ hermitage (il en avoit cent treize) ſans au- „ tre connoiſſance que moi-même, ſans au- „ tre compagnie que les arbres qui m'envi- „ ronnent, ſans autre ſpectacle que les étoiles „ qui éclairent l'univers.

„ Je n'ai d'autre commerce qu'avec le „ ciel que je deſire, qu'avec la mort que j'at- „ tends, qu'avec mon ame que j'interroge, „ qu'avec les échos que je fais parler.

„ Je me ſuis défait des paſſions depuis l'âge „ de trente ans, à force de les fatiguer par „ le travail & par la réflexion.

„ Quand je m'ennuyois d'être ſeul, mon „ imagination me répandoit dans toutes les „ parties du monde, & ma mémoire me rap- „ pelloit mes amis avec tant de vivacité, que „ je les croyois préſents.

„ Si par fois je venois à m'effrayer du ſé- „ jour de la campagne, je penſois que j'a- „ vois un corps pour payer en cas qu'on vînt „ m'aſſaſſiner, mais qu'on n'auroit jamais de „ priſe ſur mon ame, & cela me raſſuroit. La „ maladie n'oſa m'attaquer, car je fus tou- „ jours laborieux & frugal.

„ Je ne crois pas que les rois qu'on dit „ être les hommes les plus grands & les plus „ heureux, aient des plaiſirs auſſi purs que „ les miens. Je les ai toujours recueillis dans „ mon ame : c'eſt le champ où je ſeme mes „ ſatisfactions. Toute autre joie n'eſt qu'un „ plaiſir d'emprunt; ma félicité m'appartient.

„ C'eſt là le réſultat de toute ma philoſo- „ phie, & cela ſe trouve écrit ſur les ar- „ bres, ſur les murs, ſur tous les endroits de „ ce lieu.

Il fut curieux d'y entrer, ravi de trouver là un ſage de ſa façon. Il lui répondit que la vie ſolitaire n'étoit excellente que par le bon uſage qu'on en faiſoit, mais qu'il n'y avoit preſque perſonne qui ſût en bien uſer. Il convint qu'elle

épuroit

épuroit l'ame, qu'elle l'élevoit, & que c'eſt être vraiment philoſophe que de mettre à propos un intervalle entre le monde & ſoi.

Après de tendres embraſſements de part & d'autre, l'un reprit ſon ſilence, l'autre ſon chemin.

Lucidor remarqua que dans les différents cantons qui partagent la Suiſſe, il y avoit un génie différent. Les uns plus vifs, les autres plus flegmatiques, ceux-ci plus taciturnes, ceux-là plus parleurs, prouvoient que la maniere de gouverner les hommes, influe beaucoup ſur leur humeur; car c'étoit le même climat.

Il s'arrêta quelque temps à Lauſanne, où des libraires fort inſtruits lui tinrent bonne compagnie.

Geneve lui plut par l'ordre qu'on y maintient. La vigilance des magiſtrats s'étend ſur tous les détails, & la ville ſe gouverne comme une ſimple famille; il n'y a que les auberges qu'on néglige, en ne modérant point aſſez les contributions qu'on y tire de l'étranger. C'eſt l'uſage de tous les petits états : ils font payer largement l'honneur de les viſiter.

On lui parla beaucoup du célebre Jean-Jacques Rouſſeau, c'eſt-à-dire, les uns avec enthouſiaſme, les autres avec indignation. Tout homme qui écrit des paradoxes, étonne les eſprits. On aime ce qui eſt extraordinaire, ſoit dans les penſées, ſoit dans la maniere de les

rendre; mais c'eſt une frénéſie qui n'a qu'un temps. La vérité reprend ſes droits, & un livre merveilleux qui ſembloit immortel, tombe inſenſiblement dans l'oubli.

Lucidor ſe détourna tout exprès pour viſiter l'auteur de la Henriade; & après l'avoir abordé d'un air de connoiſſance, & lui avoir très-honnêtement reproché de ne l'avoir pas toujours écouté, & d'avoir quelquefois trop étendu ſon reſſort; il l'aſſura très-énergiquement du cas qu'il faiſoit de ſes ſublimes talents, & du contentement qu'il auroit de le voir jouir encore pluſieurs années du fruit de ſes travaux. La Raiſon juge ſans partialité; elle ne connoît ni les cabales, ni la prévention.

CHAPITRE XXVI.

De la Savoye.

Ce petit pays, rempli d'habitants qui aiment le travail à l'excès, & qui trouvent dans leur induſtrie les moyens d'écarter l'indigence, excite l'admiration des voyageurs. C'eſt là que Lucidor trouva cette candeur du premier âge, cette bonne foi ſi néceſſaire dans le commerce de la vie.

Les campagnes lui parurent le meilleur livre qu'on eût fait ſur l'agriculture. Il n'y a

pas un coin de terre qui ne ſoit cultivé ; mais quoiqu'il ſoit ſouvent plus utile de ſuivre les anciennes pratiques, on étoit un peu trop eſclave de la routine. Les améliorations ſont toujours néceſſaires quand elles ſe reglent ſur l'expérience.

Plus on lui diſoit que les enfants quittoient leurs parents pour chercher ailleurs dequoi les nourrir, & plus il s'écrioit : " Heureux „ peuple qui n'a point encore été gâté par „ la corruption du ſiecle ! Sa ſimplicité vaut „ mille fois mieux que tous les raſinements „ de l'eſprit.

Après avoir mûrement examiné quelle eſt la ſource de la fidélité qui caractériſe les Savoyards, il reconnut qu'elle émanoit de leur attachement à la religion : ils en ſont rigides obſervateurs. Il n'y a pas un meilleur moyen pour être toujours honnête-homme.

Il s'aviſa d'entrer dans une eſpece de cabane, dont les dehors formoient le plus agréable jardin. Elle étoit habitée par une veuve, qui avoit une fille parée de ſa modeſtie, & trois garçons à Paris qui lui envoyoient annuellement de quoi ſubſiſter.

„ C'eſt beaucoup moins pour eux que pour „ moi, diſoit-elle avec une naïveté qu'on ne „ peut rendre, qu'ils font toutes ſortes de mé- „ tiers. Ils deſcendent à ce qu'il y a de plus „ vil, afin de reconnoître ce qu'ils me doi- „ vent, & ce qu'ils m'ont coûté. C'eſt le fruit

„ de la crainte de Dieu que je leur inſpirai. Ils
„ ſeroient libertins, s'ils n'avoient point de re-
„ ligion, & je craindrois à chaque inſtant d'ap-
„ prendre quelque fâcheuſe hiſtoire ſur leur
„ compte, au-lieu que je ſuis tranquille ſur
„ leur ſort.

Chambéry, capitale, auſſi mal bâtie que mal ſituée, fut un lieu de délices pour Lucidor. Les habitants vivent dans la plus parfaite union. Ils ne s'aviſent ſeulement pas de penſer qu'il faut être riche pour être heureux, & qu'on a beſoin des ſpectacles pour paſſer les ſoirées ſans ennui. Par-tout où il n'y a point de faſte, on ſe voit d'un air aiſé. Le luxe eſt la ruine des ſociétés. On aime mieux ne point manger avec ſes amis, que de ne pas leur donner des repas ſymmétriſés.

Lucidor voulut dîner avec un philoſophe, qui depuis plus de quarante ans ne ſe nourrit que de fruits, & qui par ce régime a trouvé le moyen de recouvrer la ſanté. Il les mange tantôt cruds, tantôt cuits; & comme le raiſin eſt un fruit, il boit de très-bon vin. Le ſénat le reçut avec diſtinction, & cela prouve ſa ſagacité.

Toutes les petites villes de Savoye furent analyſées d'une maniere qui feroit honneur aux habitants, s'ils aimoient à s'inſtruire. Ailleurs on lit trop, là on ne lit point aſſez. Les hommes ne connoiſſent que de petits jeux, les femmes que de petits entretiens. L'ame

ne va pas loin quand elle eſt réduite à cela. Il y a toujours quelqu'un qui échappe à la multitude, ſur-tout parmi les gentilshommes.

CHAPITRE XXVII.

Du Piémont.

Le paſſage des Alpes, qui n'effraie que ceux qui ne l'ont pas franchi, remplit la tête de Lucidor de mille ſouvenirs, auſſi extraordinaires qu'intéreſſants. Il ne ceſſa de ſe rappeller cette multitude innombrable d'armées qui en différents ſiecles gravirent ces fieres montagnes, & les couvrirent de carnage & de ſang. Tantôt les Romains, tantôt les Gaulois s'offroient à ſa vue, & tous lui préſentoient l'effrayant tableau des cataſtrophes de la vie.

Notre voyageur ne négligea point d'admirer le lac rempli de truites, qu'on trouve ſur la pointe même des Alpes, ni cet émail de fleurs qui les embellit.

Il vit Suze, célebre par divers événements, & par la ſépulture de Jean Caraccioli, maréchal de France; & bientôt Turin, vigoureuſement défendu par ces monts que le ciel lui a donné pour boulevarts, devint l'objet de ſa curioſité.

Son eſprit lui ſervit de téleſcope pour pénétrer dans tous les endroits, & les loix, les mœurs, les uſages du pays ſe développerent à lui dans tout leur jour.

Ses liaiſons avec le roi de Sardaigne, dont il fut toujours la bouſſole & la regle, lui mériterent le plus gracieux accueil de la part de ce monarque. La Raiſon a bien des droits ſur l'ame des grands princes.

Lucidor vit avec une joie indicible que celui-ci, pieux ſans être dévot, économe ſans être avare, juſte ſans être ſévere, bon ſans être familier, rempliſſoit avec la plus grande exactitude tous les devoirs de la royauté; qu'il montroit au ſein de la paix la même magnanimité qu'il fit voir au milieu de la guerre, & qu'il avoit le rare avantage de ſe renouveller dans ſon auguſte fils, qui le rendroit un jour trait pour trait.

Lucidor s'appercevant un ſoir que le roi recevoit avec bonté tous ceux qui avoient des placets à lui préſenter, ne put s'empêcher de dire : " Voilà mon triomphe, voilà ce que „ j'inſpire aux ſouverains. Ils ne ſont grands „ qu'autant qu'ils ſont populaires; & que par „ des bienfaits continuellement répétés, ils „ s'annoncent pour peres de leurs ſujets.

Le trône de Charles-Emmanuel étoit acceſſible aux petits comme aux grands. On ne le voyoit point environné de ces ſentinelles qui repouſſent l'indigence & le malheur. Lu-

cidor s'attendoit à voir le monarque manger en public, ſelon l'uſage établi chez les ſouverains; mais le roi de Sardaigne ſe concentre dans ſon auguſte famille, & ne ſe communique qu'au beſoin.

Il n'enrichit ni les miniſtres, ni les financiers, & il n'en eſt pas moins bien ſervi. Sa vigilance s'étend ſur tous les âges & ſur toutes les conditions.

L'état militaire jouit ſous ſes auſpices d'une conſidération bien méritée, quoiqu'on n'y avance que lentement. C'eſt une horloge dont les heures ſonnent à propos, & qui ne fait pas grace d'une minute. L'ordre conſerve l'équité.

Le clergé eſt reſpecté, ſans avoir aucune part aux affaires de l'état; & le grand aumônier n'a pas même un logement à la cour. Moins il y a de perſonnes autour des ſouverains, moins il y a d'intérêts & de cabales,

Turin, cette ville réguliérement bâtie, mais qui ſouffre notablement du chaud & du froid, ſemble être la demeure des convaleſcents. On s'y couche de bonne heure, on s'y leve tard, on n'y fait point de bruit. Le jardin du roi eſt tracé comme celui du palais royal.

Les Piémontois ont beaucoup d'eſprit; mais leur langue étant un patois mêlé de François & d'Italien, ils ne paroiſſent point ce qu'ils ſont. Sans un langage décidé, il n'y a point de véritable élocution.

On les accuſe d'aimer un peu trop les jeux de hazard, & l'accuſation eſt fondée. Ils ſe raſſemblent ſouvent à huis clos pour riſquer leur fortune ſur une carte ou ſur un dez : mal d'autant plus dangereux, que la police ne peut l'empêcher.

Il n'y a pas de doute que ce pénible délaſſement ne nuiſe beaucoup aux lettres. Les joueurs n'aiment pas plus l'étude que la converſation. Cependant il y a des ſavants à Turin que l'Italie révere, & que l'Europe connoît. Ils s'occupent même des grandes queſtions de la phyſique avec beaucoup de ſuccès.

Le célebre Gerdil, religieux Barnabite, & précepteur de monſeigneur le prince de Piémont, ſe préſente ici comme un perſonnage qui illuſtre la Savoye, dont il eſt ſorti, & qui joint les connoiſſances les plus étendues & les plus élevées à la plus grande modeſtie. Il fit la ſociété de Lucidor pendant ſon ſéjour à Turin. La Raiſon aime à ſe bien faufiler.

L'univerſité peuple le pays de bons ſujets, quoiqu'il y ait encore des réformes à faire dans la maniere d'enſeigner. On peche par la méthode dans preſque tous les colleges. Outre qu'on prend la voie la plus longue, on laiſſe pulluler mille queſtions inutiles qu'il faudroit élaguer. Les études ſont des labyrinthes, quand on n'a pas ſoin de les ſimplifier.

L'attention du gouvernement à écarter du Piémont tant d'ouvrages pitoyables qui amu-

ſent les eſprits ſuperficiels & qui outragent la Raiſon, fit un vrai plaiſir à notre philoſophe. Les livres ne ſont point une choſe indifférente dans le commerce de la vie; ils s'identifient avec les hommes, & forment inſenſiblement leur maniere de voir & de penſer.

L'Académie deſtinée pour la nobleſſe, eſt une des meilleures écoles de l'Europe. On y trouve les meilleurs maîtres; & le mêlange des différentes nations ne donne aucune atteinte aux bonnes mœurs.

Il ne put quitter Turin ſans applaudir à l'activité des négociants. On leur doit la circulation du plus bel organſin qu'il y ait en Europe. Les ſoieries ſont une richeſſe aſſurée dans tous les pays où l'on s'en occupe.

On le conduiſit à la vénerie, maiſon de plaiſance où le roi paſſe ordinairement l'automne; & il fut ſurpris de voir que les jardins, ſi ſuſceptibles d'embelliſſements, n'avoient ni eaux, ni ſtatues, ni boſquets. Il y a des lieux que le luxe doit orner.

Le Novarois & le Tortonois, unis au Piémont, rappellent que Victor Amédée diſoit à ſon fils, qu'il auroit un jour le Milanois, mais en le prenant feuille-à-feuille comme un artichaut. Les plus habiles conquérants ne ſont pas ceux qui ſont les choſes avec trop de rapidité.

CHAPITRE XXVIII.

Du Tirol.

Ce fut en paſſant par Padoue, ville célebre qui ne ſubſiſte plus que ſur ſon ancienne réputation, que Lucidor prit la route du Tirol. Il y avoit encore quelques vieux docteurs de l'univerſité qui méritoient d'être viſités, & ſur-tout des médecins, dont le ſavoir n'étoit point gâté par les ſyſtêmes à la mode. Au-lieu de prodiguer le ſang humain, ils vouloient qu'on en fût avare, & que les dietes & les purgations tinſſent lieu de ſaignées. C'eſt un héroïſme que de ſavoir ſe roidir contre l'opinion & contre la coutume.

Le nombre des étudiants diminuoit à vue d'œil. Les univerſités ſont trop multipliées; elles ſe nuiſent réciproquement.

Vérone eut quelques regards de la part de notre voyageur: elle méritoit cette diſtinction. Outre qu'elle eſt remarquable par un magnifique amphithéâtre parfaitement conſervé, elle a quelques cabinets dignes de l'attention des étrangers: avantage particulier à toutes les villes d'Italie, où l'on ne manque point de trouver quelques ſavants & quelques monuments précieux.

L'illuftre Scipion Maffei ne vivoit plus, & il n'avoit laiffé que deux ou trois difciples, fort inférieurs au maître.

Lucidor, felon l'ufage d'Italie, fut affailli d'antiquaires qui lui auroient fait voir toutes les pierres de la ville comme des chofes extrêmement rares, s'il eût daigné les fuivre & les écouter; mais il n'ignoroit pas que le peuple Italien ne cherche qu'à vivre aux dépens des étrangers, & qu'il ne prodigue les titres & les révérences qu'à deffein d'attraper quelqu'argent. Tels font les effets d'une mifere caufée par l'oifiveté.

Bientôt Trente, principale ville du Tirol, fe découvrit à fes yeux. Il la trouva bien petite, pour avoir été le lieu d'un concile général; & ce qui dût l'étonner, c'eft qu'on n'y voit aucun monument qui en rappelle le fouvenir.

Elle auroit befoin d'être fouvent ranimée par de femblables événements. Elle paroît moins une ville qu'un village, tant elle eft filencieufe & dépeuplée.

Notre philofophe goûta mieux Infpruck, où l'empereur (François de Lorraine) termina fa glorieufe carriere. On y trouve au moins de la fociété, & l'on y connoît le bonheur d'exifter fous les loix de Marie-Thérefe.

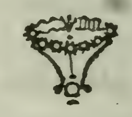
Les campagnes du Tirol, malgré les monts qui les obombrent, étalent l'abondance. Le

payſan vit heureux en dépit des neiges & des torrents ; & pour mettre ſon induſtrie à profit, il emploie les bœufs à ſa propre monture, & il les dreſſe de maniere que ceux qu'il appelle viennent à ſa voix, ſans jamais s'y méprendre. L'homme a bien des reſſources quand il veut s'appliquer.

Mais ce qui le ravit, fut une perſpective de vingt-deux villages bordant une riviere & décorant un côteau. Quel point de vue pour un peintre habile qui voudroit en tirer parti !

Les Tiroliens ſont ingénieux, mais il faut qu'ils ſoient aiguillonnés par le beſoin.

De là notre philoſophe cherchant à joindre l'Alſace, entra dans quelques villes où il ſe crut perdu. Outre qu'elles lui étoient entiérement inconnues, il trouva des gens qui ne ſavoient que boire & végéter. Il entreprit néanmoins de leur parler, mais ils ne l'entretinrent que de biere & de liqueurs. La bouche parle de l'abondance du cœur. Il en conclut qu'il y a des pays où il ne faut s'arrêter que pour manger, d'autres que pour changer de chevaux, & c'eſt le parti qu'il prit.



CHAPITRE XXIX.

Il entra en France, & visite l'Alsace.

VOILÀ donc notre philosophe arrivant dans un royaume, qui se pique de connoître & d'aimer la philosophie. Ses regards se promenerent de tous côtés, & son ame s'unit à celles des François pour les approfondir.

Strasbourg, à titre de ville conquise, & située sur la frontiere, parut à ses yeux un mêlange de François & d'Allemands. On n'a point un caractere à soi, lorsque par l'esprit & par les mœurs on tient à deux nations.

Il reçut beaucoup de politesses de la part des officiers. L'état militaire a des hommes instruits & amis de la Raison. Ceux mêmes qui paroissent s'en éloigner par leur trop grande vivacité, s'en rapprochent insensiblement : c'est l'ouvrage de quelques années. La réflexion vaut mieux que tous les maîtres.

On lui fit connoître les meilleures maisons du pays. Il y vit de l'opulence, & il y trouva des femmes extrêmement jolies, mais qui sembloient se contenter d'avoir un visage agréable. La nature donne rarement l'esprit & la beauté.

Les hommes y ont un bon sens que l'ha-

bitude d'être François commence à rendre aimables. Ils ſe dépouillent de plus en plus de ce ſérieux qui reſſemble à l'ennui.

L'académie où la jeuneſſe fait ſes exercices eut l'approbation de Lucidor. Il en ſort d'excellents ſujets, qui ſe diſtinguent par le bon uſage de leurs talents, & qui mettent à profit les leçons qu'ils ont reçues.

Le chapitre a conſervé la délicateſſe des Allemands ſur la nobleſſe. Les méſalliances, ſi communes parmi les François, y ſont odieuſes.

L'abondance qui regne en Alſace y entretient la gaieté. Rien n'attriſte comme l'indigence.

CHAPITRE XXX.

Des trois Evêchés.

METZ, dont la ville ſemble exiſter dans les fauxbourgs, tant ils ſont décorés de nouveaux bâtiments, parut à Lucidor un ſéjour intéreſſant. La ſociété y eſt excellente, ſans y avoir trop d'éclat. Il ſe fit une compagnie de quelques militaires & de quelques académiciens ; c'étoit le moyen de ne pas s'expatrier.

Les Juifs, que par-tout on tolere, & que par-tout on déteſte, mirent un Rabin aux pri-

ſes avec l'Inconnu, & bientôt il fut confondu. Leur commerce les ſoutient, mais comme des gens en l'air, c'eſt-à-dire, toujours prêts à tomber. Leur conſervation & leur diſperſion eſt, malgré toutes les objections, un argument irréfragable en faveur du chriſtianiſme.

Verdun ne renferme point d'autres beautés que le palais épiſcopal, dont la ſituation eſt raviſſante, & n'eſt guere connu que par ſes dragées. Il n'y a point de petit commerce dès qu'il fait circuler les eſpeces.

Quant à la ville de Toul, elle paroît tellement aſſoupie, qu'il lui faut des troupes pour la réveiller. Les femmes comptent ſur cette reſſource pour leurs ſociétés.

Cela n'empêche pas que les trois Evêchés ne ſoient d'un gros revenu. Outre l'avantage qu'ils ont d'être placés dans un riche terrein, on y voit moins de pauvres qu'ailleurs.

Le peuple ſe reſſent du voiſinage des Allemands, il aime beaucoup la ſymphonie, & cela fait honneur à ſon goût.

Lucidor trouva quelques bibliotheques bien conditionnées dans différentes communautés, & qui n'étoient pas là au hazard. On ſavoit en uſer.



CHAPITRE XXXI.

De la Lorraine.

Le prince Léopold, le roi Staniſlas, ces deux ſouverains qui donnerent à la Lorraine tant de ſplendeur, n'affecterent pas moins notre voyageur que s'ils euſſent encore été vivants. Il les apperçut dans tous les édifices qui décorent le pays, & dans le cœur de tous les habitants, le plus beau trône que les monarques puiſſent occuper.

C'eſt dommage que ces jolies maiſons de plaiſance, dont le goût avoit été le créateur, aient trop exigé d'entretien, & qu'on ſe ſoit vu forcé de les détruire. La Raiſon aime à voir ſubſiſter les monuments érigés par de grands hommes.

Luneville n'a plus l'air que d'une ville ordinaire, mais Nancy conſerve toujours ſon éclat. Sa place eſt ornée comme une ſalle de théâtre, & l'on y admire ce que peut opérer un génie qui calcule. Les embelliſſements de la Lorraine ſont moins le fruit des richeſſes que de l'économie. Un état eſt toujours opulent, lorſqu'un prince ne dépenſe qu'à propos. Staniſlas ſut être magnifique ſans être diſſipateur.

L'académie de Nancy reçut des éloges de notre philoſophe, mais avec diſcrétion. Les Lorrains, un peu trop ſobres dans leurs études, pourroient lui donner encore plus de luſtre, s'ils vouloient travailler. L'eſprit eſt rarement aidé par l'émulation.

La nobleſſe annonce que le pays eut toujours une cour brillante. Elle eſt ſur le meilleur ton. L'attachement que les Lorrains eurent pour leurs princes fait honneur à leur ame. On les accuſe d'être un peu trop économes.

Les campagnes en Lorraine ſont belles à ravir, & labourées de maniere à ſervir d'exemple : ce qui prouve que la France fit une excellente acquiſition en incorporant la Lorraine avec ſes domaines; fruit heureux du mariage de MARIE LECZINSKI avec LOUIS LE BIEN-AIMÉ. Ainſi les vertus ne furent pas la ſeule dot que cette auguſte reine apporta.

Il parcourut quelques monaſteres de la congrégation de S. Vannes, quelques abbayes de Prémontrés ; & ce qui lui fit plaiſir, c'eſt qu'outre d'excellents livres qu'on lui montra, il trouva des religieux qui avoient conſervé l'eſprit de leur état. Les Lorrains lui parlerent beaucoup de la profeſſion des armes. Ils naiſſent ſoldats.

CHAPITRE XXXII.

De la Champagne & de la Picardie.

APRÈS avoir trempé ſes levres dans cet excellent vin qui ranime les eſprits, & qui donne de la gaieté, il obſerva que les Champenois, ſous un air de ſimplicité, conſervoient beaucoup de juſteſſe & de raiſon; & que ſans avoir un génie qui répondît à la liqueur du pays, ils étoient capables d'acquérir des connoiſſances, même de les embellir. Mais c'eſt un peuple qu'il faut électriſer, autrement il ne donne point d'étincelles.

Vitry fut conſidéré comme un ſéjour habité par la gayeté.

Rheims ſeroit une ville plus remuante, ſi elle exiſtoit en Gaſcogne. La belle choſe ſi l'on pouvoit tranſporter les cités comme les perſonnes! On feroit des échanges analogues aux mœurs & aux eſprits.

Les manufacturiers lui firent voir de très-belles étoffes, mais elles ont le malheur d'être trop ſolides. On ne veut aujourd'hui que ce qui brille, & ce qui dure peu.

Les Bénédictins lui montrerent leur bibliotheque, qui, comme toutes celles qu'ils poſſedent, ne ſe renouvelle point. Ils lui montre-

rent auſſi leur tréſor, & ſur-tout la Sainte-Ampoule, qui n'a rien de remarquable que ſon antiquité.

La métropole, comme le plus beau gothique qu'il y ait en France, & comme l'égliſe où l'on ſacre les rois, fixa doublement ſon attention. Il y a des monuments dont la vue fait époque.

La promenade publique fut le lieu de ſes rêveries, ou plutôt de ſes réflexions. Elle eſt autant intéreſſante par ſa diſtribution & par ſa ſymmétrie, que ſi le fameux Le Notre l'avoit tracée.

Il lui ſembla que les Rhemois n'étoient point auſſi gais qu'un pays de vignoble le ſuppoſe. Il leur faudroit moins de vin, & beaucoup plus d'eau, une riviere conſidérable pour le tranſport de leurs denrées. Un fleuve eſt un canal d'abondance & une ſource de gaieté.

Sedan conſulta Lucidor ſur ſon commerce. On n'y connoît d'autre ſcience que le négoce.

Châlons-ſur-Marne l'arrêta deux jours. Il y trouva des ames tranquilles & de jolies perſonnes; mais Troyes le retint une ſemaine; ce n'eſt pas trop dans un lieu qui a un commerce étendu. Les dehors les plus agréables, quoique ſans art & ſans apprêt, & des habitants dont l'eſprit actif fermente comme les ſaiſons. Il paſſa par des villes où l'on ne lit que les gazettes & les étrennes mignonnes; & s'il ſe détourna pour voir Auxerre & Sens,

c'eſt que cette premiere ville contient des citoyens inſtruits ; & la ſeconde, le tombeau d'un dauphin, qui eut un trône dans tous les cœurs.

De la Champagne il paſſa dans la Picardie, province où la franchiſe ſe conſerve ſans altération, malgré le rafinement du ſiecle & la corruption des mœurs.

Il fut très-content de l'induſtrie du peuple (il ne doit le pain qu'il mange qu'à ſes propres ſueurs) ; mais il apprit avec peine que la Picardie ſe dépeuploit pour fournir des domeſtiques à Paris.

Amiens le charma par l'activité de ſon commerce. Les mœurs n'y ont point encore acquis cette ſuavité qui conſtitue la douceur de la ſociété ; mais elles y ſont ſans apprêt. On voit un Picard juſqu'au fond de l'ame ; il eſt tranſparent, & peut-être eſt-ce par cette raiſon que la Picardie n'a qu'un petit nombre de ſavants. Tout eſprit qui ſe produit trop au-dehors, n'eſt pas propre à l'étude.

Malgré l'enthouſiaſme avec lequel on parle de la nef d'Amiens & du chœur de Beauvais, deux morceaux vraiment curieux, il ne trouvoit plus d'égliſes & de palais comme en Italie, mais les auberges étoient meilleures. Chaque pays a ſes avantages, & c'eſt cette variété qui intéreſſe un voyageur.

Il deſcendit à la promenade publique, qui ſeroit charmante s'il ne falloit point y deſcen-

dre. L'air qu'on y respire est trop humide pour n'être pas mal-sain.

Abbeville lui montra des manufactures d'un drap bien supérieur à celui des Anglois. Boulogne lui fit connoître que le bon cœur efface le bel esprit. Calais lui prouva que les mœurs s'alterent insensiblement par le commerce des étrangers. Dunkerque ne lui offrit d'autres ressources qu'avec lui-même. Douay le reçut avec cordialité, mais sans le distinguer du commun des voyageurs. Arras le laissa passer. A Lille il n'apperçut que des officiers & des soldats. Soissons lui plut comme une ville où il y a de l'esprit & du savoir.

CHAPITRE XXXIII.

De la Normandie.

CETTE province, si riche par son terrein, par son commerce, par son industrie, reçut Lucidor avec distinction. Elle démêla qu'il n'étoit pas un homme ordinaire. Les Normands sont fins, on ne peut guere les tromper. C'est dommage qu'ils aient un accent qui émousse leur esprit. Les pensées perdent plus de la moitié de leur valeur, quand on les rend pésamment.

La Normandie est dans le voisinage de la

cour, & l'on y parle mal; la Baſſe-Bretagne en eſt à plus de cent lieues, & l'on y parle bien. Il y a des ſingularités qu'on ne peut définir.

Ce furent moins les ports & les manufactures qui le fixerent, que les hommes qu'il eut occaſion de voir. Ils lui parurent très-inſtruits, & il jugea que la Normandie, malgré ſes terres graſſes & ſon air épais, poſſédoit des eſprits ſubtils; que le climat par conſéquent n'influe pas ſur le génie, autant que le prétendent quelques écrivains célebres; mais malheureuſement il y a des opinions qui ont en leur faveur la preſcription.

Les Normands brillent dans le Sanctuaire, dans les académies, & ſur-tout dans le Barreau.

La magiſtrature compte des ſujets qui auroient honoré le ſénat Romain, & qui auſſi laborieux qu'intelligents, s'occupent moins de leurs propres affaires, que de celles du public, & débrouillent avec une ſagacité ſurprenante les cauſes les plus épineuſes & les plus compliquées. La pénétration peut tout, lorſqu'elle eſt jointe à l'application.

Si l'on jouoit moins à Rouen, l'eſprit ſeroit dans ſon centre. Les muſes ne s'accommodent pas du jeu; il leur faut des paſſe-temps qui appliquent moins, & qui durent peu; mais c'eſt un mal épidémique parmi les François. On compte les parties qu'on a faites, comme des victoires qu'on auroit remportées.

Il fut bien dédommagé de la laideur extérieure de Rouen, & de ſon air humide qui s'exhale continuellement en pluies & en brouillards, par l'excellente ſociété qu'elle renferme. Les femmes y ſont aimables, les hommes polis, & l'étranger y eſt comblé d'honnêteté. On s'apperçoit que cette ville touche preſque Paris, & qu'en cela elle eſt l'ainée de Lyon même & de Bordeaux.

Les manufactures y ſont multipliées de maniere à faire craindre que l'agriculture n'en ſouffre. Les gens de la campagne n'abandonnent que trop ſouvent leur charrue pour ſe répandre dans les villes, pour y devenir ouvriers.

Les libraires intéreſſerent notre voyageur par leurs magaſins, & par leur ſavoir. Ils ont des fournitures de livres de toute eſpece, & ils ne vivent pas au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux. Le temps eſt paſſé où un libraire s'imaginoit que preſque tous les livres avoient pour auteur M. Préface.

Le pont qui ſe hauſſe & ſe baiſſe ſelon la marée, étant aſſis ſur des bateaux, lui parut une curioſité dont on paie continuellement la façon. Il faut ſans ceſſe le réparer. Tout ouvrage compliqué exige un entretien coûteux.

Quant au cours, il ſeroit très-agréable s'il n'étoit point auſſi éloigné. C'eſt un ouvrage que de s'y rendre, & une vraie ſolitude lorſqu'on y eſt arrivé. Auſſi n'y va-t-on que par députés.

Dieppe lui parut avoir une ſociété qui ſe reſſent du voiſinage de la mer. Caën avoit bien des titres pour que notre philoſophe s'y arrêtât : il y reſta pluſieurs jours, ſavourant l'eſprit & la ſociété du pays. Les habitants ſont riches, & dépenſent noblement : il auroit voulu moins de cérémonial. La cordialité vaut mieux que les façons.

On lui fit connoître des gens de lettres dont il fut très-content. L'académie n'eſt point oiſive, & ſes travaux répandent tout-à-la-fois la lumiere & l'émulation.

Le manege mérite d'être cité : on y trouve des talents & de l'activité.

Pluſieurs gentilshommes déterminerent Lucidor à viſiter leurs maiſons de campagne, il ſe rendit à leurs deſirs. Ils le régalerent de mets friands, & de jolis propos. On n'eſt jamais mieux que chez des perſonnes qui joignent la généroſité à l'éducation.

Il trouva des multitudes d'officiers répandus dans toute la province : les Normands n'ont pas dégénéré de leur premiere valeur. C'eſt ſeulement dommage de ce qu'ils quittent le ſervice trop tôt. La nobleſſe opulente ſe retire de bonne heure ; & cependant un militaire ne défend jamais mieux ſa patrie, que lorſqu'il a blanchi dans le métier. Les coups de main ſont pour le ſoldat.

La coutume, qui ne donne preſque rien aux filles, lui parut étrange ; elle l'eſt en effet.

Mettre

Mettre la fortune des sœurs à la discrétion des freres, c'est souvent les exposer à ne rien avoir. Nos neveux réformeront certainement ces usages, mais nous pourrions bien leur en épargner la peine.

Il fut content d'Alençon, moins parce qu'on y est sociable, que parce qu'on y est laborieux. Il vit Avranche, Coutance, Bayeux, Valogne, comme des villes qui auroient beaucoup d'écrivains si l'on y couroit la carriere d'auteurs, mais ce n'est pas ce qu'il leur conseilla. Lucidor sait qu'on n'a que trop écrit.

Il passa par Vire, où, selon le proverbe, le diable ne seroit qu'un sot; & de villes en villes, qu'il trouva plus ou moins tolérables, il vint jusqu'à la Trappe, l'abbaye la plus pauvre, mais la plus riche en vertus. La vue de cette solitude enterrée dans les bois, lui fit juger qu'il falloit être saint ou fou pour l'habiter. Il fut étonné d'apprendre qu'on y donnoit chaque année l'hospitalité à plus de quatre mille étrangers. On est toujours riche quand on est frugal.

Il comptoit parcourir toute la province, mais il se vit arrêté par les mauvais chemins. Il y a bien de petites villes sur la route dont il n'a pas fait mention, parce qu'elles n'ont rien d'intéressant pour la Raison. On y babille, on y joue, on y dort.

Il voulut aller à la source de ce que le vulgaire dit contre les Normands, & il reconnut

que les incurſions qu'ils firent jadis dans tous les pays, en ſont la vraie cauſe. C'eſt une vieille querelle qu'on leur cherche, en conſéquence de leurs vieux torts.

CHAPITRE XXXIV.

Il arrive à Verſailles, & en parcourt les environs.

Ce fut un ſpectacle pour Lucidor que la vue du château, quoique le bâtiment ſoit un corps d'hirondelle avec des ailes d'aigle, & qu'il n'ait point aſſez d'élévation; il le trouva magnifique & pompeux, en obſervant néanmoins qu'on avoit maſqué les ailes du côté de la ville; elles ne paroiſſent que du côté des jardins. Il falloit donner à ce ſuperbe palais toute la grace qu'il mérite, laiſſer un eſpace immenſe entre ſa façade & les maiſons. Le terrein ne manquoit pas. Il n'y a point de bâtiment ſans quelque défaut.

La diſtribution des jardins, leur parure, leur variété, leur étendue, ne purent ſuſpendre les ſérieuſes réflexions de notre voyageur. C'eſt là qu'il médita ſur les révolutions des cours, ſur le néant des grandeurs, ſur la rapidité de la vie. Il ſe rappelloit tous ces princes qui ne ſont plus, & qu'on flattoit comme

s'ils eussent été immortels. Toute adulation a quelque chose de puérile.

Sa joie fut inexprimable lorsqu'il vit le roi jouissant d'une brillante santé. Un monarque aussi pacifique que bienfaisant, est sans contredit le spectacle le plus intéressant pour la Raison. Qu'il dure ce spectacle autant que nos desirs, & il n'y aura point eu de vie aussi longue & aussi heureuse.

Monseigneur le dauphin attendrit son cœur. Il se sentit vivement ému en fixant cet auguste prince, dont nos neveux éprouveront les bienfaits, & dont les vertus mêlées avec celles de la maison d'Autriche, produiront les plus grandes choses. Les aigles, dit Horace, n'engendrent point de colombes.

Il ne trouva dans Versailles que des sociétés décousues, & des gens distraits, un flux continuel de personnes qui arrivent & qui partent, & qui toutes ont des intérêts ou des projets; mais ce qui l'auroit étonné s'il n'eût pas connu la réserve des cours, c'est que les nouvelles de Versailles ne se débitent qu'à Paris: chacun ne s'y occupe que de soi, & l'on y a des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

La cour lui plut comme le séjour de la politesse & du beau langage. Les grands sont honnêtes, s'expriment avec précision, & leurs manieres ont un air aisé que les meilleurs maîtres ne donnent point, & que les gens parvenus ne peuvent contrefaire.

Il eut pluſieurs entretiens avec des femmes de qualité, & il les trouva auſſi raiſonnables dans leurs propos, que frivoles dans leurs façons. Elles ne lui parlerent que d'ouvrages ſolides. On ne croiroit pas que le bon ſens s'allie par fois avec du rouge & des mouches.

Il traverſa pluſieurs anti-chambres, elles étoient remplies de malheureux & d'ambitieux qui attendoient le miniſtre comme la divinité qui devoit les guérir. Cette poſition eſt cruelle, & cependant il y en a qui s'y tiennent juſqu'à la fin de leurs jours. Il ne faut pas diſputer des goûts.

La maiſon de Saint-Cir, monument immortel de la piété de madame de Maintenon, reçut avec plaiſir la viſite de Lucidor. On s'y connoît en mérite, & c'eſt l'effet de la bonne éducation qu'on y reçoit, & qui ſera toujours cité comme modele, tant qu'on s'appliquera à détruire la pareſſe & l'orgueil. On ne veut dans le commerce de la vie ni indolence, ni hauteur.

L'élégance de Trianon lui rappella les châteaux des fées. On y a réaliſé ce que la fable en avoit appris. La ménagerie n'avoit pour lors que des animaux ordinaires. C'eſt une folie de ſe mettre en fraix pour dépaïſer des animaux inutiles, qui n'ont rien d'intéreſſant pour l'hiſtoire naturelle que par la repréſentation de leurs figures & de leurs caracteres.

Marly ne put échapper à ſes regards, ce

ſéjour où la nature & l'art ſe donnent un doux baiſer. Comment ces hommes de fortune qui ont le moyen de bâtir à grands fraix, ne l'ont-ils pas copié ? On peut imiter en petit, ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

La machine qui amene les eaux dans Verſailles lui ſembla trop compliquée. On la feroit aujourd'hui plus ſimple, & il en coûteroit beaucoup moins. Les arts ont leurs accroiſſements. Il faut en ce genre faire bien des eſſais, avant d'arriver à la perfection.

On le conduiſit à Saint-Germain-en-Laye, ſéjour admirable par ſa poſition, & qu'on eût pris autrefois pour l'hoſpice des Anglois. Il y trouva une excellente ſociété. On s'y raſſemble de tous les endroits, pour y entretenir un commerce de douceur & d'honnêteté. Les riches ſe mêlent volontiers avec ceux qui ne le ſont pas, & chacun par ce moyen ſe croit preſqu'opulent; mais le refrain, comme dans toutes les villes, c'eſt qu'il faut jouer: d'ailleurs la ſociété y change ſouvent. Saint-Germain eſt le ſéjour des viſages nouveaux.

La Meute lui parut admirable par ſa régularité, la beauté de ſes jardins, la richeſſe de ſon ameublement, & le voiſinage du bois de Boulogne.

Il vit Saint-Cloud avec une lenteur qu'exige la beauté du lieu. Les eaux s'y élevent avec hardieſſe & majeſté, fieres en quelque ſorte de ſe trouver ſur un ſi magnifique terrein. Le

château ne lui parut point aſſez en ſymmétrie avec le bourg. C'eſt un plaiſir de voir ceux qui exiſtent en Flandre & en Hollande. On diroit qu'on les a bâtis tout exprès pour ſervir d'ornement aux bourgs ou aux villes.

Lucidor s'apperçut au Mont-Valérien (car il fut curieux de tout viſiter) qu'à l'oppoſite de la Seine, on ne découvre qu'une campagne aſſez triſte, & qu'il ne falloit point quitter la riviere pour pouvoir contenter ſes yeux. Ce ſont des ombres qui embelliſſent le tableau.

Bellevue lui ſervit d'obſervatoire pour contempler Paris; & du milieu de ſes terraſſes, où l'ame s'étend à proportion que les regards ſe promenent, il ſe fit une image de toutes les paſſions qui agitent cette ville immenſe, & un plaiſir de les fouler aux pieds. Il lui ſembloit être ſur un rocher, contre lequel tous les flots de la mer viennent ſe briſer. Heureuſe poſition pour un philoſophe qui ſait apprécier les choſes ſelon leur valeur.

Meudon ne ſervit qu'à entretenir ces ſages réflexions. C'eſt un lieu ſolitaire, qu'on préfere à tous les châteaux qui environnent la capitale, lorſqu'on aime à penſer. Il s'égaroit avec délectation dans les lieux les plus iſolés, éprouvant que la Raiſon n'eſt jamais ſeule, dans quelque retraite où elle puiſſe pénétrer. Il lui parut ſingulier qu'on laiſſât ſubſiſter un mauvais pont à Séve, ſous les yeux même de la cour,

tandis qu'on en conſtruit de magnifiques dans les provinces.

Fontainebleau, ce château, qui, tout antique qu'il eſt, annonce plus de majeſté que Verſailles même, fut un livre d'hiſtoire pour notre philoſophe. Il lui ſembloit lire ſur les murs tant d'événements divers qui s'y ſuccéderent, & s'en faire un ſujet de réflexions.

Quant à Compiegne, il le jugea digne de l'affection du ſouverain, plus encore par les qualités du cœur & de l'eſprit de ceux qui l'habitent, que par la magnifique forêt qui en fait l'agrément.

Ce ſont autant de variétés qui charment le voyageur. La différence des lieux forme aux yeux du philoſophe un parterre, où la diverſité des couleurs attache l'ame, & la réjouit. Rien ne laſſe comme l'uniformité. Le beau lui-même devient faſtidieux, quand il eſt monotone. La Raiſon aime à voir les métamorphoſes de la nature dans les ouvrages de l'art.

Chantilly lui procura cette ſatisfaction : il y vit avec une eſpece de volupté tous les agréments champêtres unis à l'élégance des villes, & à la fineſſe du goût. La délicateſſe a ſu moderniſer l'antique même, & donner juſqu'aux lieux les plus vils, la magnificence des palais.



CHAPITRE XXXV.

Lucidor arrive à Paris.

NOUS touchons enfin au moment où il entra dans Paris, mais ce fut ſans aucun éclat. Outre que la Raiſon eſt modeſte, quelle impreſſion auroit-elle pu faire dans une ville occupée de plaiſirs & de frivolités? Peu de perſonnes euſſent été à ſa rencontre.

Cependant après avoir choiſi une rue tranquille, un hôte honnête, un appartement ſimple, il ſe répandit de toutes parts pour tout examiner. Les yeux d'un philoſophe ſont des téleſcopes.

Il ne fut pas long-temps à s'appercevoir que les jeunes gens eſcomptoient leur jeuneſſe, en ſe livrant immodérément aux plaiſirs: preſque tous ceux qu'il rencontroit avoient un air uſé. C'étoient des fleurs naiſſantes qu'un brouillard avoit déja flétries.

Si la galerie du Louvre eût été plus exhauſſée à raiſon de ſa longueur, ſi les Thuileries euſſent eu de ſuperbes jets d'eau, ainſi qu'une noble entrée du côté du Pont royal, il eût admiré ſans réſerve ces magnifiques objets.

Le dôme des Invalides, quoiqu'un très-pe-

tit diminutif de celui de S. Pierre de Rome; le palais royal, quoique maſqué dans ſon contour; celui du Luxembourg, quoique trop affaiſſé; l'égliſe de S. Sulpice, quoiqu'offuſquée de toutes parts, mériterent ſon admiration & ſes éloges.

Il deſira qu'on finît la place de LOUIS LE BIEN-AIMÉ d'une maniere qui répondît à la beauté de la colonade; qu'on embellît les Quais du Louvre & des Théatins d'un ſimple rang de tilleuls qui bordât la Seine, & dont la tige, pour ne rien offuſquer, prît la forme des orangers; qu'on dégageât les ponts couverts de maiſons; qu'on tranſportât l'Hôtel-Dieu dans un endroit plus vaſte & plus éloigné; qu'on fît un Hôtel-de-ville digne de la capitale; qu'on donnât plus d'apparence à l'extérieur du palais; qu'on obligeât les Chartreux à bâtir le long de la rue d'Enfer, & les religieux de l'abbaye de S. Germain-des-prés le long de la rue du Colombier, ou du moins à vendre aſſez de terrein pour que le public exécutât ce projet.

Mais comme ni le local, ni le matériel de Paris n'étoient point l'objet de ſon voyage, il ne fit que gliſſer là-deſſus. C'eſt aux inclinations, c'eſt aux coutumes du pays qu'il s'attacha; & après les avoir analyſées, il reconnut qu'excepté un nombre de ſages répandus dans tous les états, Paris eſt un lieu où il y a plus de modes que de mœurs, plus de philoſophes

que de philoſophie. On y excuſe les vices, on n'y pardonnne point les ridicules; & le plus grand de tous, eſt celui de n'avoir point d'argent.

Il regardoit de ſang-froid ces fréquentes révolutions qui élevent & qui abyment le même homme preſqu'au même inſtant; qui réforment dans un clin d'œil les habits, les friſures, les chapeaux, le langage même; qui remuent toutes les langues & toutes les têtes à l'occaſion d'une nouvelle ou d'une comédie; qui tranſportent tous les eſprits pour une brochure dangereuſe ou ridicule; autant de ſpectacles pour un ſage obſervateur. Il eſt au parterre pendant que tout cela ſe joue; & Paris tout entier lui ſemble un théâtre, mais où il aſſiſte ſans ſiffler & ſans applaudir.

CHAPITRE XXXVI.

Des différents Quartiers de Paris.

LUCIDOR obſerva que Paris eſt un monde, où chaque quartier compoſe une province. Le ton du fauxbourg S. Honoré n'eſt point celui du fauxbourg S. Germain; le Marais a des manieres plus unies que les environs du Palais royal, ou du Luxembourg. On y dîne & l'on y ſoupe à la façon des bour-

geois; & les modes, quelquefois même les nouvelles, n'y parviennent que tard, relativement aux quartiers plus brillants & plus fréquentés.

Il mangea chez tout le monde, parce qu'il voulut connoître tous les états. Les repas des grands lui parurent trop graves, on n'y dit mot; ceux des particuliers trop bruyants, on ne s'y entend pas. Il obſerva que Paris étoit réellement un monde où l'on trouvoit peu de Pariſiens. C'eſt l'extrait de toutes les nations.

Il ne put comprendre qu'on qualifiât de délicieux, des ſoupers où il falloit recueillir tous les caprices d'une précieuſe ridicule avant d'en obtenir une ariette, & ſupporter toutes les originalités d'un bel eſprit, avant d'en arracher quelques prétendus bons mots.

Il comprit encore moins qu'on quittât une épouſe aimable, pour aller tous les ſoirs en tête à tête avec une fille entretenue, dont les ſentiments & l'eſprit, quoique romaneſques, ſont bientôt épuiſés, & chez qui la ſcene finit ordinairement par bâiller. Il n'en eſt pas de l'amour comme de l'amitié, il n'intéreſſe que lorſqu'il eſt nouveau. Ce qui devient habitude ne peut plus l'affecter.

Les ſoupers agréables (qu'on s'en ſouvienne) ſont ceux qui ne s'achetent ni par un jeu dont on ne peut ſe diſpenſer, ni par un cérémonial qu'on ne peut éviter, ni par des veilles pouſſées juſqu'au jour, ni par le déſa-

grément de remener quelque femme qui n'a pour elle que des titres & des années ; mais ce ſont des ſoupers qui réuniſſent la franchiſe & la gayeté, où le cœur s'épanouit ſans gêne, où l'eſprit ſe montre ſans prétention, où l'on n'a point de cour à faire, point d'intérêts à ménager. C'eſt alors qu'on goûte le plaiſir de la table, & qu'on peut s'écrier : *O noctes, cœnæque Deûm !* O nuits ! ô ſoupers des Dieux !

CHAPITRE XXXVII.

Des Cercles.

La curioſité conduiſit notre Philoſophe au milieu d'une brillante ſociété. Un ami le préſenta ſelon l'uſage. Il y avoit des femmes du bel air, des hommes de cour, des abbés poupins, des ſavants du jour.

On commença par le toiſer de la tête aux pieds, par ſe demander à l'oreille quel étoit cet inconnu, par dire qu'il ne ſe préſentoit pas avec élégance, que ſa friſure ne répondoit point à ſon viſage ; que ſon habit avoit trop d'ampleur, ſon maintien trop de monotonie. Il entendoit tous ces propos, ſi capables de déconcerter un étranger.

Cependant une prude à viſage triangulaire,

à l'œil malin, au ſourcil froncé, l'interrogea ſur ſon pays, mais d'une voix ſi baſſe, qu'il falloit deviner. Il dut apprendre à la compagnie d'où il venoit, où il alloit, où il logeoit, quand il partoit, comment il s'appelloit, & preſque l'endroit & l'heure où il mourroit.

Les interrogations & les réponſes épuiſées, il fut queſtion tout à la fois de brochures & de bals, de politique & de ſpectacles, de finances & de rubans, de la cour & de l'agriculture, des moines & des modes, d'un auteur célebre & d'un joli petit chien.

Les affaires de Ruſſie, de Pologne, de Turquie, paſſerent & repaſſerent comme les objets de la lanterne magique; ce ne fut qu'une ombre. Enſuite on épuiſa la ſcience des barometres. On donnoit pour nouvelle qu'il avoit plu tout le jour; on finit par parler de maladies. Une ducheſſe rappella toutes ſes migraines, un abbé tous ſes rhumes, un financier toutes ſes indigeſtions. Il y avoit là trois ou quatre petites-maîtreſſes qui faiſoient mine de vouloir s'évanouir, deſirant qu'on s'apperçût de leurs vapeurs & de leur ennui. On interrogea Lucidor, & l'on n'écoutoit point ſa réponſe. C'eſt aſſez la manie des grands. Le bon ſens qui ſe trouva là par hazard, voulut dire un mot, & on le perſiffla. Des plaiſanteries firent diſparoître les réflexions : & tout cela fut accompagné de quelques pirouettes & de quelques ris moqueurs.

C'étoit là cependant ce qu'on appelle beau monde, ce qui donne le ton, & ce qui affligeoit la Raiſon. Elle ſortit ſans être connue, comme on peut le préſumer, mais bien perſuadée que toutes les converſations de Paris ne reſſembloient ſûrement point à celle-là.

Lucidor ne ſe trompoit pas. Dès le lendemain il s'en convainquit. On l'introduiſit dans un hôtel où les matieres les plus graves furent très-bien diſcutées. On n'y parla qu'à propos; & il n'y eut ni perſifflage, ni pédanterie.

Un petit-maître arriva, exhalant des odeurs, faiſant des mines, ſe donnant des airs, & on le laiſſa s'étendre nonchalamment ſur un ſopha, careſſer ſes dentelles, admirer ſes bijoux, ſans y faire la plus légere attention.

„ Voilà comme nous corrigeons ces petits
„ meſſieurs, dit un ancien militaire à l'oreille
„ de Lucidor. Ils ne demanderoient pas mieux
„ que d'être agacés, mais nous les honorons
„ de la plus parfaite indifférence. Cela fait
„ qu'ils s'ennuient & qu'ils ne tardent point
„ à nous débarraſſer de leurs jolies perſonnes.
„ Si Paris abonde en hommes frivoles, il n'eſt
„ pas dénué de gens ſenſés. On y ſait mieux
„ qu'ailleurs évaluer la fatuité.

Une femme de la cour vint à l'appui, drappa les petits-maîtres, perſiffla les petites-maîtreſſes, ſe moqua de leurs façons, & fit voir par ſes manieres auſſi unies que ſa con-

verſation, que le bon ſens eſt de tous les états, & que ceux qui ſe glorifient de n'en point avoir, ſont des perſonnages médiocres qui ne donnent pas toujours le ton, comme ils oſent s'en vanter.

Lucidor ſortit enchanté, ſe promettant bien de cultiver une pareille ſociété; mais il eut peine à contenir ſon indignation, quand on l'informa que des hommes avoient des toilettes comme des femmes; qu'ils concentroient leur ame dans la ſphere des chiffons; que la moitié de leur vie ſe paſſoit à voir des ſelliers, des verniſſeurs, des parfumeurs, des bijoutiers; à chercher un crédit qui ruine les marchands, à ſe procurer tout l'attirail du luxe, à acheter des ridicules, à étudier le rôle d'impertinent.

Le temps eſt un bien que preſque tous les hommes mettent à fond perdu.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Promenades publiques.

LUCIDOR ne pouvoit être indifférent à l'égard des récréations qui renouvellent l'eſprit & qui entretiennent la ſanté. Ce fut un plaiſir pour lui de voir tous les âges & toutes les conditions ſe répandre dans ces ſuper-

bes jardins, où la nature, à l'aide de l'art, s'épanouit avec délectation; mais ce fut en même temps un triſte ſujet de réflexions, quand il apprit que parmi tant de perſonnes qui ſe rendent aux promenades dans les équipages les plus élégants, il y en a qui ne doivent cette faſtueuſe commodité qu'à l'aſtuce, qu'à l'uſure, qu'à des monopoles, qu'à des malverſations. La probité pour bien des gens, eſt un être de raiſon.

Lucidor eut ſans doute mieux aimé qu'il n'y eût dans Paris ni fiacres, ni carroſſes, & que pour la ſatisfaction de ſoixante mille perſonnes, on n'en vexât pas huit cents mille; mais c'eſt ici le cas de dire, *qu'il faut laiſſer aller le monde comme il va.*

Que de paroles, s'écria-t-il, en entendant ce bourdonnement qui remplit les Thuileries, ſans qu'il y en ait peut-être une ſeule pour la Raiſon! Les uns parlent de leurs plaiſirs, les autres de leurs affaires; ceux-ci racontent leurs aventures, ceux-là leurs projets; & perſonne ne cherche le vrai bonheur.

Il obſerva que le Palais royal étoit la promenade des élégants; le Luxembourg, celle des ſongeurs; les Thuileries, celle de tout le monde; & que dans un jardin ſi magnifique, on n'y multiplioit point aſſez les arbuſtes & les fleurs. Mais pour faire ſes obſervations, il fut ſouvent coudoyé par le vice & par la fatuité.

Il crut s'appercevoir que parmi les prome-

neurs les plus brillants, il y en avoit quantité dont le ſouper ſe remettoit au lendemain, & qui devoient au public leur exiſtence & leur ajuſtement.

Une pluie ſurvint, & chacun diſparut avec la rapidité d'un éclair, ſans ſavoir où ſe gîter. Tel eſt l'inconvénient des promenades, où l'on ne trouve point de couvert. Il jugea qu'une gallerie en arcades, le long de la terraſſe des Feuillants, ſeroit un édifice néceſſaire.

Les Boulevards, qu'il vit remplis, le perſuaderent qu'on ne pouvoit trop multiplier les promenades chez la ſeule nation qui en fait uſage; car les Anglois courent, les Allemands marchent, les Italiens ſe font traîner, mais les François ſe promenent, ſi l'on entend par cet exercice le plaiſir de s'épanouir & de converſer.

Il crut devoir jetter un coup d'œil ſur les Guinguettes. Les divertiſſements du peuple affectent une ame patriotique. D'ailleurs, l'artiſan même ſe réjouit à Paris avec une certaine honnêteté. On le trouve dans ſes parties de plaiſir ſupérieur aux bourgeois même de Londres & d'Amſterdam. C'eſt la ſuite d'une heureuſe éducation qui influe ſur tous les états, & d'une gaieté naturelle aux François, qui leur donne un air toujours riant. Toute nation qui rit eſt ſociable.

CHAPITRE XXXIX.

Des Spectacles.

Il falloit au moins donner un coup d'œil à ce qui peint les mœurs d'une nation, à ce qui fait l'entretien de tous les élégants.

Notre philoſophe parut donc à la comédie Françoiſe. On donnoit Zaïre. Il y applaudit, ainſi que tous les ſpectateurs; mais il eut deſiré que les acteurs, quoique maîtres dans l'art de déclamer, euſſent moins ſanglotté. Il lui ſembla qu'on outroit les ſoupirs, & qu'on ne rendoit les endroits les plus touchants qu'en faiſant des efforts extraordinaires de poitrine & de goſier. Il faut copier la nature, & ne jamais l'exagérer. On la rend mal par des hoquets.

La petite piece lui fit regretter l'inimitable Moliere. Les comédies ne ſont plus comiques. Dans la crainte de donner des farces, on ne donne que du larmoyant & du ſec, & l'on veut toujours finir par un mariage, comme s'il n'y avoit pas mille autres dénouements, & comme ſi l'on ne devoit pas être ennuyé d'une pareille finale.

La comédie Italienne l'auroit amuſé, ſans ce mêlange d'idiômes qui la rend ridicule.

L'arlequin l'affecta comme un perfonnage néceffaire fur un théâtre, imaginé pour faire rire. Auffi eft-ce un rôle qui plaira toujours aux hommes qui travaillent & qui ont befoin de fe délaffer. Les récréations burlefques font toujours celles de préférence qui réjouiffent les philofophes. On ne quitte pas des matieres férieufes pour s'appliquer. Il ne goûta point toutes ces ariettes calquées fur l'Italien, la langue Françoife n'étant nullement propre à recevoir cet agrément.

Quant à l'opéra, il y eut des chofes qui lui plurent, d'autres qui le choquerent. Cela devoit être à l'égard d'un fpectacle auffi compliqué; mais il n'apperçut qu'avec peine ce groupe de filles entretenues, qui par le ridicule éclat de leurs diamants & de leurs habits, effacent les femmes mêmes de qualité.

Les falles de fpectacles lui parurent n'avoir de proportion ni avec l'immenfité de Paris, ni avec l'élégance des Parifiens. Les plus petites villes d'Italie ont des théâtres qui furpaffent celui même de l'opéra; & il n'y a point de parterre où l'on ne foit affis. Il faut être grandement amateur du fpectacle, ou bien défœuvré, pour refter trois heures debout, preffant les autres, & en étant preffé.

Loin de blâmer tous ces différents jeux que l'induftrie créa, il les trouva fagement imaginés. Il eft de l'intérêt d'un gouvernement d'autorifer les divertiffements qui amufent le

public, dès qu'il n'y a rien contre les mœurs & contre les loix. On ſeroit plus judicieux ſi l'on ne confondoit pas la raiſon avec l'humeur. Ce n'eſt pas le goût particulier qui doit décider des plaiſirs, mais celui de la nation.

CHAPITRE XL.

Des Cafés.

LUCIDOR, ami de l'utile, comme il eſt l'ennemi du ſuperflu, avoit approuvé l'établiſſement des cafés dès l'inſtant même qu'on les inſtitua. Ce ſont des *rendez-vous* néceſſaires dans une ville telle que Paris. Mais un jour qu'il s'y préſenta, il fut vraiment ſurpris d'y trouver l'aſſemblage le plus bizarre & le plus bruyant.

C'étoit un joueur ſortant d'un tripot, maudiſſant la fortune, & cherchant à la racrocher; un nouvelliſte, débitant du ton le plus aſſuré des invraiſemblances & des inepties; un tapageur à l'œil ſoldateſque & menaçant; un frondeur fâché contre le ſiecle, contre la nation, contre le genre-humain, contre lui-même; un paraſite rempli des fumées d'un ſomptueux dîner; un famélique à l'affut d'une bavaroiſe ou d'une taſſe de café; un élégant

ravi de ſe trouver enchaſſé dans un bel habit que le crédit venoit de payer; un libertin, ennemi de la religion & de tous ceux qui en ont; un auteur plein de lui-même, parcourant des tablettes d'un air affecté; un babillard impitoyable, ridiculiſant des ouvrages qu'il n'avoit point lus; un faiſeur d'affaires, imaginant des moyens de tromper; un épouſeur déterminé cherchant quelque veuve opulente à deſſein de la ruiner; un aventurier ſe donnant des airs, des titres, des noms, afin de mieux eſcroquer; un liſeur de brochures obſcenes, dédaignant tous les bons livres & tous les bons écrivains; un oiſif ſans autre travail que celui d'ennuyer; un conteur de fleurettes à la maîtreſſe du lieu, pour en obtenir un crédit aſſuré; un adorateur paſſionné des comédiennes & des comédies, ne connoiſſant dans le monde que ce double objet; un raconteur infatigable des hiſtoriettes du vieux temps; un chicaneur, ne parlant que de rapporteurs & de procès.

La belle collection pour intéreſſer la Raiſon! Elle s'aviſa de dire un mot, & l'on s'imagina qu'elle parloit Arabe ou Chinois; mais le lendemain notre philoſophe fut bien dédommagé. Curieux de revoir le même café, il ne rencontra que des perſonnes honnêtes & fort éclairées. Le nuage s'étoit diſſipé.

Le hazard dans Paris raſſemble d'un moment à l'autre des gens eſtimables & des gens

décriés : c'eſt l'hiſtoire du temps, qui tantôt eſt ſerein, & tantôt orageux, & que le ſage ſupporte ſans murmurer.

Il lui ſembla que les eccléſiaſtiques & les religieux n'allant point au café, on pourroit établir pour leur uſage quelques endroits décents où ils puſſent ſe rafraîchir & ſe repoſer. Il y auroit des livres pour les liſeurs, & ces lieux prendroient le nom de Bibliotheques ou de Librairies, afin que tout ſe paſſât convenablement. La Raiſon ne fut jamais ennemie d'un délaſſement honnête ; elle conſerve un juſte milieu entre le rigoriſme & le relâchement.

CHAPITRE XLI.

Des Modes.

ETRE à Paris ſans voir des modes, c'eſt exactement ſe fermer les yeux. Les places, les rues, les boutiques, les équipages, les habillements, les perſonnes, tout ne préſente que cela. Le Pariſien eſt tellement fanatique de la nouveauté, que la religion même ne déplaît à certains étourdis, que parce qu'elle eſt trop ancienne.

Un habit de quinze jours paſſe pour très-vieux parmi les gens du bel air. Ils veulent

des étoffes neuves, des brochures naiſſantes, des ſyſtêmes modernes, des amis du jour.

Lorſqu'une mode commence à éclorre, la capitale en raffole, & perſonne n'oſe ſe montrer s'il n'eſt décoré de la nouvelle parure.

„ Vous pouvez juger de notre amour pour „ les modes, (écrivoit une Pariſienne à une „ Hollandoiſe, dans une lettre qui mérite d'ê- „ tre rapportée) par nos friſures à la grec- „ que. N'importe qu'il ſoit ridicule d'avoir „ la tête ſurmontée d'un clocher, on s'obſ- „ tine à chérir cet ajuſtement, parce que c'eſt „ la mode. Les hommes parmi nous conſer- „ vent opiniâtrément leurs petits chapeaux, „ quoiqu'ils annoncent une tête éventée, parce „ que c'eſt la mode. Ils s'expoſent à gagner „ des fluxions de poitrine plutôt que de dé- „ ranger leur friſure, parce que c'eſt la mo- „ de. Ils ſe placent indécemment devant une „ cheminée, & empêchent toute une compa- „ gnie de ſe chauffer, parce que c'eſt la mo- „ de. Ils condamnent pour un rien, & l'on „ n'eſt rien à leurs yeux ſi l'on n'a les fanfre- „ luches & les colifichets du jour, parce que „ c'eſt la mode.

„ Nos petits-maîtres chargés par état de „ faire valoir cette marchandiſe, s'acquittent „ au mieux de leur emploi. Chamarrés d'une „ mode éphémere, ils courent tous les ſpec- „ tacles & toutes les aſſemblées.

„ C'eſt à qui paroîtra le premier avec une

„ parure toute neuve ; & choſe merveilleuſe, „ l'hiſtorique même entre dans nos modes, „ car on les invente à l'occaſion de quelqu'é„ vénement.

„ Rien de plus joliment imaginé que de „ porter une époque ſur ſa tête, ou ſur ſes „ habits. Ainſi des coëffures à la Port-Mahon „ atteſtoient la priſe de cette ville. Nous en „ aurons ſans doute inceſſamment qui déſigne„ ront la guerre des Ruſſes avec les Turcs, & „ vraiſemblablement on leur donnera la forme „ du croiſſant ou du turban.

„ Il n'y a que les modes qui donnent un „ air brillant à notre rue S. Honoré, rue ſi „ ſémillante, qu'on peut dire que Paris n'exiſte „ que dans ce quartier-là. C'eſt là que l'in„ duſtrie imagine des précieuſes bagatelles, „ que le luxe rend néceſſaires, & que des eſ„ ſains de petits-maîtres, mâles & femelles, ſe „ répandent par pelottons pour apprendre au „ moins les noms de tous les colifichets nou„ veaux nés. C'eſt le moyen d'acquérir de la „ célébrité.

„ On ſe fait ici des jargons à la mode „ comme des habits. L'élégance conſiſte à „ ſaiſir des mots neufs, & à les amener à tous „ propos. La mode a mille fois plus enfanté „ de livres que la Raiſon. Nos quais, nos „ paſſages, nos boutiques ſe tapiſſent chaque „ jour de brochures toutes récentes. On les „ achete ſur le titre, pourvu qu'il ſoit nou-

„ veau, & l'on en pare ſa toilette ou ſa che-
„ minée, juſqu'au lendemain, qu'un ouvrage
„ encore plus frais, fait oublier ceux de la
„ veille.

„ Cette révolution de modes remplit la vie
„ d'événements. Quoique ſeulement âgée de
„ vingt-trois ans, j'en ai vécu plus de ſoi-
„ xante par tout ce que j'ai déja vu, & par
„ tout ce que j'ai eſſayé. Il n'y a point de
„ flux & reflux comme les nouveautés. Des
„ milliers d'aiguilles, de ciſeaux, de pin-
„ ceaux, ſont toujours en l'air pour créer
„ quelque choſe d'élégant. D'ailleurs une
„ choſe fût-elle laide à faire peur, une jolie
„ marchande de modes ſait perſuader qu'elle
„ eſt raviſſante. Rien de plus propre à faſci-
„ ner les yeux, que ſes graces & ſon caquet.

„ Mais ce qui vous ſurprendroit, c'eſt qu'il
„ y a des originaux qui n'ont d'autre mérite
„ qu'une pitoyable ſingularité, & dont on
„ fait tout-à-coup des perſonnages à la mo-
„ de. On les cite, on les affiche, on en raf-
„ ſole, & c'eſt une fête quand on peut les
„ avoir pour un ſouper.

„ J'en fus une fois la dupe. J'étois toute
„ oreille & toute œil pour admirer un de ces
„ hommes du jour; je l'avois invité avec la
„ plus excellente compagnie, & je ne vis &
„ n'entendis qu'un fou. La renommée le pro-
„ menoit chez tous les grands, & le mérite
„ n'étoit jamais de la partie.

„ Nous voilà, madame, & certainement
„ cela ne reſſemble point à la Hollande, vo-
„ tre chere patrie. Le bel eſprit fait ſouvent
„ ici taire le bon ſens, mais c'eſt la mode,
„ & il faut applaudir. La mienne ſera tou-
„ jours de vous admirer, & de vous dire
„ de ce ton avoué par le cœur, qu'on ne
„ peut être plus tendrement, votre affection-
„ née, &c.

Cette lettre plut beaucoup à Lucidor, il en profita pour aller prendre les modes ſur le fait chez ceux-mêmes qui les imaginent; & après en avoir plaiſanté, il jugea que ces modes ſi ridicules en apparence, l'étoient beaucoup plus pour l'étranger, qui les paie fort cher, que pour le Pariſien, qui en fait une branche de commerce.

CHAPITRE XLII.

Du Jeu.

JOUER pour ſe délaſſer, rien de plus naturel; jouer pour étudier, rien de plus bizarre.

On ne ceſſa d'offrir des cartes à l'inconnu, & ſouvent il les accepta; la Raiſon n'eſt point farouche, elle ſe prête volontiers à la ſociété, mais elle aime des récréations qui ne durent

pas autant qu'une demi-journée, & qui ne mettent point l'eſprit à la gêne.

L'idée du jeu dans tous les pays du monde, n'emporta jamais avec ſoi l'idée de quatre perſonnes gravement raſſemblées autour d'un tapis, n'oſant ni rire, ni parler.

Il n'y a que des gens qui végetent qui puiſſent s'accommoder d'un jeu trop ſérieux. Il faut d'autres délaſſements à ceux qui font des dépenſes d'eſprit, ou bien c'eſt l'amour du gain qui les captive.

C'eſt encore un autre ridicule que celui de s'eſcrimer tout le jour pour accrocher quelqu'argent. Celui qu'on perd incommode, celui qu'on gagne ne profite point. On ſe donne alors des ſuperfluités auxquelles on ne penſoit pas. Mais la mode a prévalu, & Lucidor eut beau faire ſes repréſentations, on ne ſuivit point ſes avis. Il penſa même ſe brouiller avec quelques vieilles douairieres.

Si du moins on abrégeoit les parties, ou ſi l'on interrompoit ſon jeu pour profiter de la converſation d'une perſonne éclairée, ou pour écouter quelque nouvelle importante; mais quelque mérite qu'on puiſſe avoir, quelqu'événement qu'on ait à raconter, on paſſe aux yeux des joueurs pour un perſonnage très-incommode ſitôt qu'on les diſtrait. Le temps ne leur ſemble précieux qu'au moment qu'ils le perdent, & la mort même d'un parent ou d'un ami, ne peut les arracher au jeu. Ils ſe

contentent de dire, cela eſt bien triſte, & ils continuent.

Lucidor remarqua à ce ſujet qu'on n'étoit plus ſenſible comme autrefois à la perte des ſiens, de ſorte que la mode influoit ſur les mœurs comme ſur les habits. Si les larmes ne rappellent pas un mort à la vie, elles honorent au moins l'humanité.

CHAPITRE XLIII.

Des Auteurs.

Le mérite de Lucidor ne tarda point à s'annoncer, & quoiqu'on ne le connût point pour être la Raiſon, on le conſidéroit comme l'homme du monde le plus raiſonnable.

Les auteurs en conſéquence ſe ſuccéderent à deſſein de le pénétrer, mais il y en eut au moins les deux tiers dont il n'avoit jamais entendu parler. Il fut tout étonné d'apprendre qu'ils écrivoient, & que leurs ouvrages trouvoient des prôneurs.

Un auteur de bonne foi lui fit à cette occaſion ſon hiſtoire. " J'étois, raconta-t-il, pe-
„ tit-maître de mon métier, ſans autre talent
„ que celui de bavarder à tort & à travers ſur
„ la ſociété, ſur la patrie, ſur la littérature,
„ ſur la religion même, lorſqu'une femme à

„ la mode m'aſſura qu'en faiſant imprimer les „ écarts de ma langue, je deviendrois un écri- „ vain important. Je n'en croyois rien, quoi- „ que j'euſſe la frivolité du ſiecle pour cau- „ tion, & par la ſuite je fus moi-même tout „ étonné de ce qu'on me liſoit avec enthou- „ ſiaſme. Il eſt vrai que la femme en queſtion „ me procura des prôneurs. Sans cela les meil- „ leurs ouvrages riſquent d'être perſifflés, ou „ du moins très-peu connus.

„ J'eus à la fin ſcrupule de duper mes lec- „ teurs, en leur donnant des paradoxes pour „ les plus grandes vérités, des railleries pour „ des raiſonnements, des préventions pour „ des jugements irréfragables, car je me pique „ d'avoir de la probité. Il me ſembla qu'en „ effaçant un ouvrage ſolide par une bro- „ chure extravagante, j'outrageois indigne- „ ment la raiſon & la bonne foi.

„ Mon ſtyle faiſoit illuſion ; à l'aide de „ quelques phraſes ſémillantes & de quelques „ mots nouveaux, on a la multitude pour ſoi. „ Rien de plus facile que d'éblouir des eſprits „ ſuperficiels. Ils s'eſcrimoient pour me faire „ valoir, charmés de trouver dans mes écrits „ une morale aſſortie à leurs deſirs.

„ Ce qui me déſole, c'eſt que j'ai beau „ leur dire moi-même que mes ouvrages ſont „ pitoyables, on n'en veut rien croire. Une „ premiere impreſſion s'efface difficilement.

„ Quant à tous ces ouvrages philoſophi-

„ ques où il n'y a point de philoſophie, je
„ les faiſois auſſi facilement qu'un Roman;
„ & voilà tout le ſecret du charlataniſme.
„ On débite des rêves qu'on aſſure être des
„ découvertes toutes neuves, & l'on couvre
„ de ridicules ceux qu'on a intérêt de ra-
„ baiſſer. L'imagination s'échauffe, la plume
„ court, & un ouvrage ſe trouve fini ſans
„ qu'on ſache même comment on l'a com-
„ mencé.

Lucidor pour toute réponſe, ſe contenta de lui demander s'il n'y avoit point de tribunal établi par les académies, où l'on fût obligé de donner des preuves de ſon ſavoir, avant de pouvoir exercer la profeſſion d'auteur. Les candidats feroient une épreuve, ſur laquelle on prononceroit s'ils ſont en état d'écrire, & le public par ce moyen ne ſeroit point accablé de mauvais ouvrages. Il ne ſuffiroit pas d'avoir du ſtyle pour avoir droit de faire imprimer, ce n'eſt qu'un vernis qui ſouvent éblouit les ignorants, mais il faudroit des connoiſſances acquiſes, & ſur-tout un goût décidé pour le vrai; ſans vérité il n'y a ni éloquence ni beauté.

Ceux qui oſeroient ſe mettre ſur les rangs ſans avoir fait leurs preuves, ſeroient pourſuivis comme contrebandiers. Le libertinage d'eſprit doit être réprimé. C'eſt une mauvaiſe politique que de laiſſer circuler dans le public des livres, dont les principes ſont faux ou licencieux.

On fit voir à notre philoſophe des ſavants ſelon ſon goût, quelques poëtes diſtingués, quatre ou cinq femmes célebres, beaucoup d'artiſtes, des plagiaires ſans fin ; & lorſqu'on lui préſenta le catalogue des auteurs vivants, qui ſe montent à plus de deux mille, il prit une plume, il les repaſſa tous, & il en raya quinze cents. Cette opération ne fut point l'ouvrage du caprice, la Raiſon ne fait rien au hazard.

Il vit avec peine qu'il falloit des recommandations pour faire inſérer des articles dans les journaux, & que trop ſouvent il ſuffiſoit qu'un auteur, ou même ſon libraire, ne fût point du goût du journaliſte, pour qu'un bon ouvrage fût décrié.

Il s'apperçut que quelques ſophiſtes jouoient le grand rôle, & que ceux qui s'appliquoient à revendiquer les droits de la vérité, n'attrapoient que du mépris ou des ridicules ; la mode vouloit qu'ils euſſent tort.

CHAPITRE XLIV.

Des Livres nouveaux.

Il ſe renferma pendant quelques jours pour parcourir avec attention les ouvrages modernes les plus accrédités ; il jugea très-ſainement des uns & des autres, comme on peut

le préſumer, ſans être ébloui par le brillant qui en fait la ſubſtance. Il trouva même qu'excepté le Dictionnaire de l'Encyclopédie, l'Eſprit des Loix, l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon, l'Hiſtoire du Bas-Empire par M. Le Beau, & cinq ou ſix autres ouvrages reſpectivement diſtingués à certains égards, on mettoit trop d'eſprit dans les livres, on épigrammatiſoit trop le ſtyle, on ſubtiliſoit trop les penſées, & l'on n'étoit point aſſez naturel. Il faut que les phraſes viennent d'elles-mêmes trouver un auteur, & qu'il ne paroiſſe point les chercher. *Un écrivain qui ſe bat les flancs pour faire de l'eſprit, ne mérite pas d'écrire*, diſoit Monteſquieu. D'ailleurs la plupart des brochures à la mode forment une confédération contre la religion & contre les mœurs, & en cela elles outragent la Raiſon ſous prétexte de la venger. Dans les unes le ſublime contraſte avec le trivial, dans les autres le riſible ſe trouve à côté du larmoyant; celles-ci n'ont de mérite qu'un titre ſingulier; celles-là que le nom d'un auteur à la mode. C'eſt ce que Lucidor obſerva; mais il fut ſurtout très-étonné de voir une multitude de livres répandus de tous côtés, auxquels il n'eut pas la moindre part, & dont il ignoroit juſqu'au nom.

Il ne voulut cependant pas juger des François par tous ces ouvrages. " Je ſerois obli„ gé, dit-il, de les regarder comme les hom-

„ mes les plus frivoles & les plus licencieux.
„ J'aime mieux me perſuader que ce ſont des
„ débauches d'eſprit que la nation déſavoue;
„ & je le préſume d'autant plus volontiers,
„ que la plupart de ces brochures ont été
„ flétries par des tribunaux, n'ont pu s'im-
„ primer que clandeſtinement; & que ceux
„ qui en ſont les auteurs, ne paſſent que pour
„ des barbouilleurs de papier, ou pour des
„ ſophiſtes atrabilaires.

La vérité ne perd jamais ſes droits. On peut la cacher, mais non l'étouffer : c'eſt ce que Lucidor dit ſouvent à ceux qui l'écouterent.

Il s'apperçut que les uns prenant parti pour la vérité, les autres pour des paradoxes, il étoit impoſſible d'écrire aujourd'hui d'une maniere qui plût à tout le monde; & qu'en conſéquence de la préoccupation des eſprits, il n'y avoit rien de plus équivoque que le jugement qu'on portoit de certains auteurs, & qu'il falloit attendre ſur leur compte celui de la poſtérité. Son tribunal eſt infaillible.

Les libraires qu'il viſita lui montrerent bien des miſeres produites par le libertinage & par la frivolité; mais comme lui dit un d'entr'eux, nous ſerions de très-minces profits, ſi nous ne débitions que des livres hiſtoriques ou moraux. Tous les jeunes gens liſent, & preſque tous ne veulent que des brochures ſémillantes, dont la futilité ſoit la baſe.

Il faut chaque jour dans Paris une produc-

tion toute nouvelle; les liſeurs murmurent ou languiſſent s'ils n'ont du neuf.

Les meilleurs ouvrages du ſiecle dernier étoient couverts de poudre, & répandoient une odeur de bouquin. L'amour de la nouveauté les faiſoit paſſer pour médiocres. Tel eſt le goût dans un ſiecle frivole.

CHAPITRE XLV.

Des diſputes littéraires.

QUAND Lucidor apprit que des auteurs deſtinés par état à éclairer le ſiecle & la nation, ſe déchiroient impitoyablement, il s'écria : *Plût au Ciel qu'ils n'euſſent jamais écrit.*

Il voulut ſe faire lire le ſujet de leurs querelles, & la maniere dont ils diſputoient, & dès la premiere page il arrêta le lecteur, hauſſa les épaules, & ſe tut.

Lorſqu'on oſa lui parler d'un nommé Ch.... *condamné aux galeres par arrêt de la cour ſouveraine de Nancy, à titre de faiſeur de libelles*, & mort en Hollande très-à-propos pour eſquiver le dernier ſupplice que ſes calomnies atroces alloient lui faire ſubir, il répondit : *Je ſuis bien étonné de ce que le nom d'un homme auſſi décrié peut encore être*

prononcé; il a honoré tous ceux dont il a mal parlé. Quand on n'a pour ennemis que des perſonnages condamnés aux galeres ou au gibet, on doit s'en glorifier.

Ainſi parloit le chancelier Bacon. La ſatyre des coquins, diſoit-il, *eſt une véritable illuſtration.*

Il eſt vrai que ſi les libelles ſont l'aliment des étourdis & des ſots, ils paſſent aux yeux des gens ſenſés pour la honte de l'humanité. *On n'y doit jamais répondre*, ſelon Monteſquieu; *un libelle étant de toutes les choſes, celles qu'on doit le plus mépriſer.*

CHAPITRE XLVI.

Du bel eſprit.

C'ÉTOIT vraiment l'antagoniſte de Lucidor, que ce bel eſprit qui crée des expériences, qui tamiſe des penſées, qui perſiffle le bon ſens, qui ridiculiſe la vérité : néanmoins il voulut l'entendre diſcourir. Paris eſt ſon centre. Il s'y fait écouter comme l'oracle du jour, par cette multitude d'êtres ſuperficiels dont la frivolité eſt la bouſſole, le déſordre la loi, & qu'on rencontre de toutes parts.

Il n'y a perſonne qui n'eût payé ſa place

pour voir la Raiſon dans un coin gardant l'*incognitò*, tandis que le bel eſprit donnoit l'eſſor à ſes brillantes chimeres.

Il eſt le pere des paradoxes, des mots nouveaux, des idées bizarres, de preſque toutes les pieces fugitives; & pour comble d'honneur, ſouvent il efface le ſavoir & le mérite.

Tout perſonnage à la mode s'applique à le faire valoir. On lui érige des trophées ſur des enfilades de phraſes qui ne diſent rien, ſur les déciſions les plus bizarres & les plus hazardées. Il ſe nourrit de merveilleuſes brochures, de ſyſtêmes éblouiſſants; & il n'eſt point de joli ſouper où il ne faſſe ſa partie. On le promene aux ſpectacles; on le conduit aux toilettes; on le met d'un tiers dans un tête à tête avec une maîtreſſe affichée; on le pare des modes les plus nouvelles, des habits les plus frais; on le faufile avec ce qu'il y a de plus grand; on le fait entrer dans les converſations les plus ſérieuſes, dans les ouvrages mêmes les plus impoſants; on l'établit juge des livres & des auteurs.

Lucidor à la fin eut quelques priſes avec lui, mais ſans diſpute & ſans aigreur. La Raiſon fut toujours modeſte; c'eſt ce qui enhardit un jour le plus zélé partiſan du bel eſprit à élever la voix. « Il n'y a, dit-il à Lucidor, qu'il ne connoiſſoit pas, « que la réflexion „ qui nous tue. Le bonheur conſiſte à tout „ effleurer & à ne rien approfondir. Depuis

„ qu'on ne s'attache qu'à des ſuperficies, le
„ goût s'épure, la volupté ſe raffine, la liberté
„ de penſer gagne du terrein.

„ Nos peres n'eurent que de la raiſon, &
„ ils ne furent pas moins ennuyeux que go-
„ thiques. Leurs livres & leurs entretiens an-
„ nonçoient des pédants. On hazarde aujour-
„ d'hui ce qui plaît, & l'on eſt ſûr d'être
„ écouté.

„ J'aime un ouvrage qu'on compoſe dans
„ une journée, & qu'on lit dans une heure.
„ Nous devons à quelques auteurs élégants
„ l'avantage de nous avoir débarraſſé des rai-
„ ſonnements qui ne font qu'épaiſſir l'eſprit.

„ Les vapeurs me ſaiſiſſent, dès que je ren-
„ contre ces hommes de bon ſens qui ne par-
„ lent qu'avec meſure, & qui ont toujours
„ l'air de repréſenter. L'eſprit n'eſt agréable
„ qu'autant qu'il eſt ſémillant; alors on plaît
„ aux femmes ; on ſe fait rechercher des
„ grands; on devient l'homme du jour.

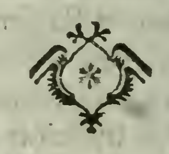
„ En ce cas, monſieur, lui repliqua Luci-
„ dor, j'aurai eu le malheur de vous faire
„ bâiller; mais je ſerois mal avec moi-même,
„ ſi j'étois mal avec la Raiſon. Je trouve qu'il
„ n'y a qu'elle qui éleve l'homme & qui puiſſe
„ même l'amuſer; on s'étourdit quand on ne
„ l'écoute pas. La ſituation d'un être raiſon-
„ nable eſt ſans doute de l'entendre; autre-
„ ment la nature s'eſt trompée, & nous ne
„ ſommes point ce que nous devrions être.

„ C'eſt dommage, avec les principes que
„ vous avez, que vous ne ſoyez pas né pa-
„ pillon, vous voltigeriez autour des fleurs,
„ vous badineriez légérement, vous auriez des
„ ailes brillantes, & ſur-tout le précieux avan-
„ tage de ne point penſer; car il me paroît
„ que c'eſt préciſément la penſée qui vous
„ incommode, ainſi que tous ceux qui ſont
„ de votre avis. Il eſt glorieux pour la Raiſon,
„ de ce qu'on ſe rapproche des animaux lorſ-
„ qu'on ne l'écoute pas.

„ L'eſprit dénué de bon ſens ceſſe d'être
„ un bien, & même devient un mal. Il eſt
„ un éclair qui allume l'orage, & qui ne pro-
„ duit que de funeſtes effets. Que de livres
„ qu'il a mis au jour, & qui n'ont amené que
„ du trouble & des ténebres!

„ La Raiſon ſait badiner à propos & ſe
„ faire des paſſe-temps agréables, mais ce
„ n'eſt que lorſqu'elle a travaillé & réfléchi;
„ elle ne ſe divertit que par beſoin.

Ici le petit-maître frédonna une nouvelle ariette, raccommoda ſes dentelles, & diſparut.



CHAPITRE XLVII.

Des Petits-Maîtres.

LUCIDOR entendoit ſi ſouvent parler de petits-maîtres, & il en rencontroit ſi ſouvent, qu'il voulut enfin ſavoir s'ils formoient une république, s'ils avoient des loix, ou s'ils étoient ſimplement des êtres découſus qui ſe répandoient à tort & à travers dans les ſociétés, pour les réjouir ou pour les ennuyer.

Bientôt il s'apperçut que les modes étoient un centre pour ces meſſieurs; qu'ils avoient auſſi quelques mots de ralliement, mais qu'ils n'exiſtoient point en corps; qu'ils ne ſe connoiſſoient même pas, & que chacun avoit droit d'arranger ſes plaiſirs, ſes coteries, comme bon lui ſembloit.

Ce qu'on auroit peine à croire, ſi lui-même ne l'avoit dit, c'eſt qu'il en rencontra de très-aimables; mais il falloit en voir une centaine pour en trouver trois ou quatre qui fuſſent intéreſſants. Les uns n'avoient pour tout mérite que des airs impertinents, les autres qu'un langage de fatuité; ceux-ci ne ſavoient qu'exhaler des odeurs, ceux-là que faire parade d'un bouquet ou montrer de belles dents; & il n'y avoit que le très-petit nombre qui eut le talent de plaire & d'amuſer.

L'étourderie jointe à la frivolité, fait au moins les trois quarts des petits-maîtres qui voltigent dans Paris, sans compter ceux qui voulant imiter de bons originaux, deviennent de très-mauvaises copies. Il faut des connoissances, de l'esprit, des manieres, pour former un petit-maître agréable, quoiqu'il soit beaucoup mieux d'être uni. Le naturel a toujours l'avantage sur tout ce qui est forcé; & si les jeunes gens vouloient réellement plaire, on ne les verroit pas se mettre en fraix pour faire des rôles singuliers; mais c'est la futilité même de bien des François de vingt-deux ou vingt-trois ans : au-lieu qu'à cet âge on est déja mûr en Angleterre, en Allemagne, & même en Italie, malgré la chaleur du climat. Aussi les petits-maîtres y sont-ils assez rares; on y veut du savoir, & non du bel esprit; du maintien, & non des airs; des pensées, & non des tons.

CHAPITRE XLVIII.

Des Conversations.

LUCIDOR remarqua dans les conversations de Paris ce qui se rencontre dans les entretiens de tous les pays, des gens qui affichent l'esprit, & qui n'en ont point; d'autres qui en ont, & qui ne l'affichent pas.

Cependant il regrettoit les converſations d'Italie, & il faut avouer qu'elles ſont pitoreſques. Tout y fait tableau; on y rend les choſes intéreſſantes en les diverſifiant par des réflexions, par des récits, en y mêlant les plus vives comparaiſons.

Les Pariſiens en général n'ont point aſſez de patience pour ſoutenir des entretiens trop ſérieux, mais ils ſavent donner du corps & des graces aux plus petits riens, & mettre l'eſprit à contribution pour dire les plus jolies choſes.

Le peuple même converſe à Paris d'une maniere intéreſſante : il s'occupe de la nouvelle du jour, il ſe plaît à diſcourir ſur ce qu'on agite dans les différents Tribunaux; auſſi a-t-on beaucoup de peine à perſuader aux Pariſiens qu'il y a des ſociétés agréables dans les pays étrangers. Mais ce que Lucidor ne pouvoit comprendre, c'eſt que la jeuneſſe Françoiſe, & ſur-tout parmi les Officiers, répétât continuellement les mêmes choſes ſur l'article de la galanterie, ſans jamais s'en laſſer. Le ſoir, le matin, toujours des équivoques.

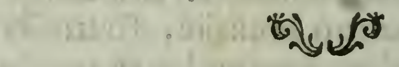
Ce n'eſt pas une petite choſe que de ſavoir bien converſer, c'eſt-à-dire, de paſſer d'un ſujet à un autre ſans contraſte & ſans contrariété; de raconter ſans prolixité, d'intéreſſer ſans deſſein, de plaire ſans paroître en avoir le deſir, de ne point diſputer, de ne jamais équivoquer, & ſur-tout de ne point trop parler,

& parce que cela humilie les autres, & parce que cela devient ennuyeux.

Il y a des perſonnes que leur place oblige d'avoir des converſations vraiment inſipides. C'eſt toujours chez elles l'hiſtoire de la pluie & du beau temps, à moins que leur eſprit orné ne leur fourniſſe les moyens de diſcourir ſur les ſciences & ſur les arts; mais la ſcience ſe trouve rarement jointe à la grandeur; & lorſque cela arrive, c'eſt preſque toujours une addition qui double l'orgueil.

Lucidor trouva ſouvent des femmes du bel air qui parloient tout le jour ſans rien dire, & qui faiſoient des diſſertations d'une heure ſur les plus petites minuties; mais il fut auſſi ſouvent dédommagé de ce contretemps par des converſations où le ſexe même brilloit avec le plus grand avantage, & où le ſavoir & l'eſprit ſe rencontroient le plus heureuſement. Paris eſt un monde où l'on trouve ce qu'il y a mieux en tout genre, quand on ſait choiſir.

Bien des grands l'inviterent comme un objet de curioſité; mais pour ne pas les trouver trop petits, il s'abſtint de les voir. L'indépendance eſt une ſouveraineté qui plaît à la raiſon; elle ne fait ſa cour qu'à la vertu.



CHAPITRE XLIX.

Des Projets.

Il n'y a point de nation qui faſſe plus de projets que les François. L'imagination d'un côté, le luxe de l'autre, en produiſent chaque jour de toute eſpece. Les miniſtres en ſont accablés; & comme il eſt preſqu'impoſſible de prévoir les inconvénients, & de ſupporter les difficultés lorſqu'on ne connoît ni la cour ni l'état, on propoſe ſouvent des choſes impraticables & même abſurdes.

Lucidor fut aſſailli par un de ces réformateurs. C'étoit un homme d'une imagination exaltée, qui paſſoit ſa vie à créer les projets les plus ſinguliers. Il comptoit déja les millions que devoient lui rendre ſes lumieres & ſon zele patriotique. Il ne quittoit point la porte des miniſtres & des grands. Il faiſoit la cour aux femmes-de-chambre, aux valets; & en attendant qu'il eût des équipages & qu'il fût ſuperbement vêtu, il portoit un habit auſſi ſec que ſon viſage. La France devoit fleurir par ſes ſoins, comme le plus magnifique parterre.

Lucidor qui n'aime les réformes que lorſqu'elles ſont indiſpenſablement néceſſaires, ou du moins très-faciles, lui perſuada de ſe réformer lui-même, en s'appliquant à régler ſon

eſprit au-lieu de régler l'état. C'étoit le vrai moyen de ſe débarraſſer d'un tel importun, car les gens de cette eſpece veulent être admirés.

Mais ce fut ſur-tout aux tables d'hôtes (car jaloux de tout voir, il voulut y aſſiſter) qu'il entendit parler de réformes & de projets. Il y a dans Paris une politique qui ſe repaît de nouvelles imaginaires, qui fait des châteaux en l'air, & qui ſous la figure d'un vieux militaire ou d'un viel abbé, ſe promene chez tous les traiteurs & dans tous les cafés. Cela amuſe les oiſifs, & cela ennuie les gens ſenſés. Les yeux de l'ame ont différentes manieres de regarder.

On jargonna ſouvent en préſence de Lucidor des propos d'incrédulité ; mais ceux qui les tenoient n'avoient pour tout ſavoir que de miſérables railleries qui faiſoient pitié. Le perſifflage eſt la reſſource de tous les eſprits ſuperficiels.

CHAPITRE L.

Des Sciences.

IL obſerva que les mathématiques, l'hiſtoire naturelle, l'aſtronomie, la politique, s'étendoient de plus en plus par le ſoin qu'on prenoit de s'en occuper.

Le Jardin royal, l'obſervatoire où rien ne manque de tout ce qui peut intéreſſer la curioſité, & qu'il examina avec la plus ſcrupuleuſe attention, le mirent à portée de s'entretenir avec MM. de Buffon, d'Aubenton, Caſſini, & de rendre juſtice à l'immenſité de leurs connoiſſances, ainſi qu'à leur ſagacité. Il y trouva MM. d'Alembert, le Monier; & ce ne fut point l'effet du hazard, mais celui de la ſympathie.

La métaphyſique lui parut avoir prodigieuſement déchu de la conſidération où elle étoit au ſiecle dernier; on la regardoit comme un jeu d'imagination.

Malebranche lui-même, ce philoſophe preſque divin, avoit à peine quelques diſciples aſſez courageux pour braver la mode, & pour lui demeurer attachés. Il en chercha la cauſe, & il reconnut qu'un ſyſtême qui ramene tout à Dieu, ne pouvoit être long-temps goûté par des hommes qui ne cherchent qu'à s'en éloigner.

Il ſe rendit à la maiſon de l'Oratoire, (rue S. Honoré) comme dans le centre d'une congrégation où la Raiſon fut toujours en honneur; & ſur le tombeau de Malebranche même, il pouſſa quelques ſoupirs, s'étonnant de ce qu'un homme ſi digne de toujours vivre, n'avoit ni épitaphe ni mauſolée.

L'Abbaye de S. Germain-des-Prés n'offrit à ſes yeux ni des Mabillon, ni des Marten-

ne, ni des Montfaucon ; mais toujours en poſſeſſion d'avoir des écrivains, elle lui montra des hommes érudits, qui partagent avec leurs confreres de la maiſon des Blancs-Manteaux, l'honneur de travailler pour le ſiecle & pour la poſtérité. Aſſurés de vivre dans tous les âges, ils ſemblent n'être pas de celui-ci.

Cependant il s'apperçut qu'on n'avoit plus pour les études profondes la même ardeur, & que ſous prétexte de ne pas s'épuiſer, on perdoit la vie dans l'indolence & dans la diſſipation. Il analyſa quelques ouvrages qu'on croyoit originaux, parce qu'on ne lit plus dans les ſources, & il fit voir qu'ils n'étoient que des copies.

Le François eſtima toujours moins la ſcience que l'eſprit, quoique la France ait eu des ſavants en tout genre. Il aime mieux faire une épigramme qu'une diſſertation ; errer ſur la géographie , que de manquer un bon mot. La plaiſanterie le tire toujours d'embarras; & en dépit d'une mépriſe ſouvent groſſiere, il a encore les rieurs pour lui. Ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'il ne ſe fâche point des vérités qu'on lui dit; il ſe joue lui-même ſur le théâtre, & il lit en riant ſon propre portrait.



CHAPITRE LI.

Des Arts.

APRÈS avoir vu différents atteliers, il prononça qu'enfin les François avoient ces coups de maître si connus chez les Italiens, & par lesquels un peintre ou un sculpteur s'éleve au-dessus des regles, & ne ressemble qu'à soi. On en peut juger par l'exposition des tableaux au Louvre. Il n'y a point de spectacle aussi intéressant.

Quiconque ne sait qu'imiter, est ignorant ou timide; & l'on est toujours imitateur quand on craint ces nobles écarts qui décelent le génie.

Il auroit cependant voulu qu'on s'appliquât moins à la gentillesse qu'à la beauté; mais il est difficile de faire entendre raison aux Parisiens sur cet article. L'élégant, selon leurs idées, l'emporte sur le majestueux.

Il trouva qu'on excelloit dans l'art de graver, & que dans cette partie le François étoit unique. Il donne aux estampes un moëlleux que ne connoissent ni les Hollandois, ni les Allemands, ni même les Italiens. Leurs ouvrages trop secs se ressentent d'une certaine rudesse qui semble les maîtriser.

Quant à l'architecture, elle lui ſembla trop nue. Pour s'éloigner du gothique, qui abondoit en ornements ſuperflus, on donne dans un genre trop ſimple. D'ailleurs, les édifices en France ſont toujours trop écraſés, mais en revanche on s'applique à les rendre très-commodes; ce que les autres nations ont toujours trop négligé.

La bijouterie lui parut inférieure à celle des Anglois; ils ont un flegme qui leur laiſſe le loiſir de perfectionner. Le Pariſien précipite trop ſon travail par une légéreté qui lui eſt naturelle, & qu'il ne peut corriger.

Lucidor auroit peut-être goûté la muſique Françoiſe, mais celle d'Italie l'avoit tellement tranſporté, qu'il en étoit encore tout rempli. C'eſt ce qu'il dit à quelques perſonnes qui lui reprocherent ſon indifférence pour l'opéra.

CHAPITRE LII.

Du Luxe.

L'AME de Lucidor, ainſi que ſes yeux, ſouffroient de toute la magnificence affichée ſur les équipages, ſur les habits, ſur les ameublements. Les toilettes étoient des boutiques de bijouterie; les garde-robes, des magaſins de dentelles & d'étoffes; les appartements,

ments, des temples; les ſalles, des autels où les riches ont des adorateurs, & jouent le rôle de divinités.

Où ſuis-je? diſoit ſouvent Lucidor, la ſimplicité ne reparoîtra-t-elle plus ſur la terre? & ce ſiecle qu'on nomme l'âge d'or, parce qu'il n'y en avoit point alors, ne reviendra-t-il jamais?

On entendoit de toutes parts le bruit du ciſeau, celui du marteau; & la nuit même ne ſuffiſoit pas à l'empreſſement de ceux qui font conſtruire de ſuperbes maiſons. Les rues n'offrent à la vue que du bois qu'on polit, que des marbres qu'on ſcie. On entaſſe étage ſur étage, comme ſi l'on vouloit ſe faire un rempart contre la mort.

Tous les anciens meubles diſparoiſſoient comme des objets de rebut; & ce que la mode imaginoit de plus nouveau, devenoit le ſignal du bon goût. Le commerce ſouffroit au-lieu d'y gagner, on ne payoit pas, & les banqueroutes ſe multiplioient.

La table répondoit au luxe des ameublements; & des multitudes de laquais chamarrés de toutes les livrées du faſte, ſe tenoient à la porte des hôtels, comme les affiches du luxe & de la vanité.

Lucidor en dit un mot. Il avoit droit de parler, mais il n'eut pas celui de ſe faire obéir. Les uns convinrent que ſes réflexions étoient judicieuſes; les autres s'en moquerent, & les choſes continuerent d'aller leur train.

Il en eſt du luxe comme des fleuves ; il apporte l'abondance, mais il ne faut pas qu'il déborde. Auſſi doit-on lui oppoſer des digues, lorſqu'on penſe ſagement. La juſteſſe des proportions fait la richeſſe d'un état.

CHAPITRE LIII.

Des Bibliotheques.

LA bibliotheque du roi ſatisfit amplement la curioſité de Lucidor. Elle renferme une multitude de manuſcrits, qu'on ne confie qu'à des perſonnes diſtinguées par leur ſcience & par leur probité. C'eſt le plus riche dépôt qu'il y ait en Europe, ſi l'on excepte celui du Vatican.

Il vit toutes les autres bibliotheques remarquables, en maître qui juge ſainement des ouvrages ; & à l'abbaye de Sainte-Genevieve, il contempla le vaiſſeau, viſita les médailles, & fut très-ſatisfait de la converſation du bibliothécaire, il en fit même note ; ce qui mérite attention. La Raiſon ne prend point le crayon au hazard.

Il ne put s'empêcher de rire en voyant des perſonnages nouvellement enrichis, qui ſans aucune teinture des lettres, ſe donnoient des airs de bibliotheque, comme on ſe donne les

airs d'une orangerie. Tout jusqu'aux ſciences mêmes, ſe trouve ſoumis au luxe. Les livres aujourd'hui ne ſont préſentables, qu'autant que le plus beau marroquin & la plus élégante dorure leur ſervent d'ornements. Il vaudroit beaucoup mieux les avoir plus ſimplement reliés, & les feuilleter plus ſouvent.

CHAPITRE LIV.

Des Colleges.

IL y eut des pratiques qu'il loua, d'autres qu'il condamna. C'eſt le ſort des établiſſements de ne point atteindre la perfection.

Il loua beaucoup le choix des auteurs grecs & latins que l'on y explique; l'attention à raiſonner ſur les regles & les proportions des différents genres de littérature, d'après les principes d'Horace & de Boileau, ſur l'imitation de la belle nature que l'on inſpire aux éleves, d'après les leçons de M. Rollin & de M. Le Batteux : il parut deſirer qu'on inſiſtât un peu plus ſur l'enſemble de la géographie, de la chronologie & de l'hiſtoire univerſelle. Mais il apprit avec plaiſir qu'il y avoit un ouvrage nouvellement imprimé ſur la géographie de Virgile & d'Ovide, avec des cartes très-ſoignées; ouvrage qui, joint à tant d'au-

tres excellents, contribuera à donner des idées nettes ſur les poſitions des lieux, ſur les révolutions des peuples. Lucidor fut touché de la majeſté & de la décence de l'office divin, des inſtructions ſur la morale chrétienne dans l'intérieur des colleges: il y admira le point de perfection où l'on y portoit les hautes ſciences. La logique & la métaphyſique ne ſont que des diſſertations ſur ce que les plus grands hommes ont produit depuis plus d'un ſiecle: on n'y parle qu'hiſtoriquement des chimeres de l'ancienne philoſophie, qui ſe détruiſent d'elles-mêmes. La phyſique ſpéculative & expérimentale n'y laiſſe rien à deſirer. Les mathématiques élémentaires & tranſcendantes y ſont traitées avec une émulation ſinguliere.

Lucidor aſſiſta au college Mazarin à une theſe ſur ces ſciences dans toute leur profondeur; elle étoit ſoutenue par un jeune homme de dix-huit ans, nommé Le Gendre, formé par M. Marie, profeſſeur de mathématiques dans ce college. L'académie royale des ſciences, à qui elle étoit dédiée, l'honora de ſa préſence & de ſes interrogations ſublimes. Cette compagnie ne crut point ſe compromettre, en accordant au jeune ſoutenant ſix ſuffrages dans l'élection d'un nouvel académicien pour remplir une place vacante.

Lucidor convint que l'éducation étoit auſſi bien conduite dans le corps de l'univerſité qu'il eſt poſſible, ſoit par rapport à la reli-

gion, ſoit par rapport aux lettres & aux ſciences. Ceux qui donnent des plans nouveaux ſur l'éducation, n'ont jamais fréquenté ce corps illuſtre; ceux qui l'ont fréquenté, n'ont rien à ajouter aux écrits du ſavant Rollin, ancien recteur, & profeſſeur émérite dans ce célebre & antique lycée. Lucidor fit convenir que l'éducation publique eſt infiniment préférable à l'éducation particuliere : l'irrégularité de celle-ci pour les matieres, pour les heures, le défaut de comparaiſon & d'émulation, l'impoſſibilité d'acquérir l'expérience des autres hommes, de s'approprier les idées & les manieres des bons eſprits avec leſquels on ſe trouve, les compagnies trop fréquentes dans les familles, un bien être conſtant ennemi de la culture de l'eſprit & du cœur, des careſſes trop prodiguées, la privation des bons exemples de ſon âge, dont on conſerve la mémoire toute ſa vie, même dans ſes écarts, les inſtructions répétées par différents maîtres ſur les mêmes matieres, le deſir de l'emporter ſur ceux de ſon âge : tout concourt, dit Lucidor, à donner la préférence à l'éducation publique ſur l'éducation particuliere. Il ferma enfin la bouche à un contradicteur, par le défi de citer entre mille, un ſavant dans aucun genre, qui n'eût fait d'autres études que dans ſa maiſon.

Lucidor jugea qu'il ſeroit néceſſaire de placer un college dans le quartier S. Antoine,

l'autre dans celui de S. Honoré; le pays latin étant trop éloigné de ces deux fauxbourgs.

Les écoles de médecine & de chirurgie eurent part à ſes éloges. On ne s'y laiſſe plus entraîner par le torrent de la mode & de l'opinion; on y regarde l'expérience comme le premier docteur, & l'on y étudie dans les meilleures ſources.

Pour ce qui concerne les écoles de droit, il ne put concevoir que dans un royaume ſi éclairé, on ſe contentât d'une comparution de quelques jours, d'une theſe ſoutenue à la hâte, lorſqu'il s'agit de rendre un ſujet capable de poſſéder une charge importante. Il n'eſt pas moins ſurprenant qu'on y néglige l'étude du droit canon, & qu'il n'y ait en Europe que les Italiens & les Allemands qui s'y appliquent avec zele. Il faut cependant convenir que les conférences particulieres & très-multipliées, compenſent abondamment les études claſſiques.

Il ne parut point approuver cette multitude d'univerſités qui ſe touchent : il eût au moins voulu qu'il n'y eût point de college qui n'en reſſortît (excepté ceux des congrégations qui ſe gouvernent par elles-mêmes.) Il eut ſouhaité qu'on ne remplît point les theſes des noms des ſophiſtes modernes; mais la néceſſité d'apprendre à combattre leurs paradoxes abſurdes, lui parut juſtifier ſuffiſamment cette conduite. Il eſt en effet un âge où il eſt néceſſaire d'être en état de réfuter les ſophiſtes &

les impies : un jeune homme même inſtruit ſeroit embarraſſé, s'il avoit à réſoudre ſur le champ des objections dont il n'auroit jamais entendu parler.

CHAPITRE LV.

Des Académies.

LES académiciens virent avec le plus grand plaiſir Lucidor au milieu d'eux. On s'appercevoit qu'ils étoient jaloux d'avoir ſon ſuffrage; ils l'obtinrent : il leur étoit dû.

On lut quelques diſſertations pleines de recherches & d'eſprit.

Si l'académie des ſciences en ſcrutant la nature, ne devine pas toujours au gré de ſes deſirs, c'eſt qu'elle eſt couverte d'un voile que ſon auteur a rendu ſouvent impénétrable.

Celle des inſcriptions & belles-lettres ſemble quelquefois traiter des queſtions ſuperflues, parce qu'on ne ſait pas attention que l'hiſtoire du monde eſt un point, & que les plus petites choſes en apparence s'y rapportent.

Notre philoſophe eut une longue converſation avec M. l'abbé Barthelemi, & il fut ravi de l'avoir entendu.

Quant à l'académie françoiſe, elle pourroit enrichir la langue de pluſieurs mots nouveaux,

& lui donner des diminutifs dont elle a beſoin, pour éviter cette abondance, ou plutôt cette répétition d'épithetes qui reviennent à tout propos; mais l'uſage eſt un tyran.

C'eſt ce que dit Lucidor, qu'on ſe fit un plaiſir d'écouter, quoiqu'il ne ſe fit connoître que comme un étranger.

En vain on voulut lui donner des lettres d'aſſocié. La raiſon eſt de toutes les académies, ſans en épouſer aucune. Les ſociétés ont un eſprit de corps qui gêne la liberté de penſer.

CHAPITRE LVI.

De la Sorbonne.

C'EST ici, dit notre voyageur en ſe voyant au milieu des docteurs, que l'ame ſe dégage de la matiere, qu'elle remonte à ſa ſource, qu'elle reconnoît l'excellence de ſon origine & de ſa deſtinée.

On ſoutint une theſe en ſa préſence, pour prouver que la Raiſon eſt d'accord avec la Foi dans les vérités du chriſtianiſme. Il ne pouvoit manquer d'applaudir. Il ſavoit ce qui en eſt beaucoup mieux que tous ces eſprits à la mode, qui prétendent follement qu'on eſt déraiſonnable quand on croit les myſteres de la religion.

Il demanda ſi l'on ne multiplioit pas trop les docteurs; s'il ne ſeroit pas plus avantageux qu'on en reçût moins, afin de rendre le doctorat encore plus reſpectable. On lui répondit d'une maniere ſatisfaiſante, & il n'inſiſta pas. La Raiſon ſait céder.

Il trouva qu'on n'avoit point aſſez pourvu à la ſubſiſtance des docteurs qui réſident en Sorbonne, & qu'ils devroient avoir au moins le ſort des religieux que la communauté nourrit.

On lui montra une bibliotheque intéreſſante pour le choix des livres. L'antiquité eſt l'authenticité des manuſcrits, & il vit avec plaiſir qu'ils étoient ſouvent feuilletés. Toutes les branches de la théologie, la ſcience des langues relatives au texte ſacré, y ſont cultivées. On y trouve de très-profonds phyſiciens & mathématiciens. L'égliſe & la maiſon, monuments de la gloire du cardinal de Richelieu, & dignes d'avoir dans leur ſein le ſuperbe mauſolée de cette éminence, l'intéreſſerent preſqu'autant que les édifices d'Italie. Il les conſidéra de cet œil qui ſaiſit les grandes choſes, & qui ne ſe trompe point ſur leur valeur.

Il voulut de là aſſiſter à un ſermon. On le mena dans une égliſe où l'on couroit comme au ſpectacle, avec la même diſſipation & le même fracas. Le prédicateur parut, & il perſuada Lucidor par un diſcours élégamment ſuperficiel, qu'on avoit perdu le goût des Bourdaloue & des Maſſillon. Il eut quelques converſations

avec des prélats & des curés, qui prouvoient que le clergé de France eut toujours des hommes auſſi vertueux qu'éclairés.

CHAPITRE LVII.

Des Etabliſſements.

L'ECOLE militaire eut ſes ſuffrages à titre de fondation qui releve la majeſté royale, & qui honore l'humanité. Il y trouva cet ordre dont la Raiſon fait ſes délices, & ſans lequel rien n'eſt ſolide.

On ne ſauroit donner trop de ſoins à l'éducation de la nobleſſe. Outre qu'elle fait la force & la gloire d'un état, elle repréſente des aïeux qui ſe ſignalerent par des actions éclatantes, & dont le ſouvenir eſt toujours précieux.

Les leçons de l'école militaire répondoient à ſa diſcipline. C'eſt la plus heureuſe émulation entre les officiers & les profeſſeurs pour faire germer la vertu, la ſcience & la valeur. Les éleves qu'on y forme, s'annoncent par leur mérite dès qu'ils entrent dans le monde. On n'eſt pas long-temps ſans les connoître, & ſans rendre juſtice à la vigilance comme à la ſagacité de celui qui préſide à une ſi brillante éducation. Lucidor fut ſeulement fâché d'appren-

dre, que la protection plutôt que l'indigence, n'étoit que trop souvent un titre pour y être reçu.

Ces réflexions ne déroberent point aux yeux de Lucidor cet air de grandeur qu'offrent les bâtiments & les cours des invalides. Il s'y promena comme dans un lieu richement embelli de ce que l'architecture a de plus noble & de plus intéressant.

Il voulut ensuite visiter par lui-même les différents corps qui composent la Maison du roi. Leurs hôtels sont autant d'académies où les exercices se font avec la plus scrupuleuse exactitude & la plus grande dextérité. On s'y occupe très-sérieusement des meilleurs moyens de servir la patrie & de se distinguer.

Il vit avec le plus grand plaisir parmi les Mousquetaires, les chevaux-Légers, les Gardes du Roi, les Gendarmes, des sujets de la plus grande espérance, qui lisoient des livres solides, & qui rejettoient tous les ouvrages frivoles.

La discipline des Gardes Françoises fut un spectacle ravissant à ses yeux. Ce n'étoit plus un corps éparpillé dans Paris, & jouissant d'une trop grande liberté, mais un régiment qui, distribué en différentes casernes, aussi propres que bien bâties, se distingue par sa sagesse, par son application, & produit même des soldats qui composent des ouvrages solides.

Il ne faut que l'activité d'un commandant

zélé pour faire fleurir les vertus militaires. Le bon ordre parmi les troupes, l'emporte ſur le nombre. Il eſt l'ame des armées, & le moyen le plus aſſuré de vaincre.

Lucidor dit aux chefs, qu'il ſeroit à propos que chaque hôtel, comme chaque caſerne, eût une bibliotheque relative aux perſonnes, & qu'on y eût ſur-tout des livres d'hiſtoires & du métier. Cela encourage les militaires, en même temps que cela les inſtruit, & cela chaſſe l'oiſiveté, le plus grand des maux pour le ſoldat, comme pour l'officier.

La manufacture des Gobelins méritoit un coup d'œil de la part de notre voyageur. Il s'y tranſporta; & après avoir vu la beauté des ouvrages qu'on y travaille, & qui paroiſſent moins faits à l'aiguille qu'au pinceau, il fut ſurpris de ce que les gens riches préféroient pour leurs ameublements des étoffes de diverſes couleurs; mais la mode n'a jamais tort.

On le conduiſit à un attelier où l'on travaille l'albâtre, dont on a découvert une mine depuis quelque temps. On en fait des plats, des buſtes, des chandeliers, des vaſes, dont la tranſparence & les veines font le plus bel effet; mais la mode ne les a point encore vantés, quoiqu'ils méritent bien d'orner des palais & des cabinets. Il ne faut qu'un homme de cour qui les prenne en affection pour les mettre en vogue, & alors on ne ſera pas du bon ton ſi l'on n'a le ſoin de s'en procurer.

On ſait qu'à Paris c'eſt beaucoup moins l'excellence des choſes que la mode, qui leur donne du prix; & qu'il y a même des talents dont on ne fait cas, que parce qu'ils ont l'avantage de plaire à ces agréables, dont le ſuffrage détermine le goût. C'eſt alors qu'un artiſte ou qu'un ouvrier doit profiter du moment; car pour peu qu'il ſe repoſe, il arrête ſa fortune; une nouvelle mode le fait oublier.

Auſſi n'y a-t-il point de gens plus habiles que les Pariſiens à ſaiſir les circonſtances : ils font paroître ſur le champ tout ce qui a rapport à quelqu'événement. Les plus grands ridicules ſont effacés par le mérite de la nouveauté. Un livre, une eſtampe, un tableau ne manquent jamais de faire fortune, quand c'eſt la mode qui les préſente. Chacun veut les avoir, & chacun au bout de quelques jours s'en dégoûte.

Lucidor s'amuſoit de ces ſingularités. Plus d'une fois les folies des hommes firent rire la Raiſon.

On le conduiſit à la manufacture des glaces, qu'il eſtima valoir celle de Veniſe, & à celle de porcelaine, qu'il jugea ſupérieure à celle de Saxe pour le deſſein, la variété des couleurs, & pour leur vivacité; car quant à la matiere, il la trouva beaucoup moins capable de réſiſter à l'action du feu. Il y a peu de porcelaines qui different entiérement du verre.

Il voulut voir les reſtaurateurs, ces auber-

ges élégantes que la mode a fondées, & il lui en coûta fort cher ſans avoir pu ſouper. Les mêts qu'on y ſert n'ont guere plus de conſiſtance que la roſée.

CHAPITRE LVIII.

De la Police.

Ici Lucidor reconnut ſon ouvrage. Le reſpectable magiſtrat chargé de veiller à la ſûreté de Paris, ne pouvoit mieux s'y prendre. La Raiſon voit les choſes ſans mépriſe.

Rien de plus admirable en effet que cet ordre, qui ſe répandant d'une extrémité de la capitale à l'autre, retentit dans toutes les places & dans toutes les maiſons; & malgré la multitude immenſe de gens de tout pays & de toutes conditions, maintient la tranquillité. Un monde n'eſt qu'une famille, & la nuit qu'un jour prolongé. Dans les quartiers les plus iſolés, la police veille, & la police voit tout.

Lucidor voulut ſavoir les détails qui ſont infinis; & malgré les abus inſéparables d'une confiance qu'il faut néceſſairement donner à des eſpions ſouvent mépriſables, il convint que rien n'étoit plus ſagement ordonné.

Une ville immenſe où les paſſions ſont habilement ſuſpendues, où le méchant eſt pour

ainſi dire forcé d'être honnête homme, où la fraude & l'uſure doivent ſe cacher dans les ténebres, forme un tableau digne d'admiration.

Il eſt ſans doute impoſſible qu'il n'y ait quelquefois des ſurpriſes faites à la religion des magiſtrats, par des gens ſubalternes qui abuſent de leurs places pour vexer; mais à peine connoît-on le mal, qu'on le punit. Il n'exiſte pas un pays ſur la terre où la calomnie ne prenne quelquefois le langage de la vérité.

Il ſera toujours vrai de dire, qu'il eſt bien agréable pour un citoyen, de n'avoir nulle inquiétude ſur ſa fortune & ſur ſa vie; de pouvoir dormir en paix, ſans autre rempart que des vîtres entre le public & lui.

Voilà ce que fait la police, & ce qui doit lui mériter notre reconnoiſſance à tous les inſtants. On ne ſe retrouve le matin avec ſes effets, que parce qu'elle a fidélement veillé.

Il a le premier étendu ſes ſoins ſur ces nuits obſcures où la lune ne paroît pas : Paris qui pour lors auroit l'air d'une forêt, ne reſte pas ſans lumiere. On lui eſt redevable des réverberes, qui avec beaucoup plus d'économie, donnent infiniment plus de lumiere : on lui doit encore les écoles gratuites de Deſſin. Quant à ces aventuriers qui mettent la ville à contribution, ſoit en filoutant au jeu, ſoit en abuſant de la bonne foi des marchands, il ne tarde pas à les connoître, à les réprimer, ou

à les forcer de porter ailleurs ces manœuvres funeſtes. Il prend la note de leurs perſonnes, de leurs facultés, de leurs prétendues affaires, de leur pays, il ſait en débarraſſer la capitale : il épargne à ces hommes le malheur de devenir frippons. Tel qui finit ſes jours à Paris dans les horreurs d'un ſupplice, auroit peut-être fourni une carriere honnête, s'il eût vécu par-tout ailleurs. C'eſt ici qu'on reconnoît la vérité du vieux proverbe : *L'occaſion fait le larron.*

CHAPITRE LIX.

Du Parlement.

LUCIDOR alla par degrés juſqu'à ce qu'il arrivât à cette cour majeſtueuſe qui retrace la dignité des rois, & qui eſt dépoſitaire de leur autorité.

En voyant les opérations des illuſtres magiſtrats dont le zele égale le ſavoir, il reconnut qu'on faiſoit uſage de ſes lumieres & de ſes conſeils.

Les conférences qu'ils eurent enſemble, les ramenerent toujours au même but. Rien n'eſt plus proche de la Raiſon que des hommes de ce mérite. Il fut avoué que les préſidiaux n'avoient plus la conſidération qu'ils mé-

ritent; que la multiplicité des affaires entraînoit des délais qui ruinoient les plaideurs, qu'il étoit à ſouhaiter qu'on diminuât les procédures & les fraix, & qu'on donnât un nouveau code. Il eſt des changements qui ſont néceſſaires.

On déſapprouva d'un commun accord la témérité de certains avocats qui s'échappent en invectives, & qui croient ſe faire une réputation par la voie des ſatyres; on convint qu'un *factum* qui avoit la tournure d'un libelle, méritoit le feu & l'exécration du public : que l'éloquence du barreau ne devoit point reſſembler à celle des académies : qu'un magiſtrat comme étant revêtu d'un ſacerdoce, ne pouvoit être trop réſervé dans ſes diſcours & dans ſes actions. Tout homme public ſans être jamais pédant, doit toujours repréſenter. La décence eſt la plus belle décoration des dignités.

On étoit curieux de ſavoir quel étoit un voyageur ſi judicieux & ſi éclairé. Tantôt on le prenoit pour un ſage qui cherchoit à connoître les hommes, tantôt pour l'envoyé de quelque puiſſance étrangere, qui gardoit l'*incognitò*. On ne pouvoit le ſurprendre dans ſes paroles : ſes converſations étoient toutes aſſaiſonnées du ſel de la ſageſſe, & n'avoient rien d'apprêté.

Les magiſtrats ne vouloient point le quitter : ils ſe connoiſſent en mérite, & ils aiment ſinguliérement la ſcience & la vérité.

„ Il y a bientôt ſoixante ans, lui dit un ha-

„ bile juriſconſulte, que je conſacre mes jours
„ & mes nuits au ſervice de mes concitoyens.
„ Je m'occupe le ſoir de leurs intérêts, je
„ vole dès le matin pour y donner mon atten-
„ tion, ſans autre ambition que de faire mon
„ devoir. Le militaire donne ſa vie pour la
„ patrie, & ſouvent ce n'eſt que l'affaire d'un
„ moment; je ſacrifie la mienne à toutes les
„ minutes, en me privant de tous les plaiſirs,
„ en uſant ma ſanté.

„ L'étude me rendit un ſquelette dès l'âge
„ de trente-ſix ans. Mon corps, que je mé-
„ priſe, s'accommode à ma maniere de pen-
„ ſer; & mon ame que j'eſtime au-deſſus de
„ tout, me ſert heureuſement.

„ La gloire de ſecourir la veuve & l'or-
„ phelin, dédommage de toutes les peines &
„ de tous les dégoûts. Je n'attends qu'une
„ mort heureuſe pour le ſalaire de mes tra-
„ vaux: c'eſt là toute ma récompenſe; l'éter-
„ nité ſera aſſez longue pour me repoſer

„ Quoiqu'ayant toujours vécu dans la mé-
„ diocrité, je laiſſe à mes enfants le plus riche
„ patrimoine, un amour incroyable pour le
„ bien public, une parfaite indifférence pour
„ les biens de cette vie. Je deſire avec la plus
„ vive ardeur qu'ils ſe conſument comme leur
„ pere au ſervice de l'état. On n'eſt grand,
„ que lorſqu'on eſt utile.

La Raiſon embraſſa ce vénérable interprête des loix: il méritoit cette diſtinction.

CHAPITRE LX.

Des Etiquettes.

Lucidor ne put quitter Paris ſans obſerver que les François, quoiqu'avec l'air du monde le plus aiſé, dépendoient d'une multitude d'aſſujettiſſements. Leur amour pour la liberté ſe trouve gêné par un peu de vanité. Ils ſont d'une attention minutieuſe à calculer ſi *Monſieur* ou *Madame* doivent ſe placer entre lignes ou en vedette, lorſqu'ils écrivent à quelqu'un, & ſi *le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur*, n'eſt point trop près ou trop loin des derniers mots.

Ils ne ſont pas moins ſur le qui-vive par rapport aux révérences. Le plus petit commis chicane aujourd'hui ſur la maniere de conduire & de ſaluer. On craint de ſe compromettre par une trop grande politeſſe, comme s'il pouvoit y avoir du danger à ſe montrer honnête.

Il rioit de bonne foi de voir des hommes ne s'aborder que la meſure à la main, & toiſer leurs ſignes de tête & leurs pas. L'air morgue eſt la ſuite du luxe; on ſe croit un perſonnage, lorſqu'on a des dentelles & des bijoux. Rien de plus commode pour ceux qui

n'ont nul mérite; car pour ceux qui en en ont, je ne croirai jamais qu'ils puiſſent être vains.

Il eſt des politeſſes de proportion qu'on doit ſans doute obſerver; mais on a toujours tort quand on eſt minutieux : l'étiquette gêne même à la cour, quoiqu'elle ſoit là dans ſon centre; car ſi elle eſt fille de la grandeur, elle eſt mere de l'ennui.

Il termina ſes obſervations ſur la capitale par la vue de Saint-Denis, cette célebre abbaye, dépoſitaire des cendres de nos rois. Il étoit digne de la Raiſon de ſe faire un ſpectacle de ce qui abſorbe toutes les grandeurs humaines, après avoir jetté les yeux ſur tant d'objets éblouiſſants. On lui montra des mauſolées qui lui firent deſirer ceux d'Henri IV & de Louis XIV. Pourquoi n'en ont-ils pas? Et un tréſor dont on ne parle point, quand on a vu celui de Lorette eſtimé ſoixante millions.

CHAPITRE LXI.

Il parcourt l'Orléanois & le Blaiſois.

LES bords de la Loire ſuccéderent à ceux de la Seine, le point de vue le plus capable de conſoler un voyageur qui quitte Paris. Ce ne ſont de toutes parts que des colli-

nes & des prairies enchantées, où l'œil, de diſtance en diſtance, découvre des maiſons de campagne & des villes ſéduiſantes par leur poſition.

Après avoir paſſé par Etampes, ville toute en auberges, & d'une longueur qui ne finit point, Lucidor ſe vit inſenſiblement au milieu d'Orléans. Il eſpéroit y trouver cette urbanité que ſuppoſe le voiſinage de Paris, mais il s'apperçut que le négoce y répand un air de rudeſſe dont l'étranger ne s'accommode pas; & c'eſt ce que lui dirent les habitants même. Les gens d'eſprit conviennent facilement de leurs défauts.

Il s'entretint avec quelques ſavants dont les connoiſſances n'étoient pas ſuperficielles, (les Orléanois parlent volontiers) & il fut également ſatisfait du préſidial & de l'école de droit. Quant au commerce, il s'y fait avec activité: pluſieurs millionnaires en ſont la preuve.

Quand on lui dit que la bibliotheque des Bénédictins étoit publique, il demanda pourquoi dans toutes les villes, ils ne rendoient pas le même ſervice à la ſociété, eux qui ſont en poſſeſſion d'avoir toujours parmi eux des hommes érudits.

La cathédrale, monument qui mérite l'attention des curieux, lui parut beaucoup moins belle au-dedans qu'à l'extérieur. Les ouvrages du dehors ont une noble délicateſſe qui arrache l'admiration. L'honneur de finir ce pom-

peux édifice ſembloit attendre M. De Jarente
C'eſt s'immortaliſer que de couronner une pa
reille œuvre.

Le mail attira l'attention de notre philoſo
phe : il eſt beau, quoiqu'inférieur à ce qu'e
diſent les Orléanois, un peu trop enthouſia
més de leur ville, qu'ils devroient au moin
éclairer. La police n'y eſt pas vigilante; le
rues mêmes ſont rarement balayées.

Le pont fut examiné comme le meilleu
certificat à la louange des ingénieurs pour le
ponts & chauſſées : il expoſe aux yeux d
tous les voyageurs leurs talents & leur ſavoir
& fait connoître combien une pareille com
pagnie eſt utile dans l'état.

A l'aſpect des jardins qui environnent Or
léans, on croiroit que le pays mérite mieu
que la Touraine d'être appellé le Jardin de l
France; mais c'eſt une choſe contre laquell
l'uſage a preſcrit. On paſſe pour extraordi
naire lorſqu'on heurte l'opinion.

Lucidor en traverſant Cléry, n'oublia poin
le mauſolée de Louis XI. Il vit ce monarqu
à genoux devant ſa bonne Vierge chérie
comme un ſuppliant qui demande pardon d
ſes meurtres, ou la permiſſion d'en commet
tre de nouveaux; car telle fut la manie de c
prince, auſſi cruel que ſuperſtitieux, ainſi qu
nous le repréſentent toutes les hiſtoires.

Blois, recommandable par ſa ſituation, &
encore plus par la politeſſe des habitants, ſem-

ble inviter les étrangers à s'y fixer. Le peuple eſt honnête, parle bien, & trouve dans ſon induſtrie le moyen de donner du prix à diverſes bagatelles qui ſe vendent très-chérement.

C'eſt dommage que le jeu, comme partout ailleurs, y détruiſe les ſociétés, lui qui ne fut originairement inſtitué que pour les entretenir. On ne s'y raſſemble que pour avoir des cartes à la main; & l'eſprit qui dans cette ville y feroit ſi bien ſa partie, y étant très-vif & très-naturel, n'a preſque pas le temps d'y dire quelques mots.

Quelques perſonnes échappent au torrent de la coutume, & ce furent celles dont Lucidor fit ſa compagnie. On paſſa le temps à diſcourir & à ſe promener ſur les terraſſes de l'évêché; l'on y jouit de la plus belle vue: c'eſt le triomphe des yeux.

Le château, qui ne rappelle plus que des ſouvenirs conſignés dans l'hiſtoire, donna occaſion de parler des Guiſe, de leur ambition, & de leur fin tragique. Les palais au bout de quelques ſiecles, ne ſervent qu'à prouver les révolutions de la fortune & les ravages du temps. Ils deviennent la demeure d'un concierge, & la retraite des hiboux.

On obſerva qu'une herbe auſſi fine que la ſoie produiſoit la crême du pays; cette crême ſi délicieuſe & ſi renommée. Rien n'échappe à l'œil d'un habile voyageur.

Il ſe répandit dans les environs, où il ren-

contra des perſonnages qui avoient mal lu ; & ce fut pour lui un ſupplice. Il y a des gens pour qui les meilleures lectures ſont des poiſons.

Les nouvelles manufactures d'Amboiſe, établies ſous les auſpices les plus favorables, pour l'entretien des troupes & pour le bien de l'état, ne purent qu'intéreſſer notre philoſophe. Elles font renaître la ville, qui avoit beſoin de ce ſecours.

C'eſt peut-être une des parties des plus importantes d'un gouvernement, que de ſavoir établir des manufactures à propos, ſoit pour le nombre, ſoit pour la poſition. Elles languiſſent ſi elles ſont mal ſituées, & elles dépeuplent les campagnes & ſe nuiſent réciproquement, ſi elles ſont trop multipliées. L'eſprit de combinaiſon eſt la bouſſole d'un état. Chantelou mérita les ſuffrages de Lucidor, comme un ſéjour fait pour être admiré.

CHAPITRE LXII.

De la Touraine, du Vendomois, & du Chartrain.

TOURS, cette ville qui ne répond nullement à la beauté de ſes environs, a quelque choſe de languiſſant : c'eſt, ſelon Le Taſſe, un effet de la température de l'air & de la molleſſe

leſſe du ſol. On ne s'y occupe même pas des moyens de relever un commerce prêt à tomber. Il n'y a pas dix maiſons de quatre cents mille francs.

Cependant Lucidor admira les nombreuſes plantations de mûriers, & il fit quelques connoiſſances avec des magiſtrats, & des négociants très-éclairés. Il jugea que des foires avec franchiſes ranimeroient à coup ſûr le pays; & il en conféra avec des perſonnes qui goûterent ſon projet. Il en eſt des villes comme des particuliers, il faut leur donner des ſecouſſes lorſqu'elles tombent en paralyſie.

„ L'émulation eſt ce qui nous manque, „ lui dit un homme inſtruit; on aime ici la „ table, & l'on néglige l'eſprit, qui ſeroit pro- „ pre à tout, ſi l'on avoit le courage de le cul- „ tiver. Le Tourangeau pour réuſſir, a beſoin „ d'être tranſplanté : du reſte nous ſommes „ de braves gens, les familles vivent ici avec „ beaucoup d'union; & ſi nos liaiſons paroiſ- „ ſent moins l'ouvrage du cœur que celui de „ la bienſéance, elles n'en ſont que plus du- „ rables.

Notre voyageur reconnut que les mœurs ſe reſſentoient effectivement de la douceur du climat; mais il obſerva qu'on donne gratuitement l'épithete de *rieurs* aux Tourangeaux, quoiqu'ils ne ſoient pas triſtes, & qu'ils ne s'affectent pas beaucoup de l'eſprit & des talents des étrangers; ils les reçoivent toujours poli-

ment. Dans la plupart des provinces on préfere un homme qui joue, à un homme qui ſait: d'ailleurs le ſavoir eſt ſouvent un titre pour être plutôt craint que recherché.

Les femmes lui parurent très-aimables; elles ont une modeſtie naturelle qui efface tout le fard.

Il fut étonné de ne trouver qu'un ſeul écrivain dans la claſſe des eccléſiaſtiques; ils ſont très-nombreux : mais il aima mieux les voir appliqués à remplir leur devoir, qu'à courir la carriere d'auteur. L'étude eſt ſouvent un obſtacle à la régularité.

Son attention ſe fixa particuliérement ſur l'égliſe de St. Martin, monument reſpectable par ſon antiquité, mais qui n'eſt plus fréquenté comme autrefois. La dévotion s'altere en vieilliſſant.

Il prit plaiſir à entendre les éloges qu'on donnoit à M. l'archevêque, (M. de Fleury) & à M. l'intendant, (M. du Cluzel) d'autant mieux qu'ils étoient le cri de la vérité. L'adulation n'y avoit pas la plus petite part.

Il ſe promena ſouvent avec délectation dans un cours que ſes terraſſes, ſes arbres, ſa longueur rendent charmant, mais c'eſt une belle ſolitude. On n'y vient que les dimanches, jours de toilettes & de repos.

Il viſita l'abbaye de Marmoutier, dont l'édifice eſt un monſtre d'architecture; & après y avoir vu une belle égliſe, une bibliotheque, un réfectoire immenſe, il s'en alla.

Il admira l'induſtrie des habitants, qui ſe fabriquerent des maiſons dans le roc, & il s'appliqua à conſidérer les divers points de vue qui s'offrent de toutes parts, & qui forment les plus charmants payſages.

On conſtruiſoit alors un pont, qui ſemble être l'ouvrage de Pénélope; mais on ſera dédommagé d'avoir attendu, par le bel effet qu'il produira. Il y a long-temps qu'il ſeroit fini, ſi la dépendance où l'on eſt d'un fleuve auſſi capricieux que la Loire, ne retardoit pas les travaux.

Le Pleſſis-lès-Tours, qui n'eſt remarquable que pour avoir été la demeure de Louis XI, lui fournit bien des réflexions. Il la conſidéra comme un palais qui ne ſeroit pas aujourd'hui la maiſon d'un bourgeois. Les années écoulées depuis la mort de ce monarque, ſont autant de degrés par leſquels le luxe eſt monté.

La maiſon des Minimes, qui fut tout-à-la-fois le berceau de leur ordre & le tombeau de leur fondateur, étant annexée au château du Pleſſis, Lucidor le parcourut ſans y rien trouver d'intéreſſant.

Quoiqu'il eût le coloris & le bien-être de la ſanté, on vouloit abſolument qu'il ſe fît ſaigner. Il eſt d'uſage à Tours d'ouvrir la veine fréquemment; mais il faut des raiſons pour perſuader la Raiſon.

On lui propoſa un voyage de Veret, château appartenant à M. le Duc d'Aiguillon,

& ſitué de la maniere la plus agréable. Il accepta la partie, charmé de voir un lieu célébré par Madame de Sévigné, & récemment embelli de ce que l'architecture a de plus noble & de plus gracieux. C'eſt là que l'abbé de Rancé forma le projet de réformer la Trappe.

Chenonceau ne pouvoit échapper à ſa curioſité, ce château qu'un goût ſingulier mit à califourchon ſur la riviere du Cher, & qui par cette poſition unique forme un point de vue ſurprenant. Il en examina le dedans & les contours avec une vraie ſatisfaction, mais plus content de le voir que de l'habiter.

Il trouva que la Touraine n'étoit agréable que du côté des rivieres, (mais il y en a cinq conſidérables qui l'arroſent) & que les fruits, excepté la prune & l'alberge, n'y ſont pas meilleurs que dans les autres pays. Il fut étonné de toutes les terres conſidérables dont cette province eſt décorée : on les compte par douzaines.

Quand on lui montra Richelieu, ce château ſi magnifique & ſi mal placé, il ne put s'empêcher de dire que c'étoit un diamant enſeveli dans la boue. Il n'y a ni chemins ni rivieres pour y arriver.

Il faut que ſon paſſage par Loches ait été très-rapide, car il le cite ſans faire la moindre réflexion.

Il crut devoir viſiter la petite ville de La Haye, comme un endroit célebre par la naiſ-

ſance de Deſcartes, mais qui ne donne aucune idée de la matiere ſubtile & des tourbillons que ce grand philoſophe imagina. Après avoir vu la chambre où il naquit, & qui ne fut jamais une écurie, comme M. de Voltaire l'aſſure, à moins qu'on n'eût pour coutume autrefois de faire monter les chevaux au premier étage, il partit, & gagna le Vendomois par des chemins aſſez difficiles.

Vendôme, qu'on ne connoît plus que par une abbaye célebre, & par un college diſtingué, ne lui parut point un ſéjour indifférent; mais la ville, quoique coupée par divers canaux, n'a pas une ſeule promenade, ce qui prouve la négligence des habitants. Il les trouva ſpirituels, & ſur-tout les femmes, qui le charmerent par leur converſation. C'eſt dommage que la diviſion aliene de temps en temps les eſprits. La diſcorde eſt le péché mignon des petits endroits.

On jouoit à Chartres lorſqu'il y arriva, & il n'eut de reſſources que dans le compte qu'il ſe fit rendre des antiquités du lieu, dont la cathédrale eſt la principale partie. Ses clochers ſeroient curieux, s'ils n'étoient point inégaux.

Il parcourut la Beauce, qui ne joint pas l'agréable à l'utile, & qui en qualité de mere nourriciere, l'emporte ſur toutes les coquettes. Elle n'a nulle parure, nul aſpect, mais elle donne du bled, & il y croît à merveille, ſans

la nouvelle méthode de certains agriculteurs. Il voulut voir la bibliotheque dans un couvent où il coucha, & il y avoit ſept mois qu'on en avoit perdu la clef.

Des routes de traverſe lui ſervirent de chemin juſqu'à Rennes, & c'eſt là qu'il rencontra nombre de petites villes & de grands villages, où des femmes en mantelets d'indienne, en fontanges couleur de roſe, en ſabots, s'imaginent avoir des airs de Paris, & affectent un beau langage. La vanité eſt la mere des ridicules.

CHAPITRE LXIII.

De la Bretagne, du Maine & de l'Anjou.

LA Bretagne, quoiqu'unie à la France depuis long-temps, a encore quelques uſages ſinguliers qui lui ſont propres. C'eſt ce que jugea Lucidor dès le premier abord. On l'introduiſit chez des perſonnes recommandables par leur franchiſe. Cette antique bonne foi qui a inſenſiblement diſparu pour faire place au raffinement & à la ſupercherie, ſe retrouve encore parmi les Bretons. Cependant comme on ne peut avoir des vertus ſans défaut, on les accuſe d'être un peu trop vifs.

Le peuple lui parut avoir beaucoup d'at-

tachement à la religion, & cela peut venir de ce qu'il ne lit presque pas; car pour peu qu'on lise aujourd'hui, l'on se familiarise insensiblement avec de mauvais livres.

Il observa que la noblesse étoit ou trop pauvre ou trop riche, & que les fortunes médiocres parmi les gentilshommes, n'étoient pas aussi communes que par-tout ailleurs.

Il fut charmé du bon cœur des Bretons. Ils ne cesserent de l'inviter à manger; il mit beaucoup moins leur table à contribution que leur esprit. Pour peu que la conversation s'anime, & qu'il soit question de quelque matiere qui les intéresse, ils pensent fortement & s'expriment de même.

Les paysans lui parurent moins malheureux qu'ailleurs, & le peuple fort gai. C'est une sage politique que de savoir amuser le public.

Il trouva étrange que sous prétexte de laisser dormir la noblesse, les gentilshommes prissent des emplois incompatibles avec la condition; & il ne revint de sa surprise, qu'en pensant qu'ici-bas tout est convention.

Il eut voulu avoir des bras pour défricher ces vastes landes, où l'on n'apperçoit que du sable & des herbes inutiles : voilà, dit-il, un beau théâtre pour exercer le zele des cultivateurs; mais la théorie est bien plus facile que la pratique. Il ne faut ni force, ni argent pour disserter autour d'un tapis.

Le temps qu'il passa à Rennes lui fournit

l'occaſion de politiquer. On y eſt inſtruit, & l'on y recherche avec empreſſement un étranger qui ſait raiſonner, ſans cependant rien perdre de la fierté. Il eſt fâcheux que l'air qu'on y reſpire ait une certaine fadeur dont tout le monde ne s'accommode pas : on en eſt dédommagé par la ſociété.

Les négocians de Nantes ne voulurent point laiſſer partir Lucidor ſans l'introduire dans la maiſon particuliere où ils s'aſſemblent. On y lit, on y converſe, on y joue, & c'eſt un lieu très-commode pour ſe mettre au courant de la littérature & des nouvelles. Il ſeroit à deſirer que toutes les villes de commerce imitaſſent un pareil exemple, & ſurtout celui de faire honneur à leurs affaires. Nantes eſt une place des plus ſûres du royaume.

Quoiqu'elle ne compoſe qu'un tout informe, ſes différentes parties ont des beautés qui ſatisfont l'étranger. La Foſſe eſt trop irréguliere pour pouvoir plaire aux connoiſſeurs. C'eſt une ſuite de maiſons inégales, & dont les balcons ſont preſque toujours défigurés par le linge qu'on y étale. On diroit que c'eſt le quartier des Blanchiſſeuſes. La police devroit y veiller.

On lui parla tant de fois des vents qui retardent les vaiſſeaux, ou qui les amenent, qu'il ſe croyoit dans la caverne d'Eole. C'eſt aſſez la converſation quotidienne des gens de mer.

Il vit Breſt comme une ville très-remarquable par ſon port & par les officiers de marine qui s'y trouvent. Il goûta leur converſation, & après avoir admiré la ſalle de Spectacle, il partit pour ſe rendre à l'Orient.

Cette ville, qui ne date que de cinquante ans, a le mérite de la nouveauté; mais outre que les maiſons ſe reſſentent dans l'intérieur d'avoir été fabriquées à la hâte, le monde qui les habite eſt de toutes les provinces, & par conſéquent autant de génies divers. C'eſt une tour de Babel : il n'y a que l'amour de l'intérêt qui les unit.

Lucidor trouva une bonne ſociété à Vannes, à Auvray (pays agréable lorſqu'on n'y paſſe que quelques jours,) à Quimper, à Morlaix, à Guingan, & de très beaux chemins pour y arriver. Il aima la franchiſe des Malouins, quoiqu'un peu bruſques au premier abord.

Le Maine lui offrit des gens laborieux. Laval eſt une ville où un travail aſſidu donne aux habitants le droit de manger; ils s'en acquittent au mieux, & leur eſprit n'en eſt pas moins délié. C'eſt dommage que les hommes n'y vivent qu'entre eux, & que les femmes, ſi propres à la ſociété, ſoient, pour ainſi dire, abandonnées. Il n'approuva point cette méthode qui tient aux mœurs gothiques; & après en avoir dit ſon ſentiment avec beaucoup d'honnêteté, il partit.

Des payſages aſſez triſtes, ſemés de gentils-

hommes & de curés qui ſont toujours en procès, lui ſervirent de perſpectives juſqu'au Mans, ville haute & baſſe, mais intéreſſante par la bonne compagnie. Le langage ne répond point à l'eſprit des habitants. Ils penſent vîte, & parlent lentement. C'eſt chez eux une habitude de traîner les mots, ce qui révolte l'étranger.

Lucidor leur reprocha finement, comme à gens qui ſont fins, qu'ils ne cultivoient les ſciences qu'avec réſerve, & qu'en cela ils étouffoient un germe qui les rendoit poëtes, orateurs, phyſiciens. La pareſſe fait tous les jours avorter nombre de ſavants. L'eſprit ſert mal quand on a trop de confiance en lui. Au-lieu de s'ouvrir une vaſte carriere, il s'applique à des minuties, où il s'exerce aux dépens du prochain.

Quand il apprit que le Maine paie la dix-neuvieme partie des décimes du royaume, tant les bénéfices y ſont conſidérables & multipliés, il s'écria : *gare la ſimonie ;* & il plaignit les pauvres curés qui n'ont que cinq cents livres, & qui ſe trouvent dans le voiſinage de ceux dont le revenu ſe monte juſqu'à dix mille : il faudroit au moins une compenſation. Cette diſproportion eſt vraiment révoltante. Ne pourroit-on pas mettre des penſions ſur les curés qui excedent mille écus, comme on en met ſur les évêchés?

L'Anjou lui préſenta un aſpect beaucoup

plus riant que le Maine. Après avoir considéré La Fleche comme une ville en miniature, & son college comme une école mémorable par ses éleves, par ses bâtiments, & sur-tout par le bon ordre qui s'y observe, il se rendit à Saumur, qui, quoique du diocese d'Angers, n'a ni la douceur, ni l'aménité des Angevins.

Il voulut voir les exercices des Carabiniers, & il en fut si satisfait, qu'il avoua que les troupes Françoises n'avoient rien à envier aux Prussiens. C'étoit l'ouvrage de M. le marquis de Poyanne, dont le zele & la sagacité méritent les plus grands éloges.

Le nouveau pont & les nouvelles casernes l'intéresserent vivement. Il est des objets qu'on ne peut regarder avec indifférence.

On l'introduisit dans quelques maisons qui dépensent noblement, & c'est là qu'il dit n'avoir point vu de ville où les Muses fussent aussi mal logées qu'à Saumur. Le college fait peur.

La levée, ce chemin digne des Romains, qui cottoie la Loire depuis Orléans jusqu'à Angers, & que des maisons pompeuses de Bénédictins décorent de distance en distance, servit de promenade à notre voyageur. Bien différent de ces hommes frivoles qui se fuient, ainsi que les lieux où ils sont, il descendit souvent de voiture pour savourer le plaisir de la vue par la contemplation de mille objets divers. Il payoit les postillons pour aller lente-

ment, comme on les paie pour aller vîte. C'eſt ainſi qu'on jouit du préſent.

Angers le poſſéda pluſieurs jours, & ce furent encore plus les bonnes façons des habitants que leur ſavoir, qui le retinrent. Il aſſiſta à une ſéance d'académie, où l'on fit un effort pour le contenter. On ſe défia qu'il avoit le goût ſûr, & l'on ne ſe trompoit pas.

Il ne manque aux Angevins que d'être excités. Ils ſont naturellement mous, mais cela eſt racheté par une urbanité qui charme les voyageurs, & ſur-tout depuis qu'ils ont pris l'habitude de donner plus ſouvent à manger. Les repas, lorſqu'on en bannit le cérémonial & l'apprêt, ſont le meilleur lien de la ſociété.

On lui fit voir l'égliſe de S. Maurice, il la trouva trop vaſte pour une chapelle, trop petite pour une cathédrale, mais très-belle & très-ornée; quoiqu'il ſeroit à propos d'ôter la grille qui offuſque le ſanctuaire, & d'y mettre ſimplement une baluſtrade. Il n'eſt pas facile de perſuader un chapitre.

Le manege, malgré la beauté de ſes bâtiments, n'avoit plus ſon ancien éclat. Les Anglois n'y venoient qu'en petite quantité. Il en eſt d'eux comme des hirondelles : moins il y en a dans un endroit, & moins il en arrive.

Il engagea la ville à finir le college; ce ſeroit un des plus beaux édifices du royaume, ſelon le plan qu'on en a tracé; mais on eſt

généralement plus curieux de bien loger les chevaux, que de bien gîter les muſes.

Il fallut abſolument qu'il vînt aux aſſemblées où l'on joue petit jeu, & où l'on collationne amplement. Ce fut une profuſion de fruits & de gâteaux, comme ſi l'on ne devoit point ſouper. Il eſt bon de tenir par quelque choſe au vieux temps; la mode n'a que trop uſurpé de terrein.

Les écoles de médecine & de droit lui parurent bien compoſées. On y formoit des écoliers qui valoient des maîtres, quoique l'amour du plaiſir & du jeu laiſſât en arriere un grand nombre d'étudiants. Il n'approuva point leur paſſion pour les armes. Outre que cela rend brétailleur, cela n'eſt point de leur métier.

Il lui ſembla que les égliſes étoient trop entaſſées. Pour avoir bien des temples, on n'en eſt pas plus dévot, & ſur-tout dans une ville où le ſexe naturellement joli n'inſpire pas l'amour de la dévotion.

CHAPITRE LXIV.

Du Poitou & du Berry.

MAUVAIS chemins, mauvais gîtes, mais bonne chere, bonnes gens, voilà ce qu'on trouve dans le Poitou.

Poitiers, à titre de capitale, poſſede des perſonnes lettrées, & la ſociété parmi les nobles y eſt excellente.

Cette ville n'avoit plus l'avantage d'être un pays de cocagne. Le luxe a par-tout renchéri les denrées.

On lui propoſa beaucoup de parties de chaſſe. C'eſt le goût de la province, & qui malheureuſement n'eſt point aſſez modéré. Il fit rencontre d'un petit-maître, qui après l'avoir écouté, crut ſe faire beaucoup d'honneur, en publiant que Lucidor n'avoit pas le ſens commun. Des gens déraiſonnables déteſtent la Raiſon.

La promenade de Poitiers vaut mieux que toute la ville; elle eſt réellement magnifique, ſans cependant approcher des Thuileries, comme le prétendent les habitants. Il n'y apperçut que quelques perſonnes diſperſées çà & là, qui avoient l'air de ces ombres errantes dont parle Virgile au ſixieme livre de ſon Enéïde.

Loudun fixa l'attention de Lucidor; & autant qu'il put en juger, il lui ſembla que Rabelais avoit outré les choſes, lorſqu'il dit *que le diable en montrant au fils de Dieu tous les royaumes du monde, s'étoit réſervé comme ſon domaine, Châtelleraut, Chinon, Domfront, & ſur-tout Loudun.*

Si le Poitou n'avoit pas d'écrivains, il avoit en revanche beaucoup de braves militaires. Il

ſaut dans un royaume des gens d'épée. La ſociété de Luçon étoit un commerce de bonne chere & de jeu, qu'on ne peut ſe procurer qu'en plongeant dans la boue. La groſſe gaieté qui ſubſiſte encore parmi les Poitevins, eſt la preuve d'un bon caractere. Les ris ne ſont apprêtés que parce qu'il n'y a plus ni franchiſe, ni cordialité.

Niort eſt ſur-tout agréable pour ceux qui aiment les foires & les marchés, & Châtelleraut pour les couteliers.

Le Berry, quoiqu'au centre de la France, lui parut un déſert. La ville même de Bourges n'a preſque pas d'habitants. On n'y rencontre perſonne; & pour peu qu'un étranger y ſéjourne, on le croit exilé.

L'univerſité raſſemble quelques étudiants, mais en ſi petite quantité, qu'elle paroît garder l'*incognitò*. Cependant les profeſſeurs ſont habiles, & il prit plaiſir à les écouter.

Quelques aſſemblées qu'il fréquenta étoient au bain-marie. Elles ne ſont point aſſez nombreuſes pour exciter l'émulation, mais un *ouisk* ſupplée à tout.

Il ne manque à la cathédrale, la plus belle du royaume, que la ſuppreſſion du jubé. Dans des villes dépeuplées, la routine fait loi. On n'a pas le courage de rien changer, quoiqu'on ait eu celui de détruire une ſainte Chapelle que ſa beauté devoit conſerver. Iſſoudun, Château-roux, & même Le Blanc, lui procure-

rent de la ſociété. On y débite de vieilles nouvelles.

Les campagnes n'offrirent rien que de triſte aux yeux de notre voyageur. Il ne vit même pas des chemins ſi néceſſaires pour raviver un pays; il en conclut que la France a trop de villes, & que la campagne reſteroit inculte s'il falloit les ranimer.

Il paſſa dans quelques endroits où les converſations le firent beaucoup ſouffrir. C'étoit des enfilades de phraſes qui ne finiſſoient pas. Des ſots de bonne foi ſont encore plus ſupportables, que des ignorants qui prétendent être inſtruits.

CHAPITRE LXV.

De la Marche & du Limouſin.

C'EST dommage qu'on ne connoiſſe la Marche que par les tapiſſeries d'Aubuſſon. Il ſemble que l'eſprit y ſoit entouré d'épines, & qu'il ne puiſſe percer.

On fit des queſtions à Lucidor, qui prouvoient qu'on n'étoit curieux ni de littérature, ni de nouvelles.

Gueret, comme capitale, déploya quelques connoiſſances dont il fut ſatisfait. Toutes les villes ne ſauroient être au même niveau. Les

petites n'ont ni la ressource des livres, ni celle de la conversation. Si l'on n'y joue, on s'y entretient à coup sûr de la voisine & du voisin. Il ne fit que dîner au Dorat, mais ce fut avec deux hommes très-instruits, & dont il a conservé le souvenir.

Limoges lui fit voir des habitants industrieux. Le commerce y a beaucoup d'activité, mais les sciences y paroissent en quelque sorte étrangeres. On ne les recherche point, & heureusement le bon sens y supplée. Des gens raisonnables valent quelquefois mieux que des savants. La probité rend Limoges une place sûre. Une banqueroute y est un phénomene.

Lucidor se répandit dans les campagnes, & il y trouva beaucoup de cordialité. Si les gentilshommes Limousins étoient moins enfoncés dans les terres, ils pourroient cultiver les lettres. L'esprit n'est à portée de s'enrichir, que dans le voisinage de la mer ou des fleuves. Il lui faut des correspondances & des communications.

On lui parla beaucoup des détails de la campagne. Il fallut voir tous les chevaux de la province, & on ne lui fit pas grace d'un poulain; heureusement qu'ils sont beaux. D'ailleurs, la Raison sait s'accommoder aux usages, aux temps & aux lieux.

Brive-la-gaillarde, qui n'a rien de gaillard, le reçut comme tout le monde; & Tulles le

jugea un homme extraordinaire. Mais ce qui réjouit Lucidor, fut de prendre ſur le fait nombre d'officiers élégants, qui dans les garniſons ne trouvent ni ſociété, ni ville à leur gré, & qui pendant leur ſémeſtre, habitoient d'honnêtes chaumieres décorées du nom de châteaux. Alors il falloit ſe contenter d'un triſte gîte, d'un dîner extrêmement frugal, ſuivre les payſans dans leurs travaux, & n'avoir ſouvent pour toute perſpective que des ſœurs bien laides ou bien ruſtiques. Ajoutez à cela que c'eſt preſque toujours la fête des lampes; on n'y brûloit que de l'huile qui empeſte.

Le pays d'Aunis, rempli de militaires & d'Américains, ne fut qu'un lieu de paſſage pour notre philoſophe. Il s'arrêta cependant à la Rochelle, où il vit quelques académiciens dont il fut ſatisfait. Il évita Rochefort, comme un pays mal-ſain. La Raiſon n'eſt point eſclave de la ſanté, mais elle en eſt la tutrice.

CHAPITRE LXVI.

De l'Angoumois, du Périgord & de la Saintonge.

Il ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir qu'Angoulême étoit le pays de la bonne chere. C'étoit une ſucceſſion de repas qui ne

finiſſoient point, ou plutôt une manufacture d'indigeſtions.

L'eſtomac eſt certainement le tombeau de l'imagination, lorſqu'on lui donne une nourriture trop ſucculente ou trop forte, & néanmoins l'eſprit perçoit en dépit des aliments.

Quant aux mœurs, il les trouva douces. Les hommes de table ſont rarement méchants, à moins que le vin ne ſe mêle de la partie; mais graces au ciel on ne boit plus, quoiqu'il ſoit conſtant que la franchiſe y a perdu.

Angoulême fêta beaucoup notre philoſophe. On aime les étrangers, & même pour lui plaire on joua moins, & on le mit en ſociété avec quelques perſonnes d'un eſprit orné.

Périgueux ne fit pas moins bien les choſes. Cette ville raſſembla ce qu'elle a de plus inſtruit & de plus lettré parmi les habitants, & cela paſſoit la douzaine.

La nobleſſe du pays, très-ancienne & fort empreſſée à s'avancer, vint le viſiter. On tira des coffres de vieux habits galonnés, & c'eſt alors qu'on parla de vieilles guerres & du bon vin. Il n'y a qu'un pédant qui eût pu s'en fâcher.

Saintes ſe ſignala par ſon bon cœur. Les Saintongeois ſont généreux, & à cette rare vertu ils joignent la ſagacité. On n'habite pas l'antichambre de la Gaſcogne ſans avoir de l'eſprit. Il leur manque un certain goût dans le choix des études.

CHAPITRE LXVII.

De la Guienne & de la Gaſcogne.

LUCIDOR eut reſté plus long-temps à Bor deaux, ſéjour raviſſant par ſes promena des & par ſa poſition, ſi on lui eût moins parl de ſpectacles & de jeux. On ne l'abordoi qu'avec des cartes ou des dez, excepté che ces perſonnes ſages qui connoiſſent le pri du temps, & qui ne s'amuſent que pour ſ délaſſer.

Tels ſont pluſieurs magiſtrats célebres, plu ſieurs négociants éclairés dont il fit ſa ſociété Il les trouva autant inſtruits que ſpirituels : c qui n'eſt pas ordinaire dans la Guienne, où l'o néglige aſſez volontiers l'étude, ſous prétext qu'il ſuffit d'avoir de l'eſprit.

Cependant l'ame s'appauvrit inſenſiblement, lorſqu'on n'a pas ſoin de la nourrir. C fut la réflexion de l'inconnu, mais tout l monde ne l'écouta pas. Il y eut même deu petits-maîtres qui le perſifflerent : ils étoien ſavants, ils avoient lu Candide. Quant à la jeuneſſe de Bourdeaux, Lucidor la jugea très-aimable & très-ſpirituelle.

Les embelliſſements de la ville lui prouverent ce que peut un intendant zélé. M. d

Tourny donna une nouvelle exiſtence à Bourdeaux. On y bénit ſa mémoire, reconnoiſſance qui lui eſt juſtement due.

La vue du port ne pouvoit raſſaſier notre voyageur. C'eſt celle de Conſtantinople en abrégé.

Il fut très-content de l'activité des négociants, quoiqu'il eût deſiré moins d'amour pour les plaiſirs & pour le luxe. Une ville commerçante doit redouter le faſte & la volupté. Les meilleures fortunes ne tiennent à rien, lorſqu'on ne ſait pas ſe reſſerrer dans de juſtes bornes.

Il vit nombre d'Américains qui dépenſoient ſans retenue, dans l'eſpoir de repaſſer aux Iſles pour y réparer leurs pertes. C'eſt aſſez leur uſage, au point que le moment de leur retour eſt ordinairement celui où ils n'ont plus d'argent.

Les libraires qu'il voulut connoître étoient éclairés, & avoient des magaſins conſidérables.

Dans les grandes villes, il y a des liſeurs de toute eſpece; mais là comme ailleurs, le frivole l'emporte ſur le ſolide. Il ſe fit lire quelques morceaux de la nouvelle hiſtoire de la Guienne, par dom de Vienne, de la congrégation de S. Maur, & il lui en témoigna ſa ſatisfaction.

Il préſuma qu'il n'étoit pas flatteur pour les femmes qui tiennent un rang diſtingué, de ſe voir au ſpectacle, en quelque ſorte effacées par

des filles entretenues qui affichent la magnificence, & qu'on montre au doigt. Les gens raiſonnables en murmuroient, les petits-maîtres en rioient, mais l'uſage avoit prévalu. La coutume eſt un terrible tyran.

Il partit pour Agen, il y trouva un génie propre au commerce & à la ſociété. Il paſſa par Villeneuve, où il ne vit que des échantillons de ſavoir & d'eſprit; par Cahors, pays où l'on n'eſt riche qu'en propos. Il s'arrêta à Condom, qu'il nomma l'aréopage de la Gaſcogne; il vint enſuite à Bayonne, ſéjour ſémillant par la vivacité des eſprits, après avoir parcouru Saint-Sévere Cap, Dax, & pluſieurs autres endroits ſur le même ton, où il obſerva qu'au-lieu de ſe jalouſer on s'exaltoit réciproquement, & qu'on avoit beaucoup d'ambition. Les Gaſcons aiment à ſe faire valoir, non par la dépenſe, mais par le babil.

„ *Sandis*, en nous voyant, lui dit un d'entr'eux, vous appercevez des hommes qui „ veulent faire feu ou par la gloire ou par l'eſprit. Notre ame eſt une pierre à fuſil que „ nous battons ſans ceſſe pour nous mettre „ en lumiere. La vie eſt malheureuſe, quand „ on ne ſait pas la faire briller. Il faut dans „ ce monde de la fortune ou de l'induſtrie, „ ou tout au moins du caquet. Nous plaignons „ un homme qui n'éblouit perſonne. J'aimerois mieux n'être qu'un ver-luiſant, que de „ reſter dans l'obſcurité. Nous ſortons promp-

„ tement de notre province, quand le caſtel „ de notre pere n'a point aſſez de ſplendeur.

„ Nous aimons l'eſprit par extraits. On „ eſt toujours agréable lorſqu'on ne fait qu'ef- „ fleurer. Nous attrapons notre ſavoir à la vo- „ lée, la poudre s'enflamme, le coup part, „ & la victoire eſt à nous. Auſſi quand il eſt „ queſtion de bel-eſprit, nous payons tou- „ jours argent comptant : il y en a parmi nous „ qui ne connurent jamais d'autre monnoie. „ Au bout du compte une ſaillie vaut bien „ un écu.

„ On nous apprend dès notre enfance les „ bons mots & les tours d'eſprit qui avance- „ rent nos compatriotes : c'eſt un aiguillon „ qui nous ſtimule. Il faut que notre imagi- „ nation nous fourniſſe des reſſources ou des „ excuſes valables, ſans cela nous nous brouil- „ lerons bientôt avec elle.

Lucidor s'amuſa beaucoup de ce propos. Il ne rencontroit pas de Gaſcons qu'il ne les interrogeât, & toujours ils ſe donnoient pour des cadets. Il faut que tous les ainés ſe ſoient perdus, diſoit-il, ou qu'ils n'oſent ſe déclarer tels, vu la modicité de leurs reve- nus. La vanité ne ſympathiſe point avec la ſincérité.

CHAPITRE LXVIII.

Du Béarn & du Rouſſillon.

Le ſouvenir d'Henri IV conduiſit Lucidor dans le Béarnois. Charmé de voir le berceau d'un prince qui fit tant d'honneur à la Raiſon, il colla ſes levres ſur les murs du château où il naquit. Il voulut par-là nous apprendre combien les grands hommes doivent nous être précieux.

Il fouilla dans tous les endroits propres à lui donner quelques notions ſur ce monarque ſi chéri ; & ce fut à Nay, petite ville, qu'il apprit qu'Henri IV, étant encore tout jeune, prenoit plaiſir à ſe piquer les doigts & à ſe faire ſaigner, pour s'accoutumer, diſoit-il, aux combats que le ſort lui deſtinoit. Les grands hommes s'annoncent ordinairement dès leur enfance.

Lucidor à ce récit ſe ſentoit tranſporté. Le génie Béarnois lui plut ſinguliérement. Il eſt mêlé d'une franchiſe & d'une valeur qui relevent l'humanité.

Il s'arrêta quelques jours à Pau ſans s'en appercevoir. Une aimable ſociété lui fit oublier les inſtants. Des petits-maîtres n'imagineroient pas qu'on pût trouver quelqu'agrément

ment à deux cents lieues de Paris ; mais la Raiſon n'a ni leur goût ni leurs yeux. Il trouva dans le Navarrois des gens qui ne marchent qu'en danſant, & qui ne reſpirent que la gaieté.

Le Rouſſillon a l'inconvénient des frontieres : c'eſt un mêlange bizarre de François & d'Eſpagnols. On l'accueillit avec fierté. Les politeſſes du pays ont quelque choſe d'impérieux. Il voulut inſpirer aux habitants plus d'application à l'étude, & il partit ſans les avoir perſuadés ; ce qui lui fit d'autant plus de peine, qu'à Perpignan il y a beaucoup d'eſprit.

Il admira ſouvent les Pyrénées, ces monts orgueilleux dont la cîme ſe perd dans les nues. Leur aſpect fait naître des réflexions ſur la création du monde & ſur ſa conſervation. Il ſe promenoit avec une eſpece de volupté au milieu des ombres qu'ils répandent & des torrents qui ſortent de leur ſein. Le ſpectacle de la nature eſt le plus intéreſſant pour la Raiſon.

CHAPITRE LXIX.

Du Languedoc.

CETTE province ne pouvoit échapper à la curioſité de notre voyageur. Elle fut toujours le pays des lettres, & elle s'eſt toujours glorifiée d'avoir des ſavants.

Toulouſe l'intéreſſa vivement : il y trouva des hommes, en dépit du luxe & des plaiſirs; mais ils lui avouerent que leur ville n'étoit plus reconnoiſſable depuis qu'on avoit quitté la ſimplicité. On ſe privoit même de la nourriture pour porter des habits brodés, & pour fournir à des jeux ruineux. Comme ſi la grandeur pouvoit ſympatiſer avec une auſſi ridicule économie.

On donnoit outre cela dans le bel-eſprit, & bien des perſonnes ſe contentoient d'être ſavantes par extraits. Tel eſt le ſervice qu'ont rendu les dictionnaires & les brochures du temps; on juge ſans appel lorſqu'on les a lus.

Chacun voulut voir l'aimable étranger; mais excepté chez ceux qui repréſentent, on ne l'invita point à manger. Dès qu'on ſe met à table, les maiſons ſe ferment hermétiquement. Deux eſtomachs ne ſuffiroient pas dans la Touraine & dans l'Angoumois, & c'en eſt trop d'un dans le Languedoc. L'appétit ſe regle ſur la coutume du pays.

On eût bien ſouhaité que Lucidor jouât, mais outre qu'il n'aimoit pas à perdre ſon temps, il craignit qu'on ne fût trop habile pour lui. La timidité eſt quelquefois prudence.

Les femmes ont une vivacité de langue & d'eſprit qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Elles ſont même plus inſtruites qu'ailleurs, & heureuſement elles ne jouent point le rôle de ſavantes.

Le parlement, l'univerſité, l'académie captiverent ſon attention. Les mœurs, l'eſprit, l'accent, le pays lui-même lui parurent fort agréables; on y met tout au ſuperlatif.

On lui montra quelques édifices, & ſurtout l'hôtel-de-ville, comme des monuments très-curieux, & il les admira.

Il trouva des dévotes qui prenoient des à-comptes ſur le bonheur de l'autre vie, par leur attention à ſe procurer ce qu'il y avoit de plus commode & de plus délicat.

Il s'apperçut que le capitoulat faiſoit tomber le commerce; que Toulouſe en conſéquence étoit preſqu'un beau déſert. Toutes les villes ne ſauroient être marchandes: elles ſe nuiroient réciproquement.

Sa promenade quotidienne étoit ſur les bords du canal : il mérite les regards d'un voyageur. Là il ſe rappelloit les grands hommes qui illuſtrerent le ſiecle de Louis XIV, & les chef-d'œuvres qui ſortirent de leurs mains, & il en conclut qu'ils furent profonds, & que nous ſommes ſémillants.

Il ſe fit rendre compte, ſelon ſa maxime, de la coutume qui étoit en vigueur, & il dit à ce ſujet qu'un même royaume ne devroit avoir qu'un même code, & qu'il ne pouvoit concevoir qu'en paſſant d'une province à l'autre, on trouvât différentes manieres de s'établir, de teſter & d'hériter. La nature eſt par-tout réglée par les mêmes loix, pourquoi ne pas l'imiter?

On lui préſenta des vers faits en ſon honneur; les Toulouſains s'appliquent volontiers à la poéſie, & il les loua encore plus qu'il n'étoit loué, parce qu'ils étoient bons. La Raiſon ne connoît point la fauſſe modeſtie.

Son ſéjour à Montauban, ville charmante par ſa poſition, lui procura la ſociété de pluſieurs perſonnes fort aimables. Il goûta beaucoup leur converſation, & il ne partit qu'à regret pour ſe rendre à Béziers.

Il paſſa par Nailloux, où le hazard lui fit rencontrer un jeune homme bien né, intéreſſant par ſa figure & par ſa douceur, mais tourmenté par de vives paſſions. Il entra dans ſon cœur, il compatit à ſa ſituation, il lui donna les avis les plus tendres & les plus lumineux, & il vint à bout d'en faire un ſage. Quand on veut rendre des conſeils efficaces, il faut parler comme la Raiſon. L'humeur ou la dureté irrite au-lieu de corriger.

Béziers, perché ſur une éminence comme un oiſeau ſur un arbre, eſt admirable pour ceux qui aiment la bonne chere & le bon air. Auſſi ne s'y arrêta-t-il que pour y reſpirer & pour y ſouper.

La réputation de Montpellier lui parut bien méritée : il y trouva de l'eſprit, de la ſociété, mais un goût trop décidé pour le plaiſir. Les paſſions y bouillonnent comme le ſang, & ce n'eſt pas un petit mérite que de ſavoir les calmer.

La Faculté de médecine le régala de theſes & d'ouvrages dignes de l'approbation de Boerhaave. On étudioit avec ferveur, & l'on ne donnoit rien ni à l'imagination, ni au hazard; mais la mort n'en ira pas moins ſon train.

La terre couverte d'oliviers incapables de répandre de l'ombre & de réjouir la vue, le convainquit qu'on louoit avec trop d'enthouſiaſme les campagnes du Languedoc, & qu'elles ne peuvent ſe comparer ni à la Touraine, ni à l'Orléanois, mais il ne voulut point diſputer. Tant pis pour ceux qui ne ſont pas de ſon avis.

Il vit Narbonne, Carcaſſonne, petites villes en elles-mêmes; mais que l'eſprit des habitants fait étendre. Il en vit d'autres où il ſembloit qu'une génération s'étoit perdue. Il n'y avoit que des enfants & des vieux; pas la moindre perſonne d'un âge intermédiaire.

Il paſſa à Niſmes, ville célebre par ſon amphithéâtre, ouvrage des Romains, qui malgré le laps des temps s'eſt aſſez bien conſervé. Il joua par complaiſance, choſe néceſſaire pour ſe trouver à table avec les Languedociens.

Il fit connoiſſance avec des gens d'eſprit, le pays n'en manque pas; ils ne furent pas toujours du même avis. Il y a loin du bon ſens au bel-eſprit.

Pluſieurs femmes ſurent l'intéreſſer : elles ont des manieres aiſées, une converſation vi-

ve, de la lecture proportionnément à leur état.

Le commerce ſoutient la ville. L'on y fabrique d'aſſez mauvais bas, & l'on en a le débit, parce qu'ils ſont à un prix très-modique, & parce qu'on ne veut pas ſe perſuader que la bonne marchandiſe n'eſt jamais chere.

Il traverſa les Cevennes comme un pays où l'on ne s'arrête pas volontiers, & où le fanatiſme, l'ennemi déclaré de la raiſon, donne tant de ſcenes auſſi ridicules que ſanglantes; & il parcourut le Rouergue : il y fut fêté par des gens d'eſprit, & ſur-tout à Rhodès, où régne un génie gaſcon.

CHAPITRE LXX.

De l'Auvergne.

LUCIDOR n'avoit jamais tant entendu parler de nobleſſe que depuis qu'il fut dans cette province. Il étoit aſſailli de gentilshommes dont les noms ſe terminent en *ac*, & qui avoient effectivement une grande antiquité, quoiqu'on ne fût pas obligé de croire tout ce qu'ils diroient à ce ſujet; car il eût fallu les ſuppoſer de ces ſiecles dont on ne ſait preſque rien. C'eſt la marote de preſque tous les gentilshommes qui habitent la campagne. Ils ont des généalogies que perſonne ne connoît.

Quoi qu'il en ſoit, la nobleſſe en Auvergne eſt une des meilleures du royaume ; mais Lucidor qui préféra toujours les ſavants aux nobles, eût deſiré plus de ſavoir & moins d'ancienneté. L'homme inſtruit exiſte par lui-même ; celui qui n'a que de la condition, ne vit que dans ſes aïeux.

Des invitations continuellement répétées le conduiſirent de châteaux en châteaux, où on l'accabla de bonne chere & de propos qui manifeſtoient un bon cœur, mais qui n'avoient rien de la délicateſſe du ſiecle. On s'amuſe dans certaines campagnes d'Auvergne comme au temps de François I ; & quelque choſe qu'on diſe, cela vaut peut-être mieux que notre rafinement. C'eſt ainſi qu'en jugea Lucidor, lui qui n'aime ni l'eſprit frélaté, ni les manieres apprêtées.

La vue de ces différents châteaux, lui fit imaginer qu'un dictionnaire qui nous donneroit le détail de tous ceux qui exiſtent en France, avec des notes relatives à leur origine, & aux événements dont ils ont été le théâtre, ſeroit très-intéreſſant, & même néceſſaire ; il faudroit qu'un tel ouvrage fût autoriſé par le gouvernement, & que ceux qui ſeroient commis pour l'exécuter, euſſent des ordres par écrit, ainſi que des appointements. Alors chaque ſeigneur leur ouvriroit ſes archives, & l'ouvrage ſe feroit avec ſuccès.

Clermont ne fut point un ſéjour incommode

pour notre philoſophe : il s'y trouva fort à ſon aiſe. On y rencontre des hommes d'un eſprit profond, & dont les connoiſſances n'ont rien de ſuperficiel. Il obſerva qu'ils abondoient un peu trop dans leur ſens. C'eſt l'uſage du pays.

On lui demanda ſouvent s'il étoit noble; & même comme il ne brilloit pas du côté des habits, on l'eût preſque ſoupçonné d'être aventurier. La plupart des hommes veulent être éblouis. Cependant ſa prudence & ſes lumieres lui ſervirent de paſſeport.

Les grandes aſſemblées le reçurent par un eſprit de curioſité, & finirent par l'admirer.

On lui donna quelques grands dîners, qui ne ſe paſſerent pas ſeulement à manger; on y diſcourut ſur des matieres graves; c'étoit ſon élément.

Riom eut pour lui beaucoup d'attraits. Le préſidial vaut un parlement, ſi l'on en juge par la ſcience de ceux qui le compoſent. On y voit briller les plus habiles avocats.

S. Flour lui parut une ville aſſez triſte. Malgré la rigueur du froid qui s'y fait vivement ſentir, à peine y connoît-on l'uſage des cheminées. On y donne quittance du bel eſprit en faveur du bon ſens, ce qui ne lui déplut pas.

La Limagne le ravit, cette contrée auſſi agréable que fertile, où l'on trouve les payſans les plus induſtrieux; c'eſt dommage qu'ils

ſoient obſtinés, mais c'eſt un tribut qu'il faut payer au ſol ou au climat.

CHAPITRE LXXI.

Du Bourbonnois & de la Bourgogne.

MOULINS captive les étrangers par ſes promenades & par ſa ſociété. On y reçut Lucidor avec plaiſir, tandis que dans quelques autres petites villes du canton, où l'on ne connoît de lecture que celle du calendrier, d'occupation que le jeu, on ne le regarda preſque pas.

Il apprit en paſſant par Dun-le-Roi, que le peuple y étoit autrefois ſuperſtitieux, qu'on y croyoit beaucoup aux revenants; mais que depuis que le bailly rendit une ordonnance qui défendoit aux eſprits d'entrer dans la ville, la ſentence fut ſi bien exécutée, qu'on n'en entendit plus parler.

Il traverſa le Nivernois, pays agréable par ſa poſition; & il obſerva qu'à Nevers on eſtimoit les gens lettrés.

Dijon, ſéjour très-riant par lui-même, & où pour être bien reçu, il ne faudroit ſe produire qu'avec du faſte & des titres, accueillit cependant notre philoſophe avec une ſorte de

diſtinction. On lui fit grace de la parure, en faveur de ſon air noble & gracieux. La maniere de s'annoncer vaut ſouvent mieux qu'une recommandation. Il y a toujours de la reſſource chez les gens d'eſprit. Les Dijonnois ſont ſpirituels; & ſi on les accuſe d'être orgueilleux, c'eſt parce qu'ils ont de la dignité.

On l'entretint de tous les ouvrages qui paroiſſent. On les connoiſſoit, & l'on ſavoit en juger, mais on y aimoit un peu trop les livres frivoles. La mode ne devroit jamais régler le ſort d'un ouvrage.

L'académie lui fit connoître des hommes inſtruits, & dont la converſation avoit quelque choſe de ſéduiſant. Il lut quelques diſcours de réception, & il y trouva trop d'eſprit. Ces ſortes d'ouvrages n'ont ordinairement qu'un ſuccès éphémere, & c'eſt aſſez tout l'honneur qu'ils méritent; car ils éblouiſſent, & n'apprennent rien.

Les femmes vouloient toujours avoir Lucidor dans leur ſociété, aux riſques de moins jouer. Elles ont aſſez d'eſprit pour avoir deviné que ſon voyage deviendroit public, & qu'on y citeroit Dijon. Quelques agréables le prirent pour un imbécille, & il s'en amuſa.

C'eſt dommage que cette ville n'ait qu'un filet d'eau, & que le mail ſoit trop éloigné. Quelques méchants taxent les habitants de malignité; mais ici les accuſateurs valent moins que les accuſés. D'ailleurs il eſt diffi-

cile d'avoir un eſprit vif, ſans être un peu mordant.

Lucidor vit Cîteaux, abbaye célebre, où l'abbé vit preſqu'en ſouverain.

Les meilleurs vins du pays furent inutilement prodigués en faveur de l'aimable étranger; il ne fit qu'y goûter. C'eſt un nectar qui inſpire les plus heureuſes ſaillies. M. Pyrrhon ſe trouva bien d'en avoir bu.

Autun ne poſſéda Lucidor qu'un ſeul jour, & il le paſſa avec des gens d'eſprit qui lui parlerent d'une maniere analogue à ſa façon de penſer. C'eſt là qu'il donna une leçon honnête à deux moines, qui ne daignerent pas lui rendre ſon ſalut. La vanité eſt le comble du ridicule chez des gens qui ſont profeſſion d'humilité.

Langres lui auroit plu, ſans le jeu qui en fait la principale occupation. Les ſociétés n'y connoiſſent guere d'autres paſſe-temps.

Il vit Beaune, qu'on affuble à tort de toutes les inepties, & il ſe rendit à Châlons-ſur-Saone, par un chemin qui lui rappella tous ceux qu'on fait en France, & qui ſont autant de monuments qui immortaliſent le regne de Louis XV.

Les promenades de Châlons lui parurent raviſſantes; elles le ſont en effet. Il s'en faut bien que la ville y réponde; mais elle a des habitants honnêtes, qui font aux étrangers le plus gracieux accueil. S'ils ne les entretien-

nent pas ſavamment, ils les en dédommagent par leur bon cœur. Ils fêterent Lucidor, & ne vouloient point le laiſſer partir. Ils le prirent pour un bonhomme dont la franchiſe leur plaiſoit. La Raiſon bien différente du bel eſprit, n'affiche point ce qu'elle fait.

Mâcon, lorſqu'il y paſſa, étoit concentré dans une ſalle de bal. Il ne voulut point diſtraire les habitants d'une ſi importante occupation. Il apprit ſeulement qu'ils liſoient par fois pour être au courant de la littérature, & qu'il y avoit des gens d'un eſprit orné. La campagne étoit remplie de payſannes auſſi propres que gentilles, qui rappelloient les bergeres des Romans.

Il vouloit aller à Bourg-en-Breſſe, on l'en détourna ; & cependant il s'y rendit, & y trouva bonne ſociété. La Raiſon bien différente des grands, voit les choſes par elle-même, & ne ſe décide point ſur la prévention. Il goûta beaucoup un auteur dont les gens du pays ne faiſoient pas grand cas. C'eſt le ſort des écrivains; ils ne ſont pour l'ordinaire eſtimés que là où ils ne ſont pas. Ce qu'on voit tous les jours ne paroît plus merveilleux.

Il n'oublia point de viſiter l'égliſe des Cordeliers, qui renferme des mauſolées de la maiſon de Savoye en beau marbre, & une horloge antique qui met un ſiecle à faire tourner une roue.

Il voulut viſiter la ville de Trévoux, plus

fameuſe par le journal qui porte ſon nom, que par ce qu'elle eſt en elle-même : auſſi n'apperçut-il que l'ombre d'une cité. Dombes avoit quelques habitants dont la converſation l'intéreſſa ; mais les petits endroits ſont des entraves pour le ſavoir. On s'y néglige malgré ſoi ; & ce qu'il y a de pire, c'eſt que ſouvent on n'en veut pas convenir. Boileau diſoit qu'il en étoit des petites villes comme des petites perſonnes, qui ont ordinairement beaucoup de vanité.

CHAPITRE LXXII.

De la Franche-Comté.

IL obſerva que les Francs-Comtois ſe font volontiers moines ou ſoldats : choſe d'autant plus ſurprenante, qu'ils n'aiment pas l'aſſujettiſſement. Leur eſprit vague ne s'applique pas facilement aux ſciences, quoiqu'il en ſoit très-ſuſceptible, principalement ſur les montagnes, mais le cœur en eſt bon. Il l'éprouva dans toutes les villes qu'il parcourut. Il y trouva des perſonnes obligeantes, ſans apprêt comme ſans duplicité. La candeur eſt d'autant plus admirable, qu'elle eſt bien rare.

Beſançon l'intéreſſa par ſes fortifications, & encore plus par ſa ſociété. Les militaires

augmentent la bonne compagnie, & l'on eſt aſſuré d'y trouver des femmes très-aimables, & des hommes fort inſtruits. Il eut avec eux quelques entretiens ſur les ſciences, mais coupés par le jeu : il eſt néceſſaire, lorſqu'il n'eſt pas pouſſé trop loin. Il met à l'aiſe ceux qui ne ſavent pas converſer, ou qui ne veulent pas ſe donner la peine de parler. Tout ce qui lie la langue, peut paſſer pour un bien.

On s'empara de lui comme d'un perſonnage qu'il étoit bon d'écouter. On dit de très-excellentes choſes, & il ſeroit à ſouhaiter que nous les euſſions.

Il trouva pluſieurs perſonnes qui ſe contentoient d'exiſter. L'émulation n'eſt pas ce qui tourmente les Francs-Comtois. Si l'on excepte Dole, Salins, Gray, Poligny, Lons-le-Saunier, on ne connoît la littérature & les ſciences que par quelques journaux qui ont l'air de s'être égarés. Les vivres ſont à bon marché, & l'on en profite, ſans ſe mettre en peine de l'adminiſtration du vaſte univers.

Le hazard conduiſit notre philoſophe dans une maiſon de Cénobites. On ne lui parla ni de livres, ni de nouvelles, mais on lui fit faire une chere excellente. Il y a des gens qui donneroient toutes les gazettes, & même toutes les bibliotheques, pour un bon dîner. On trouve cependant des bibliotheques bien garnies dans preſque tous ces monaſteres.

CHAPITRE LXXIII.

Du Lyonnois.

VILLEFRANCHE, toute petite qu'elle eſt, ne fut point un objet indifférent aux yeux de Lucidor. Il y connoiſſoit depuis du temps des hommes eſtimables par leurs talents, & il les vit avec plaiſir. Ils lui parlerent de leur académie, qui ſe ſoutient toujours avec diſtinction, mais qui ne peut avoir cette ferveur qu'inſpire le grand nombre. L'engourdiſſement ſemble être le partage des petites villes; il faut à l'ame des ſpectacles qui la remuent.

C'en fut un bien intéreſſant pour notre voyageur que l'aſpect de Lyon. Ce ſéjour immenſe par l'étendue de ſon commerce, par le nombre de ſes habitants, retraçoit Paris à ſes yeux. C'eſt la ville de France, quoi qu'en diſent les Marſeillois & les Bourdelois, qui repréſente mieux la capitale; mais ils n'en conviendront pas. La prévention eſt une choſe incurable.

Il promena ſes regards de tous côtés, & il vit tant de manufactures, tant de magaſins, tant d'ouvriers, que ſa vue en étoit fatiguée. L'or s'y déploie avec autant de magnificence

que de docilité. On le voit ſe diſtribuer ſur mille étoffes diverſes, & ſe mêler à la ſoie avec un goût qu'on ne peut exprimer. Plus les modes changent, plus il acquiert de beauté. Chaque année lui donne un nouveau luſtre. L'induſtrie eſt l'émule de la nature.

C'eſt à Lyon que les nobles & les ſouverains du Nord & du Midi viennent s'habiller, & c'eſt de là que Paris emprunte le goût qui fait la mode & qui donne le ton.

Auſſi notre voyageur ne put-il s'empêcher de dire qu'une manufacture ne pouvoit être mieux placée qu'entre les mains des Lyonnois. Ils ont la patience & le génie propres à produire les plus élégantes & les plus magnifiques étoffes. Celles qu'on fabrique ailleurs n'en ſont que la parodie.

Ses relations avec quelques membres de l'hôtel-de-ville & quelques aſſociés de l'académie, le mirent en état de connoître juſqu'où s'étend l'eſprit du pays. Il ne négligea point la ſociété des négociants; ils ont des lumieres qui les rendent vraiment recommandables; mais il fut ſurpris d'en trouver qui malgré l'élégance de leurs habits, avoient un langage groſſier. La fortune corrige rarement une mauvaiſe éducation. Lyon reſſemble à toutes les grandes villes, ou y vient de tous les pays; & ce ne ſont pas toujours les étrangers qui s'y établiſſent qui paroiſſent le mieux éduqués.

Les repas qu'on lui donna reſpiroient l'o-

pulence. Le commerce eſt le pere des richeſſes. Il fut très-ſatisfait de la converſation des femmes & de leur maintien. Elles ont un air noble que ne donne pas toujours la nobleſſe.

La place de Belcourt, qu'il vit un jour de fête, lui parut le ſecond tome des Thuileries. La parure & l'affluence en faiſoient une promenade enchantée. Le Priſme n'offre pas aux yeux plus de couleurs & plus de variété.

Le college ne pouvoit échapper à ſes recherches. Outre que les études y ſont floriſſantes, la bibliotheque eſt un monument connu de tous ceux qui voyagent. Il l'analyſa, ſans cependant y trouver ces livres rares qui forment le tréſor des curieux.

La noble ſimplicité qui diſtingue l'égliſe de Lyon, & qui la dégage d'une multitude de pratiques uſitées par-tout ailleurs, fut très-goûtée de Lucidor. Rien de plus majeſtueux qu'une vénérable antiquité, quoi qu'en diſe le luxe & la mode.

Après avoir bien conſidéré la ville, où les édifices, les quais, & ſur-tout l'accollade du Rhône & de la Saone forment le plus charmant coup d'œil, il viſita l'archevêché & la maiſon de campagne qui en dépend : ce ſont deux objets qui intéreſſent un voyageur curieux.

Enſuite il ſe répandit dans la campagne : on y trouve des maiſons délicieuſes où les étrangers ſont volontiers invités, & où les Lyonnois viennent dépenſer noblement.

Il y en a qui les accuſent de n'être pas ſinceres, mais ce ne fut point Lucidor qui porta ce jugement. La Raiſon eſt fondée à en juger plus favorablement.

Il étoit juſte qu'il vît le Forez, & qu'il parcourût les bords du Lignon, ſi agréablement chantés par l'auteur de l'Aſtrée.

Montbriſon, quoique très-petite ville en elle-même, lui parut fort grande à raiſon des hommes de génie qu'elle a produit. L'eſprit ſemble s'y plaire plus que par-tout ailleurs.

CHAPITRE LXXIV.

Du Vivarez & du Comtat Venaiſſin.

IL paſſa au Pui en Velay, parce que c'étoit ſon chemin, & il vit que les habitants, excepté l'évêque du lieu (M. de Pompignan) & quelques autres perſonnes, ne s'occupoient que de la bonne chère & du jeu, ſans doute pour oublier la poſition de leur ville, qui eſt affreuſement ſituée.

Le Vivarez ne lui préſenta qu'un pays de cocagne, où l'on vivoit à bon marché, & où l'on ne connoiſſoit que par oui-dire, ou par quelques brochures qu'apportoient les Gardes du Roi, la littérature & les littérateurs. On laiſſoit courir les aſtres & les événements,

ſans s'occuper de leurs révolutions; l'on n'en étoit pas moins heureux. Cependant Viviers à titre de capitale, pourroit ſe vanter d'avoir quelques hommes inſtruits, mais elle eſt modeſte, elle n'en dit mot.

Quant au Comtat, ſi ſouvent conteſté aux papes, & ſi bien placé pour appartenir à la France, il y trouva beaucoup d'eſprit & beaucoup d'érudition. Un peu d'ultramontaniſme gâtoit les études, mais nouveau gouvernement, nouvelle maniere d'enſeigner.

Si l'intérieur d'Avignon répondoit à ſes dehors, elle ſeroit une des premieres villes du royaume. L'air n'y eſt ſain qu'autant que le vent le purifie. On y trouve une nobleſſe diſtinguée, mais qui par le moyen des révérences & des compliments, ſe diſpenſe très-adroitement de donner à manger. Les peres en uſerent ainſi, les fils agiſſent de même. Au reſte il y a dans la ville une excellente auberge.

Il viſita quelques couvents meublés de gens d'eſprit. L'ambition donne du goût pour le travail à tous les religieux qui tiennent à l'Italie. On veut devenir évêque, ou tout au moins théologien de quelque cardinal; au-lieu qu'ailleurs il faut être comte ou marquis pour gouverner un dioceſe.

Carpentras & Cavaillon furent ſucceſſivement viſités, & l'on s'y empreſſa de connoître notre philoſophe. Il n'eut pas de peine à convenir que des impôts détruiroient la non-

chalance, & donneroient au pays des bras. Le ſol eſt très-bon par lui-même, & il n'a beſoin que de ce ſecours, pourvu que les taxes y ſoient proportionnées.

On lui fit voir pluſieurs veſtiges des papes qui habiterent Avignon. Le ſéjour des ſouverains eſt pour les pays une ſource de réparations & d'embelliſſements. Leur préſence comme celle du ſoleil, feconde & vivifie.

Quatre évêchés dans un auſſi petit territoire, lui firent obſerver que les dioceſes ſont beaucoup mieux réglés, lorſqu'ils n'ont qu'une petite étendue, & que les prélats étant alors moins riches, ont plus de ſimplicité. L'opulence eſt la ruine des bonnes mœurs, & le germe de l'orgueil.

La fontaine de Vaucluſe, ſi renommée chez les poëtes, & ſi capable d'en former par les jolies réflexions que l'abondance & le murmure de ſes eaux inſpirent, le fixa long-temps. La Raiſon aime les objets qui donnent à penſer.

Il ne pouvoit s'arracher de Lille, cette ville qui ſemble ſortir du ſein des ondes, & qui a ſous ſes regards un terrein immenſe, entrecoupé par une multitude d'arbres & de ruiſſeaux; mais il faut ſe dévouer à la ſolitude pour y demeurer. On n'y trouve guere que des Juifs, & quelques bourgeois. C'eſt un véritable ſupplice qu'une ſociété diſparate.

Les étrangers accouroient autrefois dans le

Comtat pour y vivre à bon marché. Cet heureux temps n'eſt plus. Le luxe & la diſette des récoltes ont fait tout renchérir.

CHAPITRE LXXV.

De la Provence.

A PEINE Lucidor eut-il mis le pied dans cet agréable pays, qu'il en connut tous les avantages. L'eſprit des habitants répond à la beauté du climat, & l'imagination participe à la chaleur du ſoleil. Les plus excellents prédicateurs, *Maſſillon*, *Molinier*, *Surian*, *Renault*, eurent la Provence pour berceau.

Aix poſſède des ſavants, Marſeille des hommes de génie, Arles des femmes aimables, mais par-tout il regne un eſprit ambitieux ou intrigant. Il entrevit ce défaut chez les perſonnes même les plus modeſtes en apparence. L'ambition ſe cache difficilement.

A meſure qu'il ſe promenoit dans Marſeille, ville auſſi belle que tumultueuſe, le luxe, eſcorté de toutes les paſſions, s'offroit à ſes regards.

On le préſenta chez les premiers négociants, & il y vit, ſoit dans les ameublements, ſoit dans les repas, un abrégé des quatre par-

ties du monde. Le commerce raſſemble les choſes les plus rares & les plus éloignées.

Le Port, rendez-vous de toutes les nations, lui parut un monde. C'eſt le lieu de la France le plus remuant & le plus peuplé. On s'y embarque pour tous les pays de l'univers, & l'on y met les plus grandes fortunes au hazard. Les choſes de ce monde ne roulent que ſur des incertitudes.

Il trouva que la vue des Baſtides, ces maiſons de campagne qui décorent Marſeille, & qui la dominent, forme un optique enchanteur, mais qu'elles ſont trop petites, & trop voiſines les unes des autres pour ne pas gêner ceux qui les occupent. Un philoſophe ne craint point les regards du public; mais tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Il eût voulu que le libertinage ceſſât d'être affiché; que tous ces mercures dont la ville abonde fuſſent ſévérement punis; qu'on interceptât le cours de l'uſure; qu'on prît le goût des lectures ſages & ſolides; qu'on mît moins de faſte dans le commerce de la vie; mais les ſouhaits de la Raiſon ne ſont pas ceux du public.

Le plaiſir à Marſeille ſe reſpire comme l'air; & ſi l'on ne veille exactement ſur ſoi-même, on a bientôt des mœurs efféminées. La multiplicité des occaſions, le mêlange des nations, la chaleur du climat, tout contribue au triomphe de la volupté.

On le pria d'aſſiſter à une ſéance d'acadé-

mie, & il y reconnut le génie du pays, des expressions nerveuses, des pensées magnanimes, des images hardies. L'esprit chez les Provençaux bouillonne comme le sang. Leurs saillies ont bien une autre énergie que celles des Gascons.

Les femmes se ressentent de cette fermentation. Elles sont aussi terribles dans la colere, que vives dans la conversation. Il n'y a ni tiédeur ni ennui dans leur société. Rien de plus aimable lorsqu'elles savent se tempérer; mais c'est un effort qui leur coûte.

Aix eût été pour Lucidor un lieu d'adoption, s'il se fût fixé dans la Provence. Les magistrats enchaînent les esprits par celui qui les anime, & ils font aimer les loix par la beauté de leur éloquence.

Un jour que notre voyageur se promenoit au cours, il rencontra deux hommes qui disputoient fortement sur ce qu'on appelle *Raison*. L'un prétendoit qu'elle n'étoit qu'une chimere à qui les préjugés donnent du corps; l'autre, qu'elle existoit indépendamment de toutes les opinions. Ils furent sur le point de s'adresser à Lucidor, & de le prendre pour arbitre, mais aussi-tôt ils changerent d'avis. Ce voyageur ne nous entendra seulement pas, se dirent-ils mutuellement. Il est certainement comme tant d'autres qui courent le monde & qui ne savent rien.

On voit par-là comme ils se connoissoient

en phyſionomie, & l'on ſe perſuade facilement qu'ils n'étoient pas Provençaux. Ils ont le tact plus ſûr & plus fin.

Cette petite ſcene amuſa beaucoup notre philoſophe. Il la racontoit avec ſatisfaction.

Toulon le mit à portée de conférer ſur ce qui concerne la marine; & c'eſt là qu'il dit à des officiers, qu'il trouva très-aimables & très-inſtruits, qu'on négligeoit très-mal-à-propos le port d'Ambleteuſe en Picardie, & qu'on en pourroit tirer un bon parti.

En général il fut très-content de la réception que lui firent les Provençaux; ils aiment la démonſtration, mais leurs repas ſont en miniature.

Toutes les petites villes étoient parſemées de gens d'eſprit; on y connoiſſoit les ouvrages du temps, & l'on en faiſoit. Il fréquenta les aſſemblées, & toujours quelque métaphore réveilloit l'attention. C'eſt la figure qui donne plus de hardieſſe au diſcours, & qui eſt familiere aux Provençaux.

La campagne lui ſembla moins riche qu'agréable : c'eſt, ſelon l'expreſſion de M. Godeau, une gueuſe parfumée. Elle a des oliviers, des myrthes, des orangers; mais elle n'a ni bois, ni prairies, & preſque pas de bled. Ses collines ne paroiſſent propres qu'à nourrir des moutons. C'eſt un terrein ſec & pierreux où il ne croît que du ſerpolet.

Le patois du pays tient beaucoup de l'Italien;

lien; & Lucidor à ce ſujet obſerva très-judicieuſement que plus de la moitié de la France ne parle pas françois.

Il vit des évêchés qu'on appelle d'honnêtes exils, à raiſon de leur diſtance de Paris & de leur modicité. Auſſi le cardinal de Polignac nommoit-il en plaiſantant ceux qui les poſſédoient, *des évêques de campagne.* Cependant de ces évêchés mêmes, il en eſt ſorti les plus grands prélats. Ce n'eſt ni l'étendue, ni le revenu d'un dioceſe qui fait le mérite d'un paſteur. Le grand Boſſuet n'étoit qu'évêque de Meaux.

CHAPITRE LXXVI.

Du Dauphiné.

CETTE province qui a donné ſon nom aux héritiers préſomptifs de la couronne, ne laiſſe pas, quoiqu'environné de montagnes, d'avoir beaucoup d'agréments. Grenoble eſt le ſéjour de la meilleure ſocieté. Il y a des manieres, de l'eſprit, de la raiſon, & une fineſſe qu'on prendroit preſque pour de la ruſe.

C'eſt la capitale d'un pays où l'on trouve les meilleures auberges, quoiqu'elles n'aient ſouvent l'apparence que de ſimples chaumie-

res. La beauté des maiſons ne les rend pas toujours commodes.

On ſe fit un plaiſir de mettre Lucidor aux priſes avec les perſonnes les plus pénétrantes & les plus éclairées. Le triomphe lui demeura. La Raiſon a toujours l'avantage ſur l'eſprit, & ſes lumieres ſont la bouſſole de toutes les ſciences.

Les femmes chercherent à ſe le rendre ami; elles y réuſſirent, excepté quelques précieuſes ridicules qui ne daignerent pas lui faire le moindre accueil; elles le trouverent trop ſimple & trop uni.

Si la diſſipation n'avoit pas pris un aſcendant ſur les eſprits, Grenoble ſeroit une des villes où l'on cultiveroit les ſciences avec plus de ſuccès. Les Dauphinois ont toutes les diſpoſitions propres à devenir ſavants. C'eſt ce que leur dit notre voyageur, & ce qui ne leur déplut pas. La nobleſſe illuſtre leur pays. On y trouve une multitude d'anciennes maiſons, mais qui n'ont ſouvent que de vieux parchemins.

Il parcourut les campagnes voiſines, & en viſitant la grande Chartreuſe, il vit de belles horreurs, des montagnes qui ſe perdent dans les nues, des torrents qui ſe précipitent dans des abymes; & pour finir la perſpective, un groupe d'Anachoretes plus morts que vivants.

Ce n'étoit plus cette Chartreuſe de Na-

ples, ſi magnifique par ſes marbres & par ſa poſition; ce n'étoit plus celle de Pavie, ſi riante & ſi renommée, mais un aſſemblage de cellules que la neige domine & que le ſoleil ne viſite jamais.

On l'introduiſit chez tous les ſolitaires, & il les reconnut pour ſes diſciples les plus zélés. Rien ne reſſemble mieux à la Raiſon, que des hommes qui ne s'occupent que de leur ame & de Dieu, qui mépriſent le ſiecle, & qui ne tiennent qu'à l'éternité.

On lui préſenta, ſelon l'uſage, lorſqu'il fut prêt de partir, un livre où les voyageurs écrivent leurs noms, & quelques ſentences relatives à la ſainteté du lieu. Il prit la plume, & traça ces mots ſimples en apparence, mais remplis de ſageſſe:

„ Entre tous les pays qu'on pourra par-
„ courir, ce petit coin de terre mérite d'être
„ diſtingué comme l'aſyle de la paix & de la
„ vertu. Je l'ai vu avec admiration; je m'y
„ ſuis arrêté avec joie, & j'y laiſſe les vrais
„ philoſophes qu'on doit au moins admirer,
„ ſi l'on n'eſt pas deſtiné à les imiter.

Son retour le conduiſit à Vienne, où il ne vit qu'une belle cathédrale; à Valence, où il ne trouva qu'une agréable ſituation; à Ambrun, où il ne rencontra que quelques ſociétés monotones; à Briançon, où il n'apperçut que quelques vieux militaires économiſant leurs penſions & leur ſanté. Il s'arrêta dans quel-

ques autres villes, qui pour le bruit pouvoient ſe comparer au triĉtrac. On s'informoit de tout, on rapportoit tout; c'eſt le ſort des petits endroits. Ils reſſemblent à des ruches qui bourdonnent & qui piquent.

De là Lucidor ſe rendit dans des montagnes eſcarpées, d'où il revit en eſprit tout ce qu'il avoit parcouru des yeux; & c'eſt alors qu'il réfléchit ſur tant de paſſions, de projets, de bizarreries qui agitent les villes & les cours; & qui ſous l'apparence de l'amour du bien public, produiſent les événements les plus ſinguliers, & ſouvent les plus monſtrueux.

Il jugea que le ſiecle donnoit beaucoup dans les ſuperficies; qu'on cherchoit bien moins à approfondir qu'à effleurer; que les ſavants étoient auſſi rares que les gens d'eſprit étoient multipliés; que l'amour de la nouveauté faiſoit imaginer des choſes auſſi abſurdes que ridicules; que ſous prétexte de viſer au mieux, on faiſoit ſouvent des changements burleſques; que les ſens prenoient la place de l'ame; qu'on négligeoit le néceſſaire pour courir après le ſuperflu; qu'on ſe permettoit tout, parce qu'on oſoit tout : l'indépendance eſt la ruine du bon ordre.

Il jugea que ſi les Turcs étoient plus inſtruits, les Ruſſes plus libres, les Allemands plus déliés, les Anglois plus amis des autres peuples & plus communicatifs, les Hollandois plus polis, les Portugais plus ſinceres,

les Eſpagnols plus laborieux, les François plus ſolides, les Italiens plus naturels, ce ſeroit des nations preſque ſans défauts; mais il penſa en même temps qu'il n'y a nul homme parfait, & qu'il faut toujours par quelqu'endroit payer un tribut à l'humanité; & que ſi la méchanceté n'eſt pas excuſable, les foibleſſes le ſont.

Il jugea que dans ce nombre immenſe de villes où il s'étoit arrêté, il y en avoit qui ne connoiſſoient d'exiſtence que le jeu, d'autres que le plaiſir de manger, d'autres qui ſe laiſſoient entiérement dominer par la volupté, d'autres par l'intérêt, d'autres par la futilité, quelques-unes par la ſcience, pluſieurs par le bel eſprit. Il eût voulu qu'on pût faire des échanges de mœurs, de caractere & de goût; par-là les nations ſeroient toutes devenues preſque au même niveau, mais la liberté qui regne parmi les hommes, établit indiſpenſablement la diverſité. Il en eſt de nous comme des fleurs; chacun a ſes nuances.

Il jugea que ſur tant d'êtres raiſonnables qui compoſent le monde entier, le plus grand nombre outrageoit la Raiſon, ou ne s'embarraſſoit pas de la connoître; que tant de livres qui ſortent tous les jours de la preſſe, & qui ſembleroient devoir éclairer les hommes, ſervoient très-ſouvent à les aveugler; & que chacun ayant un préjugé favori, on confondoit facilement la Raiſon avec l'opinion. La juſ-

teſſe d'eſprit peut ſe mettre au rang des prodiges.

Il jugea que dans quelques pays on faiſoit beaucoup plus de cas des modes que des mœurs; que les talents futiles étoient récompenſés; que les hommes qui travailloient au triomphe de la Raiſon étoient oubliés; qu'en général il y a plus aujourd'hui d'ambition que d'émulation, plus d'orgueil que de dignité, & qu'on veut plutôt éblouir qu'éclairer. Le clinquant eſt inappréciable dans un ſiecle ſuperficiel.

Il jugea qu'il étoit important pour réformer les mœurs & les préjugés, de ne donner les places qu'au mérite, d'établir des écoles pour l'éducation de la jeuneſſe, où le zele ſe trouvât joint à la lumiere, & le goût à l'érudition; que les uns donnoient trop à la Raiſon, que les autres n'y donnoient point aſſez, & que de là naiſſoit l'incrédulité, ainſi que la ſuperſtition : la vertu, comme la vérité, ne ſe trouve que dans le milieu.

Il jugea que le véritable eſprit philoſophique en répandant un ridicule ſur tant de guerres ſuperflues, avoit rendu un vrai ſervice à l'humanité; qu'on étoit beaucoup plus porté pour la paix, depuis qu'un homme de génie s'étoit moqué fort ingénieuſement des maſſacres & des combats, & que toutes les diſputes, ſoit littéraires, ſoit théologiques, ſe calmoient inſenſiblement, parce que le même

écrivain en avoit fait ſentir tout à la fois & le danger, & la puérilité. La philoſophie opere de grandes choſes lorſqu'elle ſe tient dans de juſtes bornes, & qu'elle ſe ſoumet à la foi.

Il jugea qu'une nation dans l'Europe s'abymeroit par le luxe; qu'une autre, ſi l'on ne s'oppoſoit à ſes entrepriſes, envahiroit plus d'un empire; qu'on ſacrifioit tout à la fortune, à la vengeance, à la volupté, & même à la pareſſe; que certains états ne ſubſiſtoient que ſur leur crédit; que certaines villes n'avoient qu'une ſplendeur empruntée; que preſque tout le monde étoit malheureux, parce que perſonne ne vouloit vivre dans la médiocrité. Hors de la modération il n'y a ni juſtice, ni ſageſſe.

Il jugea que ſi les petites villes avoient de petites manieres, de petites idées, de petits ſentiments, que ſi l'on ne s'y repaiſſoit que de médiſances & de rapports, les grandes au contraire étoient livrées au luxe & à toute la fougue des paſſions; qu'ici il n'y avoit point aſſez de diſſipation, que là il y en avoit trop, & que lorſqu'on évaluoit tous les pays du monde, on trouvoit pour ainſi dire une ſorte de compenſation; nul avantage ſans inconvénient, nulle vertu ſans défaut.

Il jugea que par les correſpondances maintenant établies dans tous les pays, les peuples s'étoient beaucoup civiliſés; que la littérature étoit devenue un point de réunion, ainſi que

le commerce; que les modes même avoient contribué à cette heureuſe métamorphoſe; qu'en prenant la friſure & l'habillement des François, on avoit inſenſiblement pris leur langage, & que l'aménité qui leur eſt propre, ſembloit donner le ton. Les plus petites choſes ont leur utilité.

Il jugea que le ſiecle avoit fait des découvertes qui lui faiſoient honneur; qu'il comptoit des ſouverains, des miniſtres, des auteurs, des artiſtes qu'on regrettera dans les temps les plus reculés; & que ſi le ſtyle s'étoit corrompu ſous mille plumes futiles, il avoit conſervé toute ſon énergie & toute ſa beauté chez des écrivains qui n'écoutoient ni la mode, ni le préjugé. Il faut être frondeur ou vieux pour n'eſtimer que le temps paſſé; chaque ſiecle a ſa ſageſſe & ſa folie.

Il jugea qu'on n'aimoit plus à voir les grands ſentiments que ſur les théâtres, qu'on tenoit plus maintenant à ſoi-même qu'à ſon devoir; que le luxe avoit fait naître un intérêt perſonnel qui étoit un véritable égoiſme, & qu'on ne traitoit que trop ſouvent d'enthouſiaſme ou de paſſion, l'amour des loix & de la patrie. L'eſprit s'aveugle quand le cœur s'égare.

Il jugea que l'Europe pouvoit ſe regarder aujourd'hui comme un ſeul empire, dont les maîtres ſe viſitent avec cordialité; mais que pour bien connoître les diſtances d'un endroit à l'autre, & avoir une idée juſte & préciſe de

ces mêmes lieux, il falloit un dictionnaire différent de celui de Vosgien, qui malgré ses bonnes intentions, se trompe à chaque page dans tout ce qui concerne les éloignements & les descriptions : c'est qu'il ne les a compassées que sur les cartes : la mode met des ouvrages en vogue, ainsi que des étoffes, & c'est presque toujours ceux qu'elle accrédite qui ont les moins de valeur.

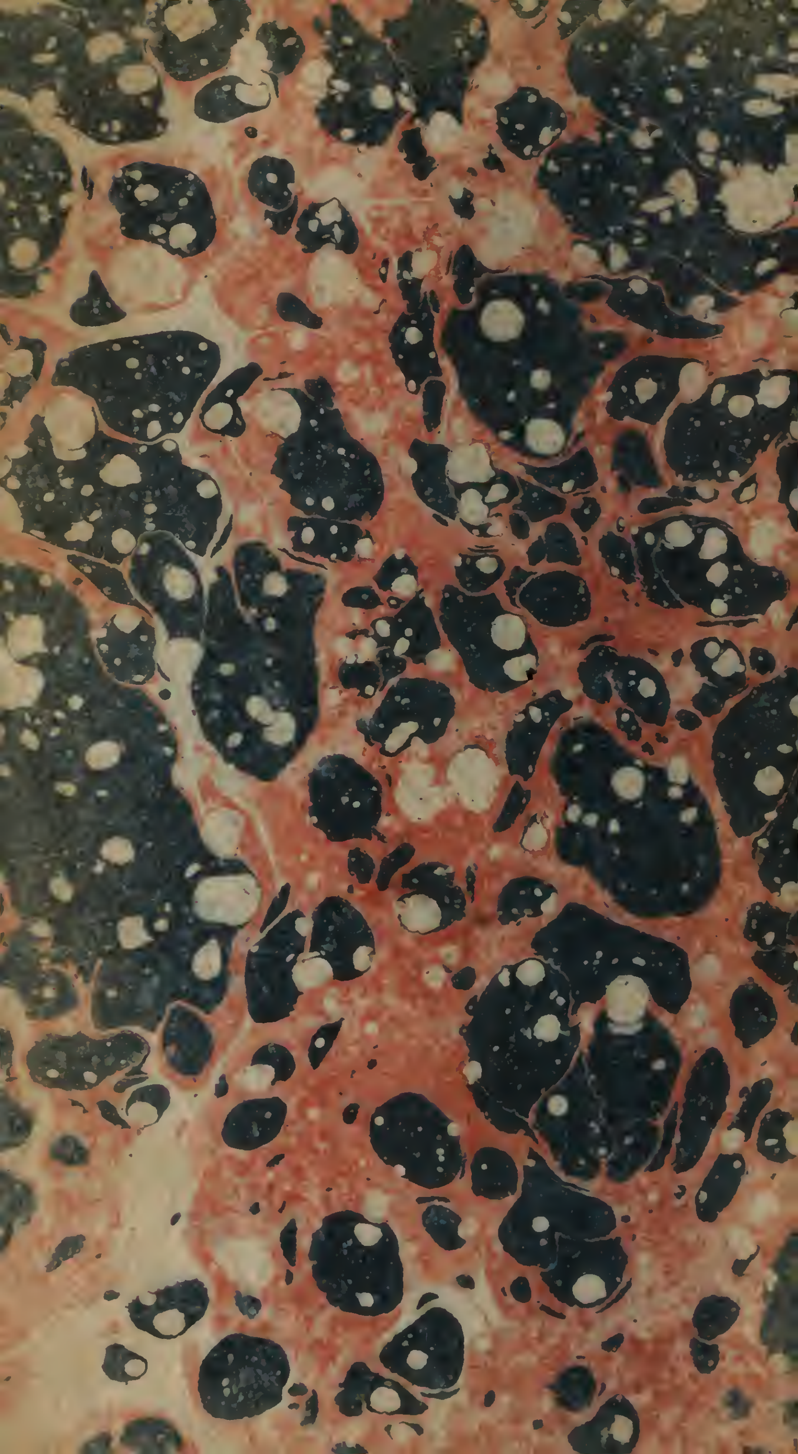
Enfin, il jugea que ses remarques elles-mêmes, quoique celles de la Raison, ne contenteroient point tous les esprits, parce que chacun a sa maniere de voir & de penser. On n'a point encore fait un livre qui plaise à tout le monde.

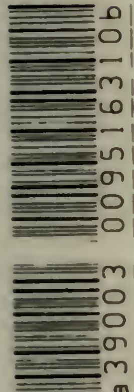
Ce fut après un jugement aussi impartial, qu'on apprit enfin que l'inconnu qui venoit de terminer ses voyages sous le nom de Lucidor, étoit la Raison, & qu'il se reposoit sur les montagnes du Dauphiné. Aussi-tôt les uns conduits par la seule curiosité, les autres par le desir de s'éclairer (bien entendu que ceux-ci formoient le petit nombre) composerent une multitude de personnes de tout âge & de toute condition. Mais à peine furent-elles arrivées, que l'aimable voyageur se dépouillant de l'enveloppe mortelle dont il s'étoit couvert, retourna dans l'Olympe, avec cette lumiere vive & pure qui fait l'essence de la Raison, & avec le projet de visiter l'Amérique, l'Afrique & l'Asie, comme il venoit de parcourir l'Europe.

On apperçut à ſa ſuite différents rayons qu
ſe répandirent de toutes parts, & qui auroien
infailliblement diſſipé les illuſions & les pré
jugés, ſi l'opinion & la mode n'étoient pa
les tyrans des eſprits.

FIN.






a39003 009516310b

